

LOU NAPOLI

dix-huit  
minutes



# Lou Napoli

Dix-huit minutes

© Lou Napoli, 2019

ISBN numérique : 979-10-262-2498-3

librinova 

Internet : [www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Cher Lecteur,*

*Vous trouverez dans la version numérique de ce livre des liens vers quelques images.*

*J'ai voulu vous donner à voir des couleurs au-delà de mes mots.*

*Les adresses mails des deux personnages principaux pointent en réalité vers la mienne. Si l'envie vous prenait de m'écrire quelque message.*

*Bon voyage,*

*Lou Napoli.*

*Je sais que l'amour est un sale boulot ; impossible de garder les mains propres. Quand on reste sur la réserve, il ne se passe rien d'intéressant. En même temps, il faut trouver la bonne distance entre les gens. Trop près, ils vous submergent ; trop loin, ils vous abandonnent.*

*Intimité – Hanif Kureishi*

I

..un rouge-gorge  
qui regorge de rouge  
sang

# 1.

La robe est blanche.

Le soleil brûle

La foule les regarde, les admire, les acclame. Ils sont jeunes. Ils sont beaux.  
Ils sourient.

Ils rendent jaloux ceux qui vieillissent et qui renoncent.

Sur le parvis de la place des Lys, Elisa et Nicolas s'embrassent, avidement,  
tendrement, sans gêne ni vulgarité.

Ils croient, ils savent qu'ils seront différents.

## 2.

Quelque part à Londres.

On frappe.

Elisa n'attend personne.

Elle rentre tout juste.

Regard sur l'horloge : 01h11.

Qui vient frapper à cette heure-ci ?

Hésitante, elle s'approche de la porte. Elle envisage une seconde que ce soit Hadrien. Ils se sont quittés dans l'ascenseur, il y a quelques minutes seulement.

Elisa incline la tête, prend un air interpellé, dessine avec ses lèvres une petite moue circonspecte, puis juste avant d'effleurer la poignée, elle se regarde, en nuisette noire dans le miroir.

Hadrien.

La lumière tamisée les protège des traces des autres. Terrés dans la pénombre du couloir, ils échangent, avec peine, quelques mots. Les phrases sont trouées. Les paroles timides. Comme si tout avait déjà été dit. Malgré eux, avant.

Hadrien pénètre dans sa chambre.

Elisa et Hadrien s'embrassent avidement, tendrement, sans gêne ni vulgarité.

Ils vont loin.

Ils font l'amour profond.

Ils se demandent s'ils seront différents.

### 3.

Assise dans l'Eurostar qui la ramène vers Paris, Elisa fixe la vitre sans la regarder.

Elle pense.

Il pleut...

Elle inspire profondément.

Il pleut...Il pleut...

Elle appuie sa tête contre la vitre du train.

Il pleut...Il pleut...Il pleut...

Elle a fait ce qu'elle n'aurait jamais cru faire. Elle a glissé ou plutôt dérapé. Elisa se fait son propre cinéma. Sur fond de pluie, elle projette sur la vitre du train les souvenirs troublants de sa nuit. Les regards. Les baisers. La volupté. Les sous-rires. Les fous-rires. La douceur. La violence. Les corps mélangés. Le désir. Le plaisir. Les souvenirs.

Les images giclent, à toute vitesse sur la fenêtre mouillée du wagon.

Des souvenirs humides s'envolent loin. Gouttes de rêves ? Gouttes de réalité ?

Elisa sort son ordinateur de son sac, crée un nouveau fichier : Émoticônes, ouvre un nouveau document : Intérieur.

\*

\* \*

*Fichier / Émoticônes*

*Document / Intérieur*

*Date / 22 août*

*La phrase du jour : souviens-toi bien de tes souvenirs pour qu'ils existent pour de vrai !*

*Les couleurs du jour : [du rouge feu](#). Des couleurs de noir étalées sur un rouge brûlant qui enflamme ma mémoire.*

*L'image d'un jour : du Renoir sur du Soulages – Des corps rouges, gonflés de désir. Un désir ronflant qui rugit, un rouge-gorge qui regorge de rouge sang. Arrive le noir, un noir lourd, noueux, visqueux, du noir qui s'écoule goulûment sur du sang. Un rouge lourd et intense, un rouge long en bouche, un rouge à lèvres...*

*J'ai trompé.*

*J'ai trahi.*

*Le tableau du jour : [Le Verrou de Fragonard](#). Une chambre close, un homme, une femme, un baiser interdit qui n'en finit pas. Une femme qui tombe à la renverse.*

*Comme moi ?*

*J'ai glissé, ou plutôt, j'ai dérapé.*

*Est-ce l'ennui qui justifie cette nuit ?*

*Une existence sans douleur, sans heurt. Une existence sans peur ? Ou bien alors une existence sans vraie couleur ?*

*— Comment en suis-je arrivée-là ?*

*— Je ne sais pas. Je ne sais plus. C'est si confus.*

— *Est-ce que j'ai vraiment fait ça ?*

— *Est-ce que j'ai vraiment vécu ça ?*

— *Est-ce que j'ai vraiment fait ça avec lui ? Comme ça ?*

— *Moi ?*

— *Alors,*

*Heureuse ?*

*Amoureuse ?*

*Tricheuse ?*

*Peureuse ?*

*Souviens-toi bien de tes souvenirs pour qu'ils existent pour de vrai !*

\*

\* \*

Arrivée dans trente-trois minutes à Paris. Il va falloir affronter le regard de Nicolas, rire avec les enfants et reprendre la vie d'avant.

La vie d'avant l'envie.

Pas une once de culpabilité. Pas un grain de remords. Pas un soupçon de regret.

Gare du Nord. Le compte à rebours est lancé :

Trois : Escalator. Métro. Sortie.

Deux : Escaliers. Boulevard. Rues.

Un : Digicode. Ascenseur. Porte.

Zéro :

« Maman ! Ouais ! Maman ! Jules ! Viens, vite ! Jules ! Maman est là ! »,  
« Maman, tu sais à l'école, on a appris les planètes »,

« Maman ! Maman, cool t'es rentrée, tu sais, j'ai pas eu mon cours de judo hier, le prof était malade »,

« Te voilà, bon...C'est le bordel, vivement qu'ils reprennent l'école... J'en peux plus ! C'était bien à Londres ? Ça s'est bien passé ? »,

« Maman, tu viens, tu viens, c'est toi qui nous lis l'histoire ce soir, tu lis trois histoires parce que Maman, tu es partie trois jours, donc ça fait trois histoires ».

Elisa les enlace.

Elisa les embrasse.

Elisa les regarde avec distance.

Elle a l'éloignement de ceux qui sont partis loin. Longtemps. Quand ils reviennent un jour en territoire familial, tout leur semble différent, parce qu'eux-mêmes sont différents désormais.

Et pourtant, il faut faire semblant.

Semblant de rire. Semblant d'être heureuse. Semblant d'être là. Semblant de raconter des histoires à ses enfants. Semblant de raconter des histoires à son mari.

Elisa s'étonne que Nicolas ne voie pas qu'elle a changé.

Elisa s'étonne que Nicolas ne voie pas qu'elle a trahi.

Elle porte encore les traces de cette nuit délicieuse, irréelle, de cette nuit rêvée.

En se reprenant pour se donner à un autre, elle a le sentiment de s'appartenir à nouveau.

Elle n'est plus uniquement à lui.



## 4.

Elisa. Au bureau. Lundi matin. Antonin lui propose un croissant. Elle le décline poliment. Aucun mail de Lui.

Rien.

Pas envie de travailler aujourd'hui.

Écrire, juste quelques lignes pour respirer.

\*

\* \*

*Fichier / Émoticônes*

*Document / Intérieur.*

*Date / 25 août.*

*Le mot du jour : colère.*

*La « coulère » du jour : [un violent violet](#). Des bulles vio-lentes, volantes montent en moi, elles frappent mon corps, mon cœur et mon esprit.*

*Voilà ce que j'ai envie de LUI écrire ce matin.*

*Bonjour Hadrien,*

*Es-tu bien rentré chez toi à Hong Kong ? As-tu fait bon voyage ? Tu as pensé à quoi pendant toutes ces heures ? As-tu passé un bon week-end avec ta femme et tes enfants ? Il me reste un je-ne-sais-quoi de toi parsemé sur moi. Des touches de toi ont coloré mon corps. Absolument. Du violet, de l'orangé, du vert, du rouge sang. Cela ne part pas. J'essaie d'oublier... Mais tu es indélébile.*

*Enfoui en moi. Absolument.*

*Élisa*

*PS : Fais-moi signe STP.*

*PS1 : Je ne sais plus si on se tutoie ou si on se vouvoie ?*

*PS2 : Faites-moi signe SVP !*

*Elisa Torlédo*

*E-Branding & E-Reputation Manager*

*Hearing Consulting France*

*Digital Marketing Agency*

*Je colle ce mail ici. Je ne l'envoie pas. Je le garde là, bien au chaud avec tous mes maux.*

*\**

*\* \**

*Quelques jours plus tard. À nouveau, besoin d'arrêter le temps. Une pause. Écrire. Écrire encore. Écrire plus fort. Juste quelques lignes. Pour reprendre son souffle. Quelques instants.*

*\**

*\* \**

*Fichier / Émoticônes.*

*Document / Intérieur.*

*Date / 29 août.*

*Le mot du jour : question ?*

*La couleur du jour : beige. [Du beige](#), avec une goutte de jaune cédrat. Une question me hante depuis mon retour.*

*Que voulait-il dire ? — sa phrase me poursuit — Y avait-il une promesse d'avenir derrière ses quelques mots ?*

*L'image du jour : un point d'interrogation comme une corde autour de mon cou. Un trait long, épais, incurvé. Un trait nerveux qui m'encercle le cœur. Plus loin, un tout petit point pernicieux qui sautille sans cesse et perfore mon cerveau. Que voulait-il dire vraiment ?*

*Après cette nuit fauve, délicieuse, irréelle, hors du temps, on s'est finalement endormis, l'un contre l'autre, à peine habitués au corps de l'autre. Au réveil, Hadrien m'a embrassée sur le front. Sur le front ? Comme une enfant ? Est-ce que c'était bien sur le front ? Vraiment ? Il est sorti du lit, il a rassemblé ses affaires rapidement. Nous étions gênés. Comment avons-nous pu avoir une telle connivence, ressentir un désir si profond, si fort, être si proches alors que quelques heures plus tard, nos réflexes professionnels avaient déjà repris le dessus ?*

*Hadrien s'est assis sur le lit, calmement. Il m'a regardée dans les yeux en murmurant : « Je dois retourner dans ma chambre. Mon avion est dans quatre heures, Tu sais, on va se revoir. »*

*Est-ce cela, qu'il a bien dit ? : « Tu sais, on va se revoir », Vraiment ?*

*Une invitation ? Du genre : « Éliisa, j'ai envie de te revoir, ici ou là-bas, je ne sais pas trop comment... Mais sache que j'ai envie que tu sois, un jour, à nouveau collée à moi... »,*

*Ou au contraire, une conclusion autoritaire : « Alors, mettons bien les choses au clair ma p'tite ! On risque de se croiser dans le cadre de notre travail, ma p'tite ! Et il faudra faire comme si cette nuit n'avait jamais existé, ma p'tite ! On est bien d'accord ? Comme si de rien n'était ! Ma p'tite ! »*

*Eh bien, non ! Non ! Pas d'accord ! Que voulais-tu dire vraiment ?*

## 5.

Elisa. Métro. Ligne 8.

Station Bonne Nouvelle.

C'est ça, vas-y, pousse-moi, t'as raison, ça va tellement bien en ce moment ! Tu peux y aller ! J'ai envie d'hurler ! Tous ces gens rasés, cravatés, costumés, parfois...j'ai envie de les déchirer. Tous. En même temps. Et puis, j'ai tellement envie de me mettre à hurler :

— Tu sais, toi, ce qui s'est passé à Londres ? Tu sais, toi, ce qu'il pense de moi ? Et toi, là-bas avec ton costume pourri...tu sais, si un jour il me rappellera ? Ça va ! ... Deux minutes, Monsieur, oui ...Vous faites la manche, j'ai bien compris, vous êtes le cinquième en six stations...Y'a pas que vous qui êtes dans la misère... Y'a pas que vous, Monsieur, qui galérez ! Moi aussi je galère ! Et jusqu'à quand ?

Je vois rouge ! Absolument ! Aucun mail, aucune nouvelle ! Rien ! En fait, je divague ! Je me raconte des histoires ! Rien du tout ! Un rien qui en dit long ! J'ai fait l'amour, ou plutôt, j'ai baisé. Non ! C'est vraiment trop laid. Quoique dans « baisé », il y a le mot « baiser ». Bon, bref, Elisa, ce n'est pas le moment de faire de la linguistique. Quoique dans « linguistique », il y a « langue », donc « baiser », à nouveau. Je ne m'en sors pas ! Je tourne en rond, absolument !

Pourtant, quand je repense à Londres. À son regard. À ses yeux pénétrants. À cette envie irrépressible que mon visage se rapproche du sien. Qu'il vienne vers moi, qu'il me serre, qu'il me prenne dans ses bras, qu'il m'embrasse. Sentir son corps se presser contre le mien. Sentir le désir monter en moi. Sentir le désir grandir en lui. Sentir sa langue caresser mes lèvres. Les frottements de son épiderme rugueux, viril, contre mon visage. Ma tête dans le creux de son cou. Sa peau, son odeur douce et forte à la fois. C'était bon...Et puis, la façon avec laquelle il m'a fait basculer sur le lit. Et puis, ses mains sur moi, sur mes seins, sur mon ventre, ses mains qui frôlaient les bords de ma culotte. Il n'était pas pressé. Il prenait son temps. Et puis, nos lèvres qui ne se quittaient plus. C'était bien réel, ça non ?

— Ça va ! ... Deux minutes, Monsieur, oui ...vous faites la manche, j'ai bien compris, vous êtes le sixième en sept stations...mais y'a pas que vous qui êtes dans la misère... Y'a pas que vous, Monsieur, qui galérez ! Moi aussi je galère ! Et jusqu'à quand ?

Arrêt : Bastille.

Elisa redresse la tête, se lève, quitte la rame de métro silencieusement.

## 6.

Enfants – Métro – Boulot – Enfants – Mari — Dodo.

Souvent, les journées se suivent et se ressemblent, tristement.

Rien.

Elisa fait l'expérience du vide.

Pas un mail. Pas un appel. Pas une nouvelle de lui. Elle arrive même à douter de la réalité de ce qu'elle a vécu. Certains jours, à son bureau, elle se connecte à l'organigramme de la société, pour vérifier qu'Hadrien Marceau existe vraiment, qu'il est bien réel, qu'il travaille à Hong Kong pour la partie commerciale d'*Hearing Consulting Asia*. Certains jours, à son bureau, elle a terriblement besoin d'écrire. Juste quelques billets d'humeur pour absorber ses émotions. C'est sa façon à elle d'éponger sa souffrance car sa douleur papote en silence. Elle voudrait dire beaucoup.

Elisa pourrait bien sûr être à l'initiative d'un échange mais elle trouve cela humiliant. Elle est bien trop fière. Et puis, c'est lui qui est venu frapper. La frapper d'un coup de désir brûlant.

Pour faire face à cette vie en creux, Elisa essaie de se recentrer sur ses enfants, ses amis, Nicolas parfois, et son travail aussi. Depuis quatre ans, Elisa est employée de *Hearing Consulting*, une multinationale anglaise, leader sur le marché du Digital Marketing. C'est elle qui fait passer les marques, les produits, les personnalités, de l'ombre à la lumière du web. Elle travaille avec deux collègues. Ils dirigent à trois une petite équipe. Loïc, Antonin et Elisa sont extrêmement différents. Ils forment un trio hétéroclite et performant.

Loïc est un altermondialiste militant, spécialiste de l'analyse des données et poète à ses heures perdues. Antonin est un homme sauvage et solitaire. Nœud papillon et costume trois pièces en font un personnage du siècle dernier mais personne ne maîtrise aussi bien que lui les nouvelles technologies. Il est polyglotte et pour le montrer, presque malgré lui, il ne cesse de fleurir ses

phrases avec des mots empruntés aux autres continents.

Tous les trois passent une grande partie de leur journée à s'exprimer dans un langage étrange...*hoax, buzz, big data, newsjacking, SEO, SMO, agrégateur, viralité, algorithme, post, tweet, retweet, influenceur, données, hashtag, tracking, on line branding*...C'est leur morse à eux. Quand ils sont lancés, on ne les arrête plus.

En fin d'après-midi, Antonin interpelle Elisa :

— Au fait, Éliisa... on a eu un feedback de Londres ? Des nouvelles de Marceau ?

« Marceau », Elisa a chaud. Elle est mal à l'aise, hésite, puis répond :

— Absolument rien ! Cela fait bientôt deux semaines et je n'ai aucune nouvelle de lui, ni du client d'ailleurs.

— Pas de retour du client, ça ne m'étonne pas, répond Antonin, mais pas de nouvelle du front hongkongais, c'est sorprendente !

— Absolument ! Il aurait quand même pu me donner des nouvelles, ça commence à devenir humiliant !

Antonin note l'énervement et la mine contrariée d'Elisa. Il salue, une fois encore, son professionnalisme et son engagement.

Depuis quinze jours, Elisa attend.

Depuis quinze jours, Elisa espère un signe de lui.

Aujourd'hui encore, Elisa va rentrer chez elle avec un mal de ventre et le cœur creux. Le temps passe. Le silence épaissit l'absence. Elisa considère avec nostalgie ces semaines paisibles où elle se levait le matin dynamisée par le plaisir de la journée à venir et où elle se couchait le soir en se projetant dans les attentes simples du lendemain.



## 7.

Comme chaque jeudi midi, Elisa monte les escaliers de l'immeuble de la rue des Anges. À chaque marche, elle remonte le temps de son enfance comme on remonte le mécanisme d'une boîte à musique pour écouter la mélodie des souvenirs d'autrefois.

Les crêpes du mercredi après-midi, les beignets de carnaval, les clafoutis du mois de juin et ce pain aux amandes qu'elle n'a jamais cessé de préparer. Tous ces livres qu'elles avaient lus ensemble, toutes ces expositions qu'elles avaient visitées, toutes ces promenades qu'elles avaient faites dans Paris. Cette vieille dame, chez laquelle Elisa se rend chaque semaine, incarne la part belle du monde qui l'a fait grandir.

Elisa frappe à la porte après avoir sonné.

— Mamoushka... ? Tu es là ?

De petits pas murmurent derrière la porte.

La porte s'ouvre et laisse apercevoir une jolie petite dame rondouillette, les cheveux gris argenté enroulés dans un gros chignon. Elle affiche un sourire de bonté.

Elisa la serre dans ses bras, puis l'embrasse tendrement en lui disant :

— Bonjour, ça va, ma p'tite Mamoushka, tu vas bien ?

— Ah, ma petite caille, mon rayon de soleil du jeudi, entre ma petite, viens. J'ai un gratin de ratatouille dans le four qui t'attend. Assieds-toi.

— Oh, tu sais, aujourd'hui j'ai pas très faim.

— Taratata ! Éliisa, qu'est-ce que tu me racontes là ?

La grand-mère fait deux pas en arrière et observe sa petite fille.

Immédiatement, elle lit en elle. Elle voit. Depuis toujours. Mamoushka sent quand le cœur d'Elisa vacille. Petite, elle savait, même avant Éliisa, quand ses larmes allaient couler.

Éliisa, ça ne va pas ? Qu'est-ce qui ne va pas ma petite caille ?

Non, c'est rien...Je ne suis pas très en forme en ce moment, ça passera.

Éliisa, pas à moi...Souviens-toi, il faut deux ailes pour voler...Et là, ma petite caille, je vois bien qu'il y a quelque chose de cassé.

Elisa sourit.

Ça passera ...T'inquiète pas.

C'est Nicolas ?

Elisa sourit. Elle connaît sa grand-mère. Elle sait qu'elle devinera. Elle essaie juste de gagner du temps.

— Non, c'est pas vraiment Nicolas. C'est juste que je réfléchis, sur la vie, sur l'amour... Il y a des choses, des émotions qui s'imposent à moi...C'est comme ça.

— Taratata ! Mais qu'est-ce que vous avez tous à vouloir chercher l'amour ? À vouloir être heureux ? Tu te poses des questions que je ne me suis même jamais posée alors que j'ai quatre-vingt-quatre ans.

— Mais, c'est triste de vivre sans amour, non ?

— Éliisa, c'est pas triste ! Du moins, pas plus triste que les couples d'aujourd'hui. Attention, ma p'tite, ne te méprends pas, ne te laisse pas abuser par tous ces gens qui courent, qui s'essoufflent et qui disent « Aimer » mais qui divorcent dès la première partie du chemin. Ces gens qui soufflent sur leur famille, comme on souffle sur une nappe pour enlever les miettes de pain à la fin d'un repas. C'est ça aimer, Elisa ? Tu crois, toi ?

— Je ne sais pas...C'est compliqué l'amour, tu ne trouves pas ? C'est compliqué, quand on complique ! C'est surtout ce que je crois !

Elisa sourit. Elisa est fascinée par sa grand-mère. Elle aime la voir s'animer ainsi, elle rajeunit. Elle reconnaît en elle la façon passionnée qu'elle a, elle aussi, d'embrasser la vie.

La cloche de la cour de récréation de l'école d'à côté retentit. Elle dilue subitement les braillements des enfants. Plus rien. Un vide acoustique permet d'entendre à nouveau les pigeons roucouler sur le toit. Elisa soupire et regarde le ciel par la fenêtre. Elle pense à Hadrien.

— Mince ! Il faut que je file, dit Elisa en regardant sa montre.

— Tu dois partir maintenant ? J'ai fait hier du pain aux amandes. Tu sais, il est un peu magique mon pain aux amandes. Ça te fera du bien ! Je t'en coupe trois p'tites tranches, comme ça, tu en donneras à tes collègues.

— Merci, Mamoushka. Je ne sais pas s'il est magique mais ils l'adorent tous, ton pain aux amandes, tout le monde me réclame ta recette ?

— Dis-leur que ça viendra... Donnez-moi encore un peu de temps !

La grand-mère part dans sa cuisine, et puis revient. En lui donnant le petit paquet de pain aux amandes, Mamoushka regarde Elisa droit dans les yeux et lui dit :

— Élis, dis-moi, tu as rencontré quelqu'un ?

## 8.

- 74 % des femmes se déclarent satisfaites de leurs rapports sexuels !
- 74 % ! Mais d'où tu sors un truc pareil ?
- C'est pas moi, c'est le Parisien,
- Non, mais 74% ! Ils sont malades ! Ça va pas bien !
- Ça doit être que des hommes qui ont répondu au sondage, c'est pour ça !
- D'abord, comment on définit « rapport sexuel » et puis sur quels critères on mesure la satisfaction ?
- Ça va Bérénice... On n'est pas dans ton cabinet !
- Ah ! Ça c'est certain. Je peux vous garantir que dans ma salle d'attente, j'ai pas 74% de mes patientes qui sont épanouies sexuellement !

Un groupe. Un clan. Une meute née des amitiés féminines. Élisabeth, Agathe, Léa, Bérénice et Emma se connaissent depuis longtemps. Elles ont fréquenté les mêmes bancs d'école, les mêmes cours de récréation des collèges et des lycées parisiens.

Léa est celle qui a le moins changé. Bérénice, Élisabeth, Emma, Agathe, se sont toutes arrondies. Elles ont eu des enfants, elles ont troqué leurs jeans et leurs Converse contre de longues jupes, des pantalons en lin, de jolis tailleurs gris. Seule, Léa est restée intacte. Fidèle à l'image de ses quinze ans, affublée de tenues jaune citron avec des accessoires de couleurs fluo dans les cheveux.

L'électron libre du groupe est Valentin, Mister Ladies, comme l'appellent les garçons. Longtemps, on l'a cru gay mais avec l'âge, il a découvert qu'il n'est pas né sur le bon continent. Les Européennes lui semblent si fades, si prévisibles, si lisses. Il s'est fait piquer par la fièvre asiatique. Des filles droites et sèches comme des baguettes, fines et flexibles, pétillantes sur la langue comme le poivre du Sichuan. Impossible de goûter à autre chose désormais.

Ce soir, après le repas, Elisabeth adossée au mur de la cuisine discute avec Bérénice et Emma en préparant des tisanes. Elle observe ses amies et imagine

comment elles réagiraient si elle déballait à l'instant son histoire et son désarroi. Elisa a envie. Elisa n'ose pas.

Elle est triste de sentir que leur lien a tant changé, qu'aucune d'entre elles ne remarque le mal-être qui l'habite depuis quelque temps. Cela fait bientôt trois semaines qu'Elisa a sombré dans cette nuit londonienne, fatale et délicieuse. Elle a croisé et recroisé plusieurs fois ses amies depuis. Mais personne ! Ni Agathe. Ni Léa. Ni Bérénice. Ni Emma. Ne semble avoir remarqué à quel point elle souffre désormais.

Elisa s'étonne que Bérénice n'ait rien vu, n'ait rien senti. Bérénice est intuitive, terriblement. Sa perspicacité commence par sa tenue. Rien n'est laissé au hasard, depuis l'épingle de son chignon jusqu'à la couleur de ses lacets.

- Non, Sarah et Hugues vont avoir un troisième ?
- Génial !
- Et si c'est un garçon, ils pensent l'appeler Adrien
- Adrien, c'est pas mal...
- Adrien, moi j'adore ce prénom !

Soudain, Bérénice lève ses lunettes, fronce les sourcils et regarde attentivement Elisa en murmurant :

- Ah, bon ? C'est nouveau ça ?

## 9.

Il fait nuit. Il est déjà très tard. La baby-sitter a dû s'endormir sur le canapé.

Nicolas aime conduire la nuit dans Paris. Assise à ses côtés, Elisa le regarde regarder Paris. Elle ne comprend pas ce qui s'est passé. Elle revoit ce soleil brûlant qui les a unis, il y a douze ans.

Nicolas ressemble à Éliisa. Ni beau, ni laid. Grand, brun, puissant par son air déterminé. Quand on croise Nicolas, on ne remarque pas son physique, on est avant tout fasciné par son calme froid, sa patience infinie, son économie du mot. Nicolas observe, il est avant tout efficace. Il sait ce qu'il veut et où il veut aller. Nicolas aime raconter qu'il a rencontré Elisa dans le bus, le 76, un jour de pluie à Paris où il se rendait à une exposition au Palais de Tokyo. Quand Elisa est montée à l'arrêt Bastille, elle a grimpé dans sa vie, et il compte bien l'emmener avec lui, jusqu'au bout du chemin.

Elisa est tout ce que Nicolas n'est pas. Fragile, hésitante, ultra-sociale, créative, distraite, désorganisée, bavarde, pétillante, drôle. Nicolas tire sa force de la fragilité d'Éliisa. Elisa se renforce au contact de Nicolas.

Nicolas est architecte, comme son grand-père, comme sa mère, comme son frère, comme son oncle. Une lignée professionnelle qui ne laisse pas de place à la singularité. Concevoir, construire, bâtir, mesurer, calculer, planifier, créer, structurer, tracer... Autant de verbes qui ont façonné son enfance. À l'âge adulte, l'architecture s'est imposée à lui comme une évidence. Son originalité s'est exprimée dans son domaine d'expertise. Nicolas n'est pas architecte naval, ni architecte en patrimoine, ni architecte d'intérieur, ni architecte en génie civil... Nicolas est architecte urbaniste spécialisé dans la construction développement durable.

Nicolas aime la façon désorganisée avec laquelle Elisa zigzague dans la vie, passant d'une activité à l'autre, ne finissant pas toujours ce qu'elle a commencé. Et surtout, son besoin impérieux de partager, de fédérer et de revenir vers Nicolas à chaque instant pour lui demander, d'un regard, d'un battement de cil,

son approbation.

L'amour de Nicolas a guéri Elisa. Il a coulé du béton dans toutes ses fissures. Il l'a solidifiée. Elisa a trouvé le repos. Elle s'est apaisée grâce à lui. Ils étaient jeunes quand ils se sont rencontrés. Ils ont voyagé ensemble, se construisant l'un l'autre à chaque station de leur vie. Le trajet à parcourir est encore long, mais il y a déjà eu deux arrêts à la maternité, Jules et Zoé, l'achat de leur appartement à Paris et de nombreux week-ends en Normandie.

Parce qu'Élisa, plus que tout, aime la mer. Rêver. Et partir.

## 10.

Elle va le revoir !

Incroyable, inattendu, inespéré !

Après quatre semaines blanches, un e-mail est arrivé ce matin. Plus exactement deux e-mails. Le premier, très professionnel, destiné au supérieur d'Élisa, Bernard Dru, ainsi qu'à Elisa et à ses deux collègues, Loïc et Antonin. Douze minutes plus tard, Hadrien Marceau a envoyé un deuxième e-mail.

Juste avant l'arrivée de ces deux messages, Elisa a quitté son poste. Armée d'un thé vert fumant, elle se rassied à son bureau, jette un regard machinal sur sa boîte mails pour vérifier qu'il n'y a pas d'urgence. Son corps se fige lorsqu'elle voit qu'Hadrien Marceau lui a écrit. Elle ne comprend pas, elle voit double : deux e-mails.

Subitement ses émotions se diffractent et entrent en collision les unes avec les autres.

Stupeur – Joie – Peur – Bonheur – Angoisse – Joie – Terreur – Réconfort – Bonheur – Curiosité – Joie – Douleur – Curiosité – Joie – Bonheur – Peur – Bonheur.

Hadrien se souvient donc qu'elle existe.

Étonnamment, Elisa se retient de cliquer pour accéder au contenu des messages.

Jusqu'à quand va-t-elle attendre ainsi ? Elle a si peur d'un e-mail froid et oublié qui la renverrait à ce qu'elle ne veut pas être : une histoire d'un soir.

Dix-huit minutes, c'est le temps durant lequel Elisa ne bougera pas. Dix-huit minutes, c'est le temps durant lequel Elisa fixera son écran d'ordinateur, immobile, la mâchoire crispée, sa nuque ne s'inclinera, ni sur la droite, ni sur la gauche, le regard vague, l'index de sa main restera posé sur la souris, sans jamais appuyer dessus. Dix-huit minutes d'absence, de questions profondes,

d'excitation, d'appréhension.

Son cœur s'emballa.

Elle cliqua.

Rien d'extraordinaire.

Hadrien commence en s'excusant, pris par d'autres dossiers urgents, il a tardé à tenir informé son homologue parisien – Bernard Dru, le patron d'Elisa– de l'avancée de la situation.

M. Li, le directeur des ventes de Sublime, rencontré à Londres il y a plus de quinze jours est encore indécis. Le commerce en ligne commence seulement à percer en Asie. Le pragmatisme asiatique s'intéresse avant tout aux chiffres des ventes sans être capable de les anticiper ou de les décrypter a posteriori. Hadrien a revu M. Li, il y a deux jours à Shanghai.

Au passage, il tient à souligner le professionnalisme d'Elisa Torlédó qui a su lors de sa présentation à Londres interpellé M. Li. Afin d'aller plus avant dans l'élaboration des propositions commerciales, Hadrien propose d'organiser prochainement une visioconférence entre les agences de Hong Kong et de Paris. Il laisse Bernard choisir les personnes qu'il souhaite impliquer.

Elisa sait qu'elle sera de la partie, il ne peut en être autrement, elle est la seule du bureau à avoir rencontré M. Li, et les compliments envoyés par Hadrien sur son travail garantissent sa participation à leurs futures retrouvailles numériques.

Elle va le revoir !

Incroyable, inattendu, inespéré !

Elisa cliqua sur le deuxième e-mail avide de plus de mots encore.

Elle l'espère plus personnel.

Elle n'a pas tort.

\*

\* \*

*De :*

*Date : vendredi 9 octobre*

*Objet : Élis*

*Elisa,*

*Cette nuit londonienne reste suspendue au-dessus de moi.*

*Elle porte un parfum d'inachevé.*

*Tantôt lunaire. Tantôt solaire.*

*Je doute parfois même de sa réalité.*

*Je souhaitais te dire que je suis là, loin certes, mais présent si tu le souhaites.*

*Hadrien.*

*PS : joli prénom « Elisa ». J'aime beaucoup la chanson qui tourne autour de ton prénom !*

*Hadrien Marceau*

*VP – Sales & Business*

*Hearing Consulting Asia*

*Digital Marketing Agency*

\*

\* \*

Elisa est submergée. Son corps se trouve inondé par un tumulte chaud. Elle

rayonne. Il est là. Une présence lointaine certes, mais il est là. Lui aussi, il se souvient. Il est là, bien vivant, ressuscité par l'écriture d'un e-mail.

Il est là, mais jusqu'à quand ?

\*

\* \*

Quelques heures plus tard, à l'autre bout de la terre...

*Extrait du Carnet d'Hadrien Marceau*

---

*Vendredi 9 octobre,*

*Lu : « L'homme veut être le premier amour de la femme, alors que la femme veut être le dernier amour de l'homme » Oscar Wilde. L'amour, c'est aussi une question de territoire.*

*Vu : Hier soir, j'ai croisé sur la plage une femme qui lui ressemble. Même impression : un formidable appétit de vie. Ils se font rares les gens effervescents.*

*Entendu : « Ne jamais renoncer » / réplique du mauvais film d'hier soir dont j'ai déjà oublié le nom.*

*Vécu : Cela faisait très longtemps que je n'avais pas vécu cela. Un souvenir qui revient sans cesse, un souvenir qui fait sa loi dans ma tête. J'en deviens poète !*

## II

Blanc ? Beige ? Bleu ?

Rouge Orange ?

Ou rose fluo ?

# 1.

— Souris ! Allez ! Fais un grand sourire ! Un, deux, trois... Clic ! Clac ! Clac ! Bouge pas ! Encore une !

— Maman ! Regarde ! Si je recule, vous devenez toutes petites !

— Bravo ! Jules !

— Et moi, si je te tire la langue, ça fait comment ?

— Oh, c'est trop bien quand tu tires la langue, Zoé !

— Maman, on peut l'envoyer à papa celle-là ?

— Bien sûr !

Les enfants sautent, galopent, éclatent de rire, frappent dans leurs mains, tournent en rond à toute vitesse, lèvent les yeux vers le ciel et attrapent d'un regard les quelques papillons qui volent.

— Jules, Zoé, vous savez pourquoi c'est le paradis des enfants ici ?

— Parce que c'est un jardin extraordinaire ! crient en chœur Jules et Zoé.

Elisa sort son téléphone de son sac, et lance *Le Jardin Extraordinaire* de Charles Trenet :

*« C'est un jardin extraordinaire*

*Il y a des canards qui parlent anglais*

*J leur donne du pain, ils remuent leur derrière*

*En disant « Thank you very much » Monsieur Trenet ...»*

Envoûtés par la musique, Zoé et Jules tournent en rond, autour d'Elisa, en chantant. La magie du jardin opère sur eux. Elisa les regarde avec admiration. Elle les envie. Leur doux visage. Leur rire coloré. Leurs petites mains qui valsent si agilement dans tous les sens. Ces silhouettes si fragiles qui devront un jour affronter la vie. À chaque regard posé sur ses enfants, Elisa ne cesse de s'émerveiller. Elle ne comprend toujours pas comment elle peut être à l'origine

de leur existence. Ces petits êtres fabuleux qui ne sont ni tout à fait elle, ni tout à fait Nicolas car Jules et Zoé sont déjà eux-mêmes, du haut de leurs sept, et quatre minuscules petites années.

En remontant l'allée du Luxembourg pour se diriger vers la sortie, Elisa pense à Hadrien.

À nouveau. Elle doit lui répondre. Il le faut.

Bientôt.

Le silence d'Elisa n'est qu'artificiel.

Elle bouillonne de mots. De paroles. D'émotions. De notes d'envies. De questions rebondissantes. Toutes ces phrases qu'elle ne lui écrira jamais. Tous ces mots auxquels elle pense, qui la traversent en un frisson, auxquels elle s'accroche quelques instants, puis qu'elle repousse violemment. Elle n'oserait jamais utiliser de tels mots pour répondre à Hadrien. Ils sont trop doux, trop tendres, trop moelleux, trop drôles, trop fous, trop engageants. Ils pèseraient bien trop lourd dans la balance de sa fierté. Elisa contrôle. Elle voudrait faire à Hadrien une réponse précautionneuse, légère, juste à l'équilibre entre le ni trop, ni trop peu. Il lui faudra trouver les bons mots, opter pour le ton juste afin d'exprimer son désir de le revoir tout en dissimulant soigneusement la texture de ses sentiments.

Remontant les blanches allées gravillonnées du Luxembourg, Elisa pense, ses enfants jouent. La tête levée vers le ciel, elle colore la palette des réponses qu'elle pourrait faire à Hadrien.

## 2.

### Une réponse blanche

*De :*

*Date : lundi prochain*

*Objet : Réponses*

*Hadrien,*

*Bien reçu tes deux messages : professionnel et personnel.*

*Professionnel : on peut vous aider à développer le marketing digital en Asie.*

*Tu pourras compter sur moi.*

*Personnel : comment oublier Londres ? Tu es présent.*

*Elisa Torlédó*

*E-Branding & E-Reputation Manager*

*Hearing Consulting France*

*Digital Marketing Agency*

*\**

*\* \**

### Une réponse beige

*De :*

*Date : mardi prochain*

*Objet : Que dire ?*

*Comme autrui est le médiateur entre moi et moi-même : ton mail s'est transformé en point d'interrogation.*

*Que dire de cette nuit ?*

*Beaucoup de choses.*

*Que dire d'un homme qui met plus de trois semaines à se manifester après une telle nuit ?*

*Beaucoup de choses aussi.*

*Je me demandais si ton silence n'exprimait pas l'oubli, ou pire encore, le déni.*

*Je m'interrogeais sur ce que j'avais pu faire, ou ne pas faire, ou devais faire pour que tu te souviennes de moi.*

*Loin de se diviser, ces interrogations se multiplient aujourd'hui.*

*Je ne sais absolument pas comment te répondre, excepté en te disant que tu es présent, entrelacé dans tous ces questionnements.*

*Elisa Torlédó*

*E-Branding & E-Reputation Manager*

*Hearing Consulting France*

*Digital Marketing Agency*

*\**

*\* \**

*Une réponse bleue*

*De*

*Date : mercredi prochain*

*Objet : Des mots bleus...*

*Mon très cher Hadrien,*

*Quels ne furent pas ma joie et mon bonheur quand j'ai reçu vendredi dernier un message de vous. Je ne doute pas un instant que votre silence ait été contraint, forcé, imposé à vous, malgré vous. J'imagine bien que des problèmes d'ordinateur, des tracas professionnels, quelques ennuis familiaux, ou peut-être une simple pudeur, vous ont empêché de vous manifester plus tôt. Je le comprends tout à fait.*

*Je voulais vous dire, très cher Hadrien, que moi aussi j'ai trouvé cette nuit « solaire » lumineuse et brillante, d'un bleu absolu. Elle rayonne encore en moi. Ce qui est « lunaire » est la béance laissée par votre absence.*

*Je voudrais vous dire tellement de choses, cher Hadrien !*

*Je commencerai aujourd'hui par vous envoyer des mots bleus, bleu ciel, bleu nuit...Vous savez les mots bleus, ces mots qu'on dit avec les yeux.*

*À très bientôt.*

*Ici ou ailleurs.*

*Je l'espère.*

*Absolument.*

*Elisa Torlédo*

*E-Branding & E-Reputation Manager*

*Hearing Consulting France*

*Digital Marketing Agency*

\*

\* \*

## Une réponse rouge

*De :*

*Date : jeudi prochain*

*Objet : Ben, c'est pas trop tôt !*

*Vieux salaud,*

*Enfin, finalement, après plus de trois semaines d'un silence affligeant, Monsieur Hadrien Marceau me fait l'honneur d'une marque d'attention. Bravo !*

*Tu te souviens donc que j'existe ! Encore Bravo !*

*Une question : t'arrive-t-il souvent lors de tes déplacements professionnels de te taper tes subalternes, et puis de disparaître lâchement ?*

*À ton âge, tu en es encore là ! Attendre trois semaines pour donner signe de vie ! Quel courage !*

*J'ai envie de te dire que tu es un salaud, un goujat, une ordure, une vieille moisissure, et que jamais personne, vraiment personne, ne m'a traitée comme cela.*

*Quant à ton message difficilement compréhensible, il confirme ce que je viens d'écrire plus haut.*

*J'ai aussi envie de te dire : « change de lunettes, Hadrien ! » si tu doutes de la réalité de notre nuit, « gobe des oméga 3 et réveille un peu ta mémoire » si tu*

*penses que ces moments délicieux n'ont jamais existé !*

*Quant à ta présence, on ne juge que par les actes ! Alors, prends un avion et viens me voir à Paris, et là on verra vraiment si tu es présent !*

*En attendant, va mourir !*

*Elisa Torlèdo*

*E-Branding & E-Reputation Manager*

*Hearing Consulting France*

*Digital Marketing Agency*

*\**

*\* \**

*Une réponse rose fluo !*

*De :*

*Date : vendredi prochain*

*Objet : J'arrive !*

*Toi, toi, mon toit...*

*Mon Hadrien !*

*J'ai réussi à lire, sans grandes difficultés, entre les lignes obscures de tes métaphores astronomiques. Ton langage modéré et ce ton pudique étouffent, j'en suis certaine, la spontanéité de tes sentiments. En souvenir de notre corps à corps londonien, je m'attendais à plus de fougue de ta part.*

*Mais, j'ai compris. Tu souhaites que je prenne désormais les choses en main. Alors, puisque tu es venu frapper à ma porte à Londres, c'est à mon tour de*

*venir frapper à la tienne à Hong Kong.*

*Toc, Toc, Toc...*

*Me voilà !*

*Hadrien, dans 18 heures exactement, je serai chez toi, pour toi, sous ton toit, avec une envie irrépessible que tu sois à nouveau en moi.*

*Le compte à rebours est lancé !*

*J'arrive !*

*À toute à l'heure, mon amour !*

*Elisa*

*PS : Pour les détails, ta femme, mon mari, mes enfants, tes enfants, nous aviserons sur place. 13 heures d'avion, ça laisse du temps pour s'organiser !*

*PS1 : Envoie-moi rapidement ton adresse STP.*

*PS2 : Ou mieux encore, viens me chercher à l'aéroport. Vol AF 188 en provenance de Paris CDG, arrivée prévue à HK 06 : 20. Merci !*

*PS3 : J'ai TRES TRES TRES envie de toi !*

*Elisa Torlèdo*

*E-Branding & E-Reputation Manager*

*Hearing Consulting France*

*Digital Marketing Agency*

### 3.

Élisa.

Au bureau.

Lundi matin.

— Cette fois, c'est pour aujourd'hui. Simple, détachée, mais pas trop...  
Honnête, un peu. Et pourquoi pas commencer par lui dire merci ?

-----

*De :*

*Date : lundi 15 octobre*

*Objet : Merci !*

*Hadrien,*

*Merci !*

-----

— Je me creuse la tête depuis trois jours pour dire : « Merci »? Vraiment ?

— En même temps, « Merci », c'est positif comme approche, non ?

-----

*De :*

*Date : lundi 15 octobre*

*Objet : Merci !*

*Hadrien,*

*Merci de m'avoir donné de tes nouvelles...*

-----

De la niaisitude, voilà ce que je suis en train de faire. Définitivement impossible ! Je crois que je ne lui répondrai jamais !

## 4.

Au même moment, à l'autre bout de la terre...

*Extrait du Carnet d'Hadrien Marceau*

—

*Lundi 15 octobre,*

— Lu : « Dire le secret d'autrui est une trahison, dire le sien est une sottise. ». Très juste. S'en souvenir.

— Vu : Pub à l'aéroport : « La vie est belle ». C'est vrai ! Parfois, Belle est la vie !

— Entendu : « Je suis prêt à parier le quart de ma couille droite... », du jamais entendu ! Conversation hier avec Bernard Dru. Plouc malin et sympathique. Comment peut-elle travailler pour / avec lui ?

— Vécu : Je n'arrive pas à dormir. Je me surprends à trouver des prétextes pour rallumer mon téléphone la nuit. Je sens qu'elle va m'écrire. J'attends sa réponse avec confiance. Il me semble impossible qu'elle ne me réponde pas. Pour le contenu du mail, on verra...

## 5.

Élisa.

Au bureau.

— Je répons à des e-mails toute journée, je peux quand même bien répondre à celui-là.

-----

*De :*

*Date : mardi 16 octobre*

*Objet :*

*Hadrien,*

*Je ...*

-----

— 8h14. J'ai encore dix minutes. Peut-être même plus. Antonin arrivera en dernier. Il va forcément s'arrêter à la boulangerie. Ces croissants ! Est-ce qu'un jour ça s'arrêtera ? Allez...

-----

*De :*

*Date : mardi 16 octobre*

*Objet : ? !*

*Hadrien,*

*Je voulais te dire...*

-----

— En fait ...Qu'est-ce que je veux lui dire ? Ou plutôt qu'est-ce que je ne veux surtout pas lui dire ? En fait, c'est ça mon problème, y'a tellement de choses que je n'ose pas lui dire...

La porte s'ouvre. Elisa lève la tête. Loïc entre dans le bureau les bras tendus, le torse bombé pour afficher fièrement la nouvelle citation brodée sur son T-shirt.

— Taaada ! Alors ! Qu'est-ce que tu en penses de celui-là ?

— « *Il faut beaucoup aimer les hommes. Beaucoup, beaucoup. Beaucoup les aimer pour les aimer. Sans cela, ce n'est pas possible, on ne peut pas les supporter* »M. Duras

Un sourire amusé vient réveiller le visage d'Elisa.

Elle sourit à Loïc et acquiesce. Absolument.

## 6.

— Mais Elisa ! On y est ! C'est ça, c'est exactement ça ! C'est complètement ma théorie de la brosse à dents. De nos jours, nous vivons dans un monde où tout est possible et c'est terriblement déstabilisant !

— Je ne comprends pas bien, dit Éliisa. On parle des méfaits de la globalisation et tu réponds brosse à dents ?

Sacha regarde Sidonie en l'interrogeant :

— Elle a fait trop de yoga la petite ? Tu ne suis pas du tout, Elisa !

Sacha n'avait pas tort. Elisa ne suivait pas tout à fait la conversation. Elle pensait à Hadrien.

De temps en temps, Elisa prend un verre avec Sidonie et Sacha. Certains mardis, quand la mère de Nicolas peut garder les enfants, Elisa reste un peu plus tard à son travail, puis remonte tranquillement à pieds l'avenue Ledru-Rollin, traverse la place de la Bastille et retrouve Sidonie et Sacha déjà en position du lotus sur des tapis qui sentent bon l'huile essentielle de Tea Tree. Ils suivent consciencieusement le cours de San Jai, leur petit instructeur indien. Après ils se rendent dans un bar, rue des Tournelles, pour prendre un verre et quelques tapas. Nicolas, souvent, les rejoint.

— Mais oui, Éliisa, c'est justement ça, les méfaits de la globalisation ! Aujourd'hui avec sept cents euros, tu fais le tour du monde, avec un téléphone, tu abolis les frontières, tu peux appeler la terre entière et paradoxalement, c'est de plus en plus complexe d'acheter une simple brosse à dents ! Tu n'as pas remarqué ? Au supermarché aujourd'hui, tu as un choix infini de brosses à dents : toutes les marques, toutes les déclinaisons de couleur, les souples, les demi-souples, les dures, les têtes rondes, les prémentholés, il y a celles qui vibrent, il y a celles qui ont le chronomètre intégré, celles qui font de la musique et de la lumière pour les enfants...

Elisa sourit. Elle sait Sacha embarqué dans ses grands discours, mais plus que tout elle aime le regard que Sidonie porte sur lui dans ces moments-là. Sidonie

regarde Sacha en l'admirant.

Elle pense encore à Hadrien. Elisa a envie de changer de sujet. Elle a envie de parler d'amour. Elle leur glisse subrepticement qu'après toutes ces années, ils ont l'air toujours aussi amoureux.

Ça y est, c'est reparti !

Sacha saisit la balle au bond et embraye avec autant d'éloquence. En bon professeur de classe préparatoire, il oublie parfois qu'il n'est plus devant ses jeunes étudiants.

Sacha commence par poser la problématique : un couple, est-ce un espace de liberté ou un lieu d'aliénation ?

La thèse.

Le couple, c'est à première vue l'expression même du libre arbitre. On choisit l'autre parmi tous les autres parce qu'on l'aime, parce qu'on le veut, parce qu'on le désire. Personne n'a forcé Elisa à se marier avec Nicolas et personne n'a forcé Sacha à tomber amoureux de Sidonie. Mais ça... C'était il y a longtemps !

L'antithèse.

La vie passant par-là, l'autre, le bien-aimé, le chéri, l'écu, s'il est source d'amour, devient progressivement source de contraintes. Il y a forcément des dommages collatéraux à la vie à deux, affirme solennellement Sacha : la mère de Sidonie est chez eux tous les week-ends et Sacha ne la supporte pas, Sidonie doit se farcir tous les jeudis soir les collègues pédants de Sacha à la maison. Sacha aime voyager, Sidonie est sédentaire. Sacha aime le cinéma muet, Sidonie se nourrit de séries américaines. Petit à petit l'autre vous aliène, il vous impose ses choix qui ne sont pas les vôtres, il grignote votre espace et c'est comme cela que vous vous retrouvez certains soirs englués dans une vie qui ne vous ressemble pas ! L'enfer ce n'est pas les autres comme disait Sartre, c'est juste l'autre, celui-là même qu'on a aimé, celui-là même qu'on a choisi !

— Alors le couple, c'est quoi pour vous, les filles ? Liberté ou Aliénation ?  
Martèle Sacha qui cherche à réveiller son auditoire

Élisa, répond que ce qui permet de ne pas voir l'aliénation et de croire qu'on est libre, c'est l'amour. L'élément clé dans un couple, c'est l'amour. L'amour, c'est ce qui rend l'insupportable supportable ! On supporte la belle-mère, la mauvaise haleine du matin, la passion pour les séries américaines, les désaccords en matière d'éducation, les films nuls du dimanche soir... Tout passe si on est amoureux ! Répète calmement Élisa. Absolument tout.

Sacha regarde Elisa avec tendresse et condescendance.

— Elle est mignonne ! Après douze années de mariage, elle croit encore à l'amour ! Ma pauvre petite Élisa, est-ce que j'ose t'apprendre ce soir que les dignes descendants des hommes de Cro-Magnon, que nous sommes tous, sont génétiquement programmés pour aimer trois ans ? Temps nécessaire à une femme pour élever son enfant et assurer la survie de l'espèce. Et cette madame de Cro-Magnon, elle a eu besoin de protection. Quoi de mieux qu'un bon gros baraqué poilu qui vit à ses côtés pendant ces trois années ? Oui... Mais, la protection, c'est comme tout, ça se paye... Alors, il faut coucher... Un peu, pas forcément tous les soirs, mais de temps en temps. C'est pour cela que c'est mieux si on est amoureux, la femme couche, plus souvent et plus facilement. Après trois ans, Élisa, ce n'est pas de l'amour, c'est un arrangement ! On est biologiquement programmé pour changer de partenaire tous les trois ans.

— La synthèse !

Les filles, la synthèse ! Objectif : on dépasse la problématique !

Pour qu'un couple, qui à l'origine, on le rappelle, est l'expression de deux libertés singulières qui se sont choisies, reste un espace de liberté et d'épanouissement, il faut volontairement, c'est-à-dire artificiellement, laisser d'autres formes de liberté pénétrer ce même couple, sinon le couple se réduira à un espace de souffrance et d'aliénation. C'est comme ça les filles, n'ayez pas l'air triste. Sidonie, on en a déjà parlé plein de fois !

— « D'autres formes de liberté », tu veux dire quoi par là ? dit Élisa.

— Ah ! Nico, on t'attendait plus, s'exclame Sacha. Ne me dis pas que tu travailles jusqu'à 21h30 heures à imaginer les contours du Grand Paris ?

— Bonsoir, Sacha, Bonsoir, Sidonie !

Nicolas embrasse Éliisa, tendrement. Il la trouve belle. Quelque chose de différent se dégage d'elle depuis quelque temps.

Sacha reprend :

— Éliisa, tu disais ?

Elisa sourit et répond :

— Je ne sais plus. L'arrivée de mon mari m'a fait tout oublier.

Ils rient ensemble.

En octobre, certains soirs, l'été revient sur la pointe des pieds à Paris. Ces dernières soirées en terrasse sont douces et légères. Nicolas, Sacha, Sidonie et Elisa commandent d'autres verres de vin et d'autres tapas. Ils parlent. Ils parlent des vacances, des prochaines élections, des dernières expositions...

La soirée mord sur la nuit.

## 7.

Main dans la main. Elisa et Nicolas rentrent à pied chez eux. Il fait bon marcher ce soir dans Paris. Grisés par l'alcool, ils ont l'impression de voler à l'été qui se retire ses derniers moments.

Ils reviennent sur leur soirée, commentant l'énergie débordante de Sacha, sa capacité à discourir sur tout et n'importe quoi, la fascination émouvante de Sidonie à son égard.

Ils forment un couple étrange, dit Nicolas, c'est bizarre, ils portent exactement la même paire de lunettes ! Elisa lui répond, c'est drôle, c'est certainement pour ne faire qu'un, pour matérialiser la fusion. Si c'est le cas, c'est en totale contradiction avec les propos de Sacha, mais ce ne serait pas la première fois. Ces deux-là n'ont définitivement pas de place pour des enfants, ajoute Éliisa.

— À propos d'enfants, Jules m'a dit qu'il voulait écrire tout seul sa lettre au Père Noël, cette année. Tu imagines ?

— Il n'a même plus besoin de nous !

— Il a tellement grandi !

— Nicolas, tu te souviens quand je vous retrouvais endormis en pleine nuit, tous les deux, par terre sur le tapis du salon, vous étiez si beaux ! J'étais émue de vous regarder blottis l'un contre l'autre !

— Oui, j'm'en souviens... Bien sûr, que je m'en souviens ! J'étais tellement fatigué que je m'effondrais avec Jules dans les bras après l'avoir porté pendant des heures.

*Tu te souviens, Elisa ?*

*Je me souviens, Nicolas !*

— Et puis, il était si petit que tu avais peur de tout, tu ne voulais même pas le sortir dehors....

— J’avais tellement peur. Je le trouvais si fragile ! Je crois que ne savais pas vraiment comment faire...

*Tu te souviens, Elisa ?*

*Je me souviens, Nicolas !*

— Et puis quand Zoé est née, on était sûr que c’était un garçon, tu t’souviens ?

— Oui, bien sûr, j’m souviens, elle était tellement belle, déjà si fine dès la naissance, avec ses toutes petites mains...

*Tu te souviens, Elisa ?*

*Je me souviens, Nicolas !*

— Oh ! Et puis, tu t’souviens... Quand Jules tenait la main de Zoé et qu’elle s’est mise à marcher pour la première fois, elle voulait attraper une boule du sapin... Je la revois, elle portait un pyjama bleu.

— Oui, oui... c’est vrai ! Maintenant, je m’en souviens comme si c’était hier... J’étais tellement émue... Elle faisait des tous petits pas, elle savait qu’elle faisait quelque chose d’incroyable... Elle nous regardait fièrement en riant et en marchant bien droit vers le sapin.

*Tu te souviens, Elisa ?*

*Je me souviens, Nicolas !*

— Qu’est ce qui s’est passé, Nicolas ? Ils ont grandi !

— Ils ont tellement changé !

— Éliisa, le temps est passé, juste le temps... Le temps, seulement.

En prenant à droite sur le boulevard Sébastopol, ils se demandent s’ils auront le courage de faire l’amour. Il le faudrait. Ce serait bien. Mais la fatigue, et leurs précieux souvenirs prennent le pas sur leur désir. Leur corps est las. Leur esprit flottant. L’air est si doux, calme, apaisant. Ils se considèrent désormais non plus

comme des êtres sexués mais comme une partie d'eux-mêmes. La pièce maîtresse d'un mécanisme minutieusement construit avec le temps. Nicolas et Elisa mesurent le temps passé. Évaporé. Ce passé qui leur a si vite échappé. Ce soir, est présent

\*

\* \*

Des souvenirs.

Des souvenirs, douillets, rayonnants, élastiques. Des souvenirs. Des souvenirs, chauds, moelleux, parfumés. Des souvenirs. Des souvenirs qui sentent bon les parfums d'autrefois.

Les souvenirs, sont-ils la résurgence, d'un passé révolu ? Ou d'un passé présent ? Des souvenirs, est-ce suffisant à un couple pour continuer à avancer ?

## 8.

Vendredi matin.

Élisa. Assise dans le métro.

Ligne 8

Lorsqu'elle se rend au travail, Elisa attend toujours d'être dans le métro pour allumer son téléphone. Les messages reçus en fin de soirée et durant la nuit s'affichent les uns à la suite des autres sur son écran.

Des billets doux. Des billets d'humeur. Des billets drôles viennent colorer la première heure de sa journée.

Ils sont tous là, unis en permanence. Le lien. La relation. Le contact. Entretenus au quotidien grâce à un espace virtuel. C'est Elisa qui l'a créé dès l'apparition des premières applications de messageries collectives. « Les Parisiennes » réunit Bérénice, Agathe, Léa, Emma, Elisa et même Valentin. Chacun selon son propre rythme, son style et ses inspirations personnelles. Léa, sujette aux insomnies communique principalement la nuit. Agathe assure la touche gastronomie. Valentin, l'humour. Elisa est spécialiste en émoticônes. Et Bérénice met un point d'honneur à instruire ses camarades en envoyant des citations percutantes.

*Les parisiennes*

**Agathe**

Hello les amis,

Qui est partant  
pour  
un dîner  
samedi ?

*Les parisiennes*

**Valentin**

Désolé les filles, pas dispo  
samedi, je suis sur un plan  
très sérieux. 🕶️

RDV galant !

Agathe, tu veux pas  
déposer du vin d'orange  
chez moi ? 🍷

*Les parisiennes*

**Léa**

Val, laisse-moi deviner...

Elle est 🏠

Viens avec elle ! 😊

*Les parisiennes*

**Léa**

Hey, oh... y'a quelqu'un ?

Vous dormez tous ?

Il est juste 00h15 ?

Pffff ! Vous êtes vraiment pas drôles ☹ ! Allez ...petite devinette de la nuit ...Que se disent deux chats quand ils se rencontrent ... ?

*Les parisiennes*

**Léa**

Qui donne sa langue au chat ?

" On est félin pour l'autre ! "



Et OUI pour samedi !

Elle s'apprête à répondre, lorsqu'elle découvre un autre message :

**Hadrien :**

Elisa,  
Tu étais belle hier  
lors de la visio.

J'étais ému de te revoir.

As-tu reçu le mail que je  
t'ai envoyé la semaine  
dernière ?

H.



## 9.

Au même moment, à l'autre bout de la terre...

*Extrait du Carnet d'Hadrien Marceau*

-----

*Vendredi 19 octobre,*

— Lu : « *Le plus grand obstacle à la vie est l'attente. Qui espère demain, néglige aujourd'hui.* ». Très juste. Mais, comment faire autrement ? Ce cher Sénèque, je sais que mon âme devient sombre quand je le cherche dans ma bibliothèque.

— Vu : *Mon rêve d'hier. J'étais sur le quai d'une gare, habillé en noir, avec une énorme valise noire, et on m'oubliait. Je ne sais pas si je voulais partir ou si je venais d'arriver. Les trains ne s'arrêtaient pas, les gens non plus. On m'oubliait. C'était terrible comme sensation. En écrivant, ça devient clair : je n'ai tout simplement pas envie qu'elle m'oublie.*

— Entendu : « *Les vraies décisions demandent de l'audace* », dit en réunion hier. Ça philosophe en réunion marketing ! Ils citent Kierkegaard sans s'en rendre compte. Drôle ! Je suis perplexe. Ne fallait-il pas de l'audace pour venir frapper à sa chambre ? Ne fallait-il pas de l'audace pour lui envoyer un message toute à l'heure ? Et pour autant, s'agit-il de vraies décisions ? Je ne suis pas en mesure actuellement de pouvoir évaluer la portée de cette rencontre dans ma vie.

— Vécu : *Quel choc de la voir avant-hier lors de la visio. Quel choc délicieux ! Elle était derrière le gros Bernard, il la cachait. Son sourire, sa tête qui se penchait sur le côté. Son énergie est arrivée jusqu'à moi. J'ai hésité à lui envoyer ce message. Je voulais juste lui dire que je l'ai trouvée belle, tout*

*simplement. Un sentiment profond de manque, depuis. J'avais la certitude qu'elle allait me répondre. À plusieurs reprises, je sentais même qu'elle m'écrivait. Je me suis trompé. Toujours pas de réponse aujourd'hui.*

## 10.

*De :*

*Date: vendredi 19 octobre*

*Objet: Food for thoughts*

*Hadrien,*

*Oui, j'ai bien reçu ton mail.*

*J'ai mis du temps à te répondre car je ne sais pas ce que tu attends.*

*Nous avons passé l'âge des faux-semblants. « Solaire » / « Lunaire », c'est très beau, mais que voulais-tu me dire réellement ?*

*De mon côté, je souhaiterais te faire savoir que je n'ai pas l'habitude d'ouvrir ma porte le soir dans les hôtels. À situation exceptionnelle, nuit exceptionnelle.*

*Ensuite, — comme toi, je l'imagine — j'ai retrouvé ma vie, la vie d'avant cette nuit. Une seule chose a changé : l'attente douloureuse d'un signe de toi. Au fil des jours, tes silences se sont accumulés. J'ai cru que tu voulais passer sous silence notre nuit, justement. Je comprenais, ou plutôt j'acceptais ce que je croyais être ton choix.*

*Hadrien, tellement de choses nous séparent. La raison voudrait d'ailleurs que je ne te réponde pas.*

*La raison a-t-elle toujours raison justement ? Cette question me hante. Si tu as la réponse, n'hésite pas à me la communiquer. Il paraît également que « le cœur a ses raisons que la raison ne connaît point ». Food for thoughts, absolument.*

*Je voulais terminer mon message en te disant que tu es présent malgré moi, malgré toi, malgré tout et que j'étais très émue de te revoir hier.*

*« Elisa, Elisa, Elisa ! » oui, bien sûr, comme dans la chanson de Gainsbourg. Absolument.*

*Elisa*

*Elisa Torlédó*

*E-Branding & E-Reputation Manager*

*Hearing Consulting France*

*Digital Marketing Agency*

### III

Rouge. Du rouge chinois.  
Du rouge rubis qui rugit.

# 1.

— B 34. Ce sera juste sur votre droite. Bon voyage, mademoiselle.

« Mademoiselle », Elisa sourit.

Tout est allé très vite. La première visioconférence entre Paris et Hong Kong a positionné Elisa comme la chef de projet de *Sublime*.

Par la magie du téléphone arabe... – Elisa apprendra plus tard que c'est Hadrien... – paraît-il... – qui aurait explicitement demandé à Bernard... – selon les dires de ce dernier... – propos qui seront confirmés par Loïc... – qu'Elisa se rende à Shanghai, pour convaincre à ses côtés la direction de *Sublime*.

Bernard n'a pas hésité une seconde à rendre disponible Elisa. L'élégance et la classe d'Hadrien Marceau insupportent forcément Bernard Dru. Mais compte tenu du chiffre d'affaires juteux généré par *Sublime*, Bernard sait mettre ses opinions dans sa poche. Il espère bien depuis Paris gratter, grâce à Elisa, une part du gâteau asiatique. Pour Bernard Dru, l'argent n'a pas d'odeur, il s'apprécie même, plus encore, si les billets sont extorqués de la poche d'un ennemi !

Elisa n'a pas été difficile à convaincre, elle non plus. Tout l'attire dans ce voyage : le défi professionnel, poser un premier pied en Chine, et bien sûr, et surtout, Hadrien.

B34.

Elisa considère avec bienveillance ce petit siège en imprimé bleu roi qui va l'accueillir pendant douze heures.

Installée à sa place, Elisa affiche une mine préoccupée. Elisa n'est pas une aventurière, c'est une fille simple qui aime le quotidien. Elle s'enroule avec plaisir dans des jours qui se ressemblent. Aujourd'hui, assise dans cet avion. Sa vie tangué. Subitement, le ressac de sa conscience lui explose aux oreilles. Nicolas – Jules – Zoé – Hadrien – Nicolas – Hadrien – Nicolas – Nicolas – Nicolas – Jules – Zoé – Zoé— Jules – Nicolas – Nicolas – Nicolas – Hadrien –

Hadrien– Hadrien. Comme des vagues, qui vont et viennent à l’horizon, remuant avec force et fracas, le sable du rivage pour dessiner sans cesse de nouvelles possibilités.

Cherchant à se rassurer, machinalement, Elisa saisit son téléphone afin de laisser un dernier message aux enfants, Nicolas leur fera écouter ce soir.

Mais d’autres messages l’attendent déjà.

De Hadrien à Elisa :

Elisa,  
Bon voyage ! Mon vol - CX  
389- en provenance de  
Hong Kong arrive 30  
minutes après le tien...  
Attends-moi !  
H.  
Ps : J’ai très envie de te  
revoir !

De Hadrien à Elisa :

“Elisa, Elisa,  
Les autres on s’en fout...  
Elisa, Elisa,  
Rien que toi, moi, nous !”

**Je cite Gainsbourg,  
uniquement ☺ !**

Elisa fixe l’écran de son téléphone pendant de longues minutes. Elle ne laissera pas de dernier message à Jules et à Zoé.

L’avion roule. Les consignes de sécurité tournent en boucle sur tous les écrans. L’avion décolle. Elisa cherche à se rassurer. Elle incline calmement sa tête en arrière sur le dossier du siège et fixe les signaux lumineux en respirant

lentement. Dix-huit minutes, c'est le temps durant lequel Elisa ne bougera pas. Sa nuque ne s'inclinera ni sur la droite, ni sur la gauche. Ses mains ne décolleront pas de ses membres. Elle n'accordera aucune attention à son voisin qui se démène pour lancer un film. Elle n'entendra pas non plus les pleurs du bébé trois rangées devant. Dix-huit minutes de vide. Son corps est immobile. Flottant. Ses yeux s'agrippent à l'icône lumineuse de la ceinture de sécurité. De longues inspirations laissent place à de profondes expirations. Et pourtant, son rythme cardiaque s'accélère. Les pulsations sont rapides, puissantes, stridentes même. Sans bouger, sa respiration devient haletante. La peur colonise son corps. Peur de revoir Hadrien. Peur de s'être trompée. Peur de se retrouver seule avec lui. Peur de tromper Nicolas. Peur de vrai cette fois — il ne s'agira plus d'un accident d'un soir. Peur que son histoire s'efface sous la puissance du trait d'une autre histoire. Peur de tout détruire. Peur de construire quelque chose de nouveau, de décevant, d'incontrôlable, de plus fou. Peur de tout, désormais. Le regard droit, fixe, hypnotisé par les signaux lumineux, Elisa reprend progressivement le contrôle de son corps. Quelque chose se décroche. La peur se fait distante, elle lui desserre le cou. Subitement, Elisa est traversée par un puissant désir. Un désir fort, un désir cru. Un désir de mots, de gestes violents et doux à la fois. Une envie d'être contre lui, de sentir son corps, sa peau. Une envie de sa bouche, de sentir ses mains courir sur son cœur.

Un signal sonore retentit dans l'avion.

Les passagers peuvent enfin se lever et circuler librement.

Elisa se lève, cherche dans son sac le guide sur la Chine que Bérénice lui a prêté. Sept cent vingt-huit pages pour l'aider à s'endormir.

## 2.

*Il y a des jours où la vie vous attend au tournant. Des jours où vos actions vont avoir de réelles conséquences sur la suite. Rien n'est écrit d'avance : il y a des jours où c'est à vous de jouer !*

C'est ce que se dit Elisa, ce matin pensive devant la glace de la salle de bains, en habillant méticuleusement, ses paupières, d'un léger gris brillant.

Au fil des soirées passées à discuter avec Hadrien, Elisa a compris à quel point il a besoin que le contrat avec *Sublime* soit signé. Il lui a confié que depuis l'ouverture de l'agence de Hong Kong, il n'a pas encore réussi à signer un seul gros contrat. Il se sait en difficulté, voire contesté, le siège à Londres l'a prévenu, ils l'attendent au tournant.

Si Elisa parvient à convaincre la direction de signer avec *Hearing*, il s'agira non seulement d'un véritable succès professionnel mais elle obtiendra surtout d'autres rencontres avec Hadrien.

Elisa inspire. Elisa expire. Elle cherche à se rassurer. Tout va bien se passer.

Hadrien est parti très tôt ce matin, il a rendez-vous avant la réunion avec l'un des membres du comité exécutif de la société, un Suisse Anglais. C'est plus facile de traiter avec des Européens qu'avec des Chinois, lui a-t-il confié la veille. Elisa doit les rejoindre pour dix heures. Il est parti préparer le terrain.

Levée très tôt, inquiète des enjeux de sa présentation, Elisa a décidé de partir en avance. Dans ses cauchemars les plus noirs, elle a envisagé tous les scénarios. Tous, sauf un. Celui qui consiste à ne jamais arriver au siège de *Sublime* pour la réunion.

Le portier de l'hôtel hèle un taxi, il ouvre la porte et fait monter Elisa. Le chauffeur, un jeune Chinois taciturne, démarre au quart de tour. Elisa lui tend la carte de visite qu'Hadrien lui a donnée la veille en lui disant :

— Demain, tu montres cette carte au chauffeur de taxi, il t’emmènera au siège de *Sublime*, j’y serai, je t’attendrai dans le hall d’entrée à partir de 9h45. Tu verras, ce n’est pas compliqué.

Sauf que le petit Chinois taciturne prend la carte, la considère rapidement, la retourne dans tous les sens et interpelle en chinois Elisa. Il semble lui poser une question. Elle dégaine son anglais : « *Sorry, I don’t speak chinese* ». Le Chinois continue, il parle fort, en criant, et dégage une forte odeur d’ail. Au deuxième feu rouge, il colle un autre taxi à l’arrêt et lui tend la carte de visite. Le cœur d’Elisa s’emballe, ce minuscule bout de papier cartonné avec des hiéroglyphes chinois est la seule chose qui la relie à *Sublime* et donc à Hadrien. Terrée à l’arrière du taxi, elle observe terrifiée un autre chauffeur tenir sa précieuse carte au trésor et discuter avec son taxi. Ils échangent en criant.

Subitement, le Chinois crie en lui montrant le compteur et répète le même mot de façon compulsive : « *Money, Money, Money...* ». Elisa hésite entre pleurer et rire. Une tragi-comédie. Elle refuse de payer. D’une petite voix suppliante, le regard consterné, elle répète : « *Why Money ? Sorry, I don’t understand chinese, could you give me the card back ? And could we continue the ride, please ?* ». Le petit bonhomme s’obstine. L’autre chauffeur qui détient désormais la précieuse carte, hurle à son tour et lui fait signe de venir. Subitement, Elisa comprend qu’il faut vite payer le petit taciturne et changer de taxi. Il ne doit pas savoir comment faire pour se rendre chez *Sublime*. Elisa paie. Le chauffeur à l’ail descend d’un ton. Elle sort du taxi. Fait deux pas dans la rue, ouvre la porte du second taxi. Un Chinois rondouillard avec un sourire édenté et une cigarette à la bouche lui tend sa carte de visite en disant « *Rello, you are american ?* ». Elisa a de plus en plus chaud. Elle répond « *No, French !* ».

C’est parti. La voiture file à toute allure dans Shanghai. Ce deuxième chauffeur semble savoir où aller. Elisa n’est plus sûre de rien. Elle fixe l’horloge numérique de la voiture. 9 :16. Un casse-tête chinois, en vrai ! Aujourd’hui, le jour où elle voulait tellement que tout aille bien. Cela commence mal !

Elisa, inspire expire inspire expire inspire expire inspire expire inspire, elle cherche à se rassurer.

La voiture file à toute allure vers Pu Dong. Des tours modernes érigées à la pelle. Elisa lève la tête et pense à Valentin. Il serait heureux d'être ici. Il n'aurait pas peur à sa place, une ville peuplée de huit millions de femmes chinoises, exaltant !

Le taxi s'arrête. Retour à la réalité. Elisa lève la tête à nouveau. Et voit une énorme enseigne en haut d'une tour, *Sublime* 巔 , en lettres d'or au-dessus d'immenses portes vitrées. Elle a réussi. Elle est arrivée. Elle sourit. C'était peut-être cela, le plus compliqué, arriver à bon port.

Hadrien l'attend dans le hall. Il est là. Il n'est pas seul. Il l'accueille avec un sourire complice et rassurant, il lui présente John Styfield, très Lord anglais bien éduqué mais en version suisse. Hadrien lui demande si elle n'a pas eu de problème pour arriver jusqu'ici. Elisa se retient de se lancer dans le récit tortueux de son voyage. Elle sourit en répondant.

Très bien. Très facile. Exactement ce que tu m'avais dit.

Ascenseur. Regards croisés avec Hadrien. Elisa reprend confiance au fil des étages. 37. Cling, cling. Tout le monde descend. Un bureau immense qui domine Shanghai attend Elisa, Hadrien et le lord suisse anglais. Trois hommes austères en costumes gris sombre les regardent entrer. Elisa reconnaît M. Li qu'elle avait rencontré à Londres. Des mains se serrent.

Elisa sait que désormais c'est à elle de jouer. Elle inspire et se dit encore une fois qu'il y a des jours où la vie vous attend au tournant. Elle sort calmement son ordinateur de son sac, se connecte au vidéoprojecteur. Elle hésite. Elle attend un signe d'Hadrien pour commencer sa présentation. Elle regarde fixement son public, se tient debout à côté de l'écran.

Face à elle, ceux qu'il faut convaincre. M. Li, le directeur des ventes de *Sublime*, M. Liu et M. Ma, les deux directeurs du marketing, et le Lord anglais. Sur le côté, un peu en retrait, siège Hadrien. Elle attend toujours un signe de lui. Ses lèvres se contorsionnent vers la droite, puis vers la gauche, sa main gesticule fébrilement dans l'air, son index pointe sur l'écran pour signifier qu'elle est prête à commencer.

Au même instant, une jeune femme frêle frappe à la porte, entre et avance à petits pas rapides dans ce grand bureau. John Styfield la présente, c'est Xiao Wu, l'une des traductrices de la société. Hadrien et lui ont décidé qu'il était préférable de faire intervenir une traductrice. Elisa n'aura pas besoin de parler en anglais et surtout les représentants de la direction de *Sublime* seront plus à même d'apprécier toutes les nuances de son discours.

Elisa ne s'attendait pas à cela !

Elisa inspire.

Elisa expire.

Top départ ! C'est parti !

Elisa est lancée. Les premiers mots, les premières phrases ne rebondissent pas très bien. C'est normal, Elisa s'échauffe. Mais, très vite, elle comprend qu'elle est face à une situation inédite. Ce n'est pas sa voix qui porte son message, mais celle de la petite traductrice, Xiao machin chose. Elisa, qui aime parler vite, jouer des mains, siffler des intonations, faire des effets d'annonce, voit ses propos, ratatinés en un langage obscur et monotone, régurgités par la petite voix fluette d'une jeune femme qui tremble devant ses patrons.

En un regard, Elisa maudit Hadrien de ne pas lui avoir dit qu'il faudrait composer avec l'intermédiaire d'une traductrice. Hadrien, impassible, lui répond en souriant.

Elisa continue. Telle une sportive, elle change de rythme, elle se cale sur ce langage à deux temps. Rien ne sert de courir, c'est la petite Chinoise qui aura le dernier mot. Elisa reprend du poil de la bête. Elles arrivent même à former toutes les deux un tandem. Sur un rythme à deux temps, elles gagnent du terrain. Puis, Elisa en fond de court lance des balles que Xiao Wu parvient toutes à faire passer facilement au-dessus du filet.

Elisa interroge discrètement l'arbitre d'un regard. Hadrien lui renvoie un

sourire profond, plus serein que celui du début. Il cautionne. Elisa passe à la partie plus technique. Attention, que de la grimpe, il va falloir s'accrocher !

Après avoir défini rapidement le marketing numérique, après avoir présenté les projets similaires sur lesquels *Hearing* a pu apporter son expertise avec succès, les concepts de *e-branding* et de *e-reputation*. Elisa monte d'un cran technique dans son discours. Elle se met à parler de *Big Data*, de *splog*, de *traffic organic*, de *mass-mailing*, de *story-telling*, de *news jacking*. Elle compare les différentiels de taux de clic et de taux de rebond par internaute et par mobinaute.

Aïe ! Aïe ! Aïe !

Xiao Wu a déraillé !

Elle ne suit plus. Elisa a franchi le col sans voir qu'elle resterait loin derrière, coincée de l'autre côté par des mots qu'elle ne comprend pas. Xiao Wu est seule, face à ses patrons, perdue et cherche Elisa du regard. Employée dévouée, elle veut montrer qu'elle est endurante.

Elle se tourne vers Elisa en lui disant qu'elle ne connaît pas ce vocable, qu'elle ne peut traduire ces sigles. *Qu'est-ce que vous voulez dire exactement par SEO, SMO, par taux de rebond ? Et mobinaute ?* Elle retourne son vélo et veut réparer sa chaîne pour repartir. Elisa lui donne des outils, des définitions, lui décline les acronymes : *SEO – Search Engine Optimisation-*, *SMO – Social Media Optimisation-*. Xiao Wu remonte en selle. Elle repart. Elle essaie. Elle est regonflée à bloc mais elle déraile aussitôt. Elle n'a pas bien compris la signification du mot *mobinaute* : *s'agit-il de la volatilité des internautes induite par l'étude des taux de rebond ou du néologisme qui désigne les utilisateurs en accès internet par téléphone mobile ?*

Personne ne suit plus. Les supporters qui attendaient avec impatience sur le bas-côté pour acclamer les athlètes plient leur siège et rentrent chez eux. La défaite est totale !

Elisa s'enlise. Elle aperçoit au loin par la fenêtre, derrière les dirigeants de *Sublime*, le fleuve de Shanghai. Elle visualise le Titanic qui sombre. Dignement.

Elle envoie des signaux de détresse à Hadrien pour qu'il intervienne. Hadrien, en bon stratège, n'intervient pas. Il se protège. Il ne veut pas être associé à la défaite d'Elisa. Il garde espoir que les choses s'arrangent, il veut rester en position de force pour la suite des négociations. Au lieu d'avoir un support à ses côtés, Elisa comprend qu'Hadrien ne peut pas la secourir. Il ne veut pas nager, Elisa mourra donc seule, asphyxiée, noyée dans le fleuve de Shanghai, main dans la main avec la petite Xiao Wu. Le grand Bleu. Elles vont couler en apnée, très profond pour dissiper leur honte.

Elisa rit jaune, absolument.

Les dirigeants de *Sublime* sont restés attentifs jusqu'à la première chute de Xiao Wu, ils regardent désormais leur montre. M. Li a sorti son téléphone et semble traiter ses e-mails. Xiao Wu propose gentiment de regarder sur internet pour avoir peut-être des définitions plus claires en chinois sur lesquelles elle pourrait s'appuyer pour reprendre sa traduction.

Le temps s'égoutte. L'eau du fleuve monte. Le navire s'enfonce. Elisa et Xiao Wu ont les poumons qui se remplissent d'eau. C'est fini. C'est perdu. Elle ne sera jamais qualifiée. Merci Madame, au revoir Madame. L'important, dans la vie, c'est de participer !

Parfois, la vie tourne au vinaigre. C'est comme ça ! On ne peut rien y faire. Il faut savoir rendre les armes et rentrer chez soi. Couper court à l'humiliation et à la douleur. Elisa repense à son trajet en taxi, c'était le signe d'une funeste journée !

Les réflexions fusent dans sa tête, elle se demande désormais comment quitter au plus vite cette pièce sans s'humilier davantage. Elle attendra d'être sortie pour insulter Hadrien qu'elle juge presque autant qu'elle responsable de cette défaite.

Elisa s'arrête. Hadrien l'attrape du regard. Il la violente avec ses yeux. Elisa, tu ne dois pas renoncer comme ça ! Tu ne peux pas nous faire ça ! On va tout perdre ! On n'abandonne pas la partie à la première difficulté. Elisa lui renvoie un regard accusateur qui signifie : qu'est-ce que tu veux que je fasse de plus ? Vas-y toi, si tu sais faire ! Hadrien la brûle avec ses yeux.

La vie est souvent garce, mais parfois, en de rares occasions, elle vous offre quelques moments de grâce.

Pourquoi ? Comment ? Hasard ? Magie ? Saint ange gardien ? Intervention divine ? Protection des ancêtres ? Alignement des planètes ? Ouverture maximale des chakras ? On ne saura jamais ! Parfois, au bord du précipice, on est subitement son propre sauveur. Quand tout est perdu, il reste toujours une chance, lui dira Hadrien quelques heures plus tard, en revenant sur ce moment incroyable.

Sous les feux du regard d'Hadrien, Elisa a une dernière idée. Ce qui la met en difficulté depuis le début, ce sont les distorsions linguistiques. La direction de *Sublime* ne comprend pas sa langue et encore moins les termes techniques qu'elle emploie. Impossible de gagner la partie avec autant d'obstacles. La seule chose qu'il faut faire pour remédier à cette situation calamiteuse, c'est adopter un autre langage : le langage de son public justement.

Il faut savoir parler chinois aux Chinois.

Elisa inspire profondément.

Elisa expire lentement.

Elle terminera sa représentation par ce qu'elle sait faire de mieux. Du yoga. Elle va contorsionner sa pensée dans tous les sens pour essayer de regagner l'attention de son auditoire.

Elle y va...

Elle commence tranquillement par une salutation au soleil levant.

Puis, elle fait un clin d'œil à la petite Chinoise. Qu'elle remonte en selle ! On y retourne ! De la descente uniquement cette fois, ça va aller ! Xiao Wu veut retenter sa chance. Elle souhaite montrer, elle aussi, qu'elle en a sous la pédale.

Elisa prend la parole et s'élançe :

— Messieurs, je vous prie de m'excuser, je vous ai perdus avec mes termes barbares, bien trop obscurs, c'est justement notre travail de les maîtriser, de les utiliser au mieux pour vous servir et accroître la visibilité de la marque *Sublime*, mais vous n'avez pas à rentrer dans ce labyrinthe lexico-technique, vous devez nous faire confiance, nous serons vos techniciens.

Je souhaite clarifier mes propos de tout à l'heure et vous expliquer de façon très simple ce que Monsieur Marceau et moi-même proposons de faire pour vous.

Pour que nous parlions enfin le même langage, je voudrais faire un parallèle, qui, je l'espère, sera éloquent. Dans l'avion qui m'amenait de Paris à Shanghai, je me suis perdue dans les pages d'un livre sur la Chine. J'ai découvert votre Cité Interdite. Et, j'ai été fascinée.

Je voudrais comparer le monde d'aujourd'hui à l'immense monument qu'était la Cité Interdite à Pékin. Imaginez vos produits introduits au sein des différentes salles, des différents quartiers, des différents jardins, des dix mille pièces, des parties publiques, des parties privées.

Comment faire pour que les mandarins, les eunuques, les concubines, la famille impériale connaissent le plus rapidement *Sublime* ? Ne souhaiteriez-vous pas savoir ce que vos consommateurs disent de vous ? Comprendre pourquoi les bruits qui courent sur l'expérience de vos produits dans les allées Nord de la Cité Interdite sont différents de ceux recueillis à la Porte Est ?

Confiez-nous votre stratégie digitale et nous serons pour vous, des informateurs, des récolteurs d'opinions que nous irons chercher aux quatre coins de cette Cité Interdite. Lorsque nous vous aurons apporté toutes ces informations, vous pourrez de votre côté adapter vos huiles, vos fragrances, vos crèmes, vos soins pour que les concubines les plus en vogue convoitent votre marque.

Je lisais dans l'avion que la Cité Interdite est un véritable labyrinthe. En développant des campagnes social media pour vous, nous mettrons en évidence

les chemins les plus courts, les supports les plus efficaces pour faire raisonner le nom de *Sublime* dans toutes les allées, dans tous les corridors, dans les alcôves les plus reculées de la Cité Interdite. Nous choisirons quelques sublimes concubines, quelques mandarins de pouvoir, et nous travaillerons avec eux pour que très rapidement on parle de votre marque jusque dans la salle de l'Harmonie Parfaite, puis jusque dans la salle de l'Harmonie Suprême et pourquoi pas, un jour, peut-être, jusqu'au trône de l'Empereur.

On n'arrête plus Elisa et Xiao Wu. Après avoir brillé au lancé de javelot, au tir à l'arc où les flèches ont été lancées en plein milieu de la cible, elles terminent leurs jeux olympiques par une course de trot attelé. Elisa, la monture, tire la petite Chinoise à toute allure. Elles ne forment plus qu'un. Elles vont vite, un trot léger et fluide les habite, elles ont adopté la bonne cadence pour gagner, elles filent, sereines, confiantes vers la ligne d'arrivée. Elles parlent désormais le même langage. La jeune employée chinoise s'est même accordé quelques libertés de traduction pour accentuer la dimension métaphorique et historique du discours d'Elisa.

Un Miracle.

Les deux directeurs marketing et M. Li semblent séduits. Elisa a su appuyer à l'endroit qui fait du bien : le symbole culturel dont la nation chinoise est si fière. Hadrien, impressionné, ne laisse transparaître aucune émotion. Il fait semblant d'être habitué au discours sino-métaphorico-poético-emarketing de sa chef de projet.

Styfield, se lève. Tout enjoué. Il félicite Elisa pour son agilité et sa culture.

Une accolade chaleureuse entre Xiao Wu et Elisa.

Des mains se serrent, à nouveau.

L'ascenseur, redescend.

### 3.

Le temple Jin'An.

Le soleil bat son plein.

Des bâtons d'encens serrés dans le creux des mains pieuses, accompagnent avec ferveur les volatiles prières des fidèles. Devant le dernier pavillon du temple, le reste des frêles brindilles d'encens est jeté dans une immense marmite en feu. Elisa observe les flammes qui se détachent du brasier comme des pétales de fleur virevoltant au vent. De l'oranger, du rouge rubis, des couleurs d'or et de safran, du noir aussi. Des teintes ciselées, chantantes qui dansent langoureusement. Un feu bouillonnant de couleurs chaudes et aériennes.

Une main.

Une main vient se poser tranquillement sur la hanche d'Elisa, une main large et virile qui caresse lentement le tissu de sa robe bleue, un va-et-vient langoureux. Puis. Cette main se détache quelques instants. Pour frôler tendrement l'avant-bras d'Elisa, venir tout doucement s'accrocher à sa main droite. Elisa sent le corps puissant d'Hadrien se plaquer contre elle, il épouse désormais toutes les formes de son corps. Elisa sent la poitrine d'Hadrien s'appuyer contre ses épaules, le torse d'Hadrien est comme un renfort sur lequel se repose le creux de ses reins. Le va-et-vient de la respiration d'Hadrien lui caresse désormais tendrement le cou. Le désir grandit.

De loin, on voit deux corps enlacés qui ne font qu'un. Deux corps qui se confondent, au loin.

\*

\* \*

Quelques heures plus tard,

le soleil disparaît.

Il va bientôt pleuvoir.

Dans la poitrine. Une douleur. Le sternum est sous pression. La cage thoracique assaillie. Le symptôme de l'orang-outan. Des coups de poing galopent en cadence. Le tambour de la souffrance. Pression. Compression. Irradiation. Les poumons sont sous tension. Les côtes crient. Un poing de côté qui a subitement migré plus haut. Une douleur lancinante, pointue, aiguisée. Une souffrance farouche, entêtée, imprévisible, qui n'en fait qu'à sa tête. La tête, justement, est colonisée elle aussi par cet assaut lancé depuis le poitrail, précisément depuis les poumons, juste derrière plus exactement, un organe, rouge, lourd, incurvé, constitué de deux lobes, eux-mêmes divisés en deux ventricules, cette souffrance qui ne désarme pas, à n'en pas douter, c'est du cœur qu'elle provient.

Hadrien et Elisa marchent côte à côte. Les mots sont absents. Seule la douleur crie. Ils s'envolent demain matin, chacun vers une destination différente. Elisa observe la marée humaine qui tangué dans les rues de Shanghai. Une fourmilière. Un serpent qui ondule. Un dragon qui rugit. La Chine, c'est rouge, se répète Elisa. Des lampions rouges arrimés aux lampadaires de la célèbre Nan Jing Lu, des taxis rouges qui filent à toute vitesse dans les rues de Shanghai, des drapeaux rouges qui s'agitent devant la devanture des boutiques. C'est rouge, la Chine. Absolument.

En silence, Hadrien et Elisa arrivent sur le Bund. Chacun accaparé par ses pensées.

— Quelle heure est-il ? se demande Elisa ? 20h32. Combien d'heures de décalage avec Paris, déjà ? Six heures. 14h30, donc là-bas. Zoé et Jules sont encore à l'école. J'espère que Jules n'a pas oublié qu'il a judo cet après-midi. Mamoushka a déjeuné toute seule aujourd'hui – j'aime pas ça. Il faut que Zoé prenne bien son sac pour la danse demain matin. J'espère que Nicolas lui rappellera.

Le Bund est à Shanghai ce que les Champs-Élysées sont à Paris. Sans le savoir, cette dernière balade convient parfaitement à leur réalité. Cette longue promenade sur le long du fleuve Huang Pu leur offre deux regards sur la ville. Quand Elisa et Hadrien regardent sur la droite, ils voient des édifices abîmés, usés mais imposants, en style Art Déco des années trente, ils accèdent à une vieille histoire, celle du Shanghai d'autrefois, dominé par les étrangers. Quand

Elisa et Hadrien regardent sur la gauche, au-delà du fleuve Huang Pu, une nouvelle ville s'offre à eux, terriblement forte, impressionnante, lumineuse, attirante par la hauteur de ses tours vertigineuses, il s'agit du Shanghai d'aujourd'hui, une ville impétueuse, fougueuse qui porte en elle toute la revanche de la Chine sur le monde.

Elisa et Hadrien sont ici exactement à leur place, coincés entre leur vieille histoire et la nouvelle vie lumineuse qui pourrait s'offrir à eux. Pour rompre le silence, ils se retranchent lâchement dans des échanges professionnels. Ils rient tous les deux de cette présentation incroyable.

— Tu vois, il ne faut jamais renoncer ! Répète Hadrien à Elisa. Puis, il s'arrête et pose tendrement son regard sur elle et lui dit :

— Tu sais, si on signe ce contrat, on va se revoir.

— Et si on le ne signe pas ? Répond Elisa

— Alors, on se reverra aussi. Il faudra peut-être plus de temps.

Il est des minutes qui durent une vie et des mots qui réveillent des souvenirs.

Tu sais, on va se revoir. Londres. Souvenir, autrefois, si intrigant.

Mais Londres, leur semble loin aujourd'hui. Car Hadrien et Elisa se connaissent bien. Ils se sont parlé de leurs enfants, de leur famille, de leur conjoint aussi. Ils ne sont pas livrés seuls, ils se sont donné leur passé, leur présent, leurs rêves d'avenir. Ils ont réussi en quatre minuscules journées à se façonner des souvenirs.

Elle connaît son odeur. Il connaît son parfum. Il aime la regarder sourire, s'énerver puis rire de lui. Elle aime observer ses yeux rieurs et la façon dont ses sourcils accompagnent chacune de ses émotions. Elle aime le sentir en elle. Il aime quand elle pose ses lèvres sur lui. Il la désire souvent. Elle le désire tout le temps.

## 4.

*Fichier / Émoticônes.*

*Document / Intérieur.*

*Date / 20 Novembre.*

*Le mot du jour : tanguer. J'ai l'impression d'être sur une balançoire, en l'air. Agrippée solidement à la corde, assise sur une planche de bois, valsant violemment de haut en bas. Nicolas. Hadrien. Avant Londres. Après Londres, Hadrien, Nicolas. Avant Shanghai ! Après Shanghai ! Des vies qui s'affrontent et qui se chevauchent aussi, étourdissant, absolument !*

*La couleur du jour : Du rouge. Un rouge chinois. Un rouge rubis qui rugit. Rougir de peur et de plaisir, rugir sur tout ce qu'il s'est passé là-bas.*

*L'image d'un jour : cette image me hante. À l'aéroport, il y a juste une heure en passant devant le duty-free, une glace cassée, fissurée, scotchée pour que les morceaux de verre ne tombent pas. J'ai vu mon reflet brisé en mille morceaux. Je me divise. Je me fissure, je crois que...*

\*

\* \*

— Madame, nous allons bientôt décoller, veuillez éteindre votre ordinateur.

Une hôtesse de l'air. Des mouvements. Des gestes. Une mécanique rythmée mais absente.

Elisa range son ordinateur. Fixe l'hôtesse qui gesticule dans l'allée en mimant les consignes de sécurité. Personne ne lui accorde une once d'attention. Le voyage a déjà commencé : lecture, film, musique, les passagers sont en route vers d'autres destinations. Elisa dévisage cette jeune femme sans sourire et sans

expression. À l'observer reproduire automatiquement ses gestes, tout semble si simple et si rassurant. Souvent, la vie des autres a des allures plus belles, plus faciles, plus vraies.

L'avion roule, il décolle. Elisa cherche à se rassurer. Elle incline calmement sa tête en arrière sur le dossier du siège et fixe les signaux lumineux en respirant lentement. Dix-huit minutes, c'est le temps nécessaire pour que tout signal lumineux s'éteigne. Dix-huit minutes, c'est le temps pendant lequel Elisa ne bougera pas. Elle repense à hier soir. Elle était si triste, si terne lorsqu'ils se promenaient tous les deux, elle était en colère contre lui. Elle n'assume pas vraiment ce qui est en train de se passer dans sa vie, elle a besoin de le rendre responsable, parfois. Et puis, quelques heures plus tard, elle riait aux éclats en faisant l'amour avec lui. Elle aime quand il entre en elle. Quand il s'allonge sur son corps, en empoignant avec force ses mains et qu'il la pénètre doucement en l'embrassant tendrement. Il y a quelque chose de magique qui se passe juste à ce moment-là. Ils ne font plus qu'un. Elle éprouve un désir infini pour son corps, pour sa bouche, pour sa nuque, et pour...aussi.

Elle repense à leurs retrouvailles à l'aéroport de Shanghai, si simples, si naturelles. Quand ils se sont aperçus de loin, elle ne savait pas vraiment comment lui dire bonjour. C'est Hadrien qui a pris les devants. Il a opté pour une accolade franche et amicale. Ils étaient heureux de se retrouver. Elisa appréhendait ce moment, elle avait peur de s'être trompée, d'avoir durant ces longues semaines d'attente magnifié ses souvenirs. Elle craignait de se retrouver prise au piège d'Hadrien alors que son attirance pour lui s'était dissipée. Rien de tel. À la façon dont il l'a serrée dans ses bras, son regard, son sourire, son aisance, Elisa l'a trouvé définitivement beau.

Un signal sonore retentit dans l'avion. Les passagers peuvent enfin se lever et circuler librement. Elisa se lève et cherche son ordinateur dans son sac.

\*

\* \*

*Fichier / Émoticônes.*

*Document / Intérieur.*

*Date / 20 Octobre.*

*Que peut-on attendre d'un amour dont la racine est le mensonge ? Rien. Absolument rien. Ou alors, il faudrait apprendre à vivre au présent. Absolument uniquement au présent seulement. Un passé caché en pointillé et pas d'avenir à construire. Il faudrait pouvoir accepter le fugitif, supporter le fragmentaire, se nourrir de l'inachevé. Il faudrait pouvoir arrêter tout ça maintenant.*

## 5.

Au même moment, dans un autre avion, vers Hong Kong ...  
Quelques heures plus tard, dans un avion qui file pour Hong Kong.

*Extrait du Carnet d'Hadrien Marceau*

—————

*Vendredi 20 Novembre,*

— Lu : « Certains êtres possèdent, quoi qu'ils fassent, le pouvoir de vous désarmer... », « Quand on aime à ce point la vie en toutes ses formes, il n'est pas surprenant qu'on soit aimé par elle. » Bouleversant. Tout la rappelle à moi. Elle s'invite dès la première page de ce roman de Kessel — *La Vallée des Rubis* — que Mathis a glissé dans ma valise. Il y a des mots, des phrases empruntées aux autres qui lui vont si bien. Tout la rappelle à moi.

— Vu : L'ombre et la lumière. Le décalage entre sa tristesse lors de notre promenade, la lourdeur et les reproches dans son regard, sa mine fermée et silencieuse et puis, tout d'un coup, son sourire, son rire, son désir quand on fait l'amour. Un feu d'artifice d'énergie.

— Entendu : « Absolument », certainement son mot préféré, il en dit long sur qui elle est.

— Vécu : Une profonde plénitude. Un bien-être absolu. Une légèreté déconcertante que je ne croyais plus pouvoir ressentir. Des émotions oubliées que j'avais malgré moi abandonnées aux autres, depuis bien trop longtemps. Et pourtant, rien n'est simple (ni ne sera simple...), j'en suis bien conscient.

## 6.

Un souvenir de Shanghai...

Vue de loin...

Elisa et Hadrien rayonnent tous les deux. Marchant côte à côte dans un corps à corps déguisé, se frôlant sans arrêt, se trompant de chemin, revenant en arrière, prétextant la recherche d'un lieu touristique auquel ils n'accordent aucun intérêt. Qu'importe la destination. Qu'importe le voyage. La seule chose nécessaire pour eux est d'être proches, en contact. Pour se deviner. Se sentir. Se frôler. Se toucher. La seule présence de l'autre suffit à les combler. Ils ont la force des gens qui s'aiment, dont le bonheur est si égoïste, qu'il ignore et qu'il écrase, le monde autour d'eux.

Elisa trouve Hadrien définitivement beau. En réalité, Hadrien, n'est pas beau. Il est attirant. Une impression de force, de solidité se dégage de lui. Quoi qu'il fasse, il inspire le respect. Au jeu des ombres chinoises, bien des gens se tromperaient en associant immédiatement Hadrien Marceau à un chêne ou à un roc tant il pourrait sembler fort, solide et rassurant. Ils auraient complètement tort. Elisa découvrira, bien plus tard, qu'Hadrien est un roseau. Il a ses failles. Ses fragilités. Il est habité par de multiples peurs qu'il dissimule soigneusement. Si Hadrien est un roseau, c'est aussi parce que s'il plie, il ne cède jamais. Hadrien s'accroche. Sa détermination et son endurance façonnent sa beauté. Il ferait un excellent acteur. À l'aise dans toute situation, il ne prend pas le réel pour de vrai. C'est un caméléon. Il change de couleur sans qu'on s'en aperçoive. À l'apparence de la force s'ajoutent deux autres qualités : il est patient et terriblement rusé.

Dès qu'Elisa pense à Hadrien, un sourire entier et profond illumine son visage. Elle le trouve si beau. Il a la beauté de ses quelques rides et la force de son tempérament. Elle peut affirmer sans hésitation que la première qualité d'Hadrien est le courage, la seconde la détermination, la troisième l'intuition.

Hadrien peut sembler léger, superficiel, désinvesti. Il est en réalité profond, brillant par sa rapidité d'analyse, sa perception du genre humain, sa

connaissance des codes sociaux. Comme Elisa, Hadrien aime les mots. Il aime écouter des histoires et regarder la vie autour de lui. C'est un observateur amusé du genre humain qui devine facilement l'intériorité des autres.

Hadrien et Elisa se comprennent instinctivement. D'un regard, Hadrien parvient à connaître les émotions d'Elisa. D'un regard, Elisa arrive à percevoir les pensées d'Hadrien. Ils se sentent, se comprennent souvent même au-delà de leurs propres mots. S'ils parviennent à être si proches, si étroitement imbriqués l'un à l'autre, c'est parce qu'ils sont passionnés, animés par la même fougue, la même envie absolue d'aimer et d'être aimés.

Hadrien et Elisa sont tous les deux des amoureux de la vie.

## 7.

Tout est gris. Le chauffeur de taxi est absolument détestable. Rien n'a changé à Paris. Quelle heure est-il ? se demande Elisa en jetant un regard sur sa montre. 02h25 à Shanghai – 19h25 ici. Elisa va appeler ses enfants, ils lui manquent, elle ne les reverra pas ce soir. Elle devrait être chez Emma vers 20h30, si ça roule bien. Le cadeau d'Emma ? Agathe a dû s'en charger, ou Léa ?

Elle appréhende de revoir Nicolas. Des questions fourmillent dans sa tête. Comment faire ? Que dire ? Quelle stratégie adopter ? Va-t-il voir ? Va-t-il savoir ? Immédiatement ? La présence des autres devrait diluer son malaise. Elle n'est plus radieuse. Elle ne brille plus. Elle a honte. En aimant Hadrien, elle expulse Nicolas. Il faudrait être capable d'avoir deux vies. D'aimer deux hommes. De les protéger tous les deux de moi, se dit-elle en regardant par la fenêtre du taxi.

Savoir gérer cette duplicité. Le mensonge tache et s'incruste, il l'enlaidit, elle le sent. C'est la maladie de l'amour adultère. Être condamnée à la multi peine. Souffrir d'aimer quelqu'un d'autre, souffrir de l'absence de l'autre, souffrir de mentir, souffrir de cacher qu'on aime, souffrir de cacher qu'on souffre. Souffrir, tout le temps.

20h45. Elisa se coince dans l'ascenseur avec sa grosse valise.

20h50. Petites retrouvailles entre amis.

Elisa serre fort Emma dans ses bras de toujours pour se donner du courage. Le courage d'entrer, d'avancer au milieu de cette foule d'invités et d'affronter, sans en avoir l'air, la présence de Nicolas.

— Ton mari est déjà là, lui glisse Emma gentiment, il t'attend !

Comme un félin qui tourne autour de sa proie. Elisa s'approche de Nicolas, lentement, tout doucement, à pas de loup. Elle le considère de loin. Prise dans la foule, elle le repère. Elle lui jette quelques regards, l'air de rien, elle lui envoie un ou deux sourires. Puis, elle avance discrètement dans le salon en faisant comme si elle l'avait perdu de vue. Elle s'arrête à plusieurs reprises. Elle distribue des accolades de-ci, de-là — Bonjour ! Ça va ? Super, un peu claquée,

j'arrive tout juste de Shanghai ! — Elle discute, elle éclate de rire — oh ! Génial ! Fantastique ! Alors, on se voit samedi ! Bien sûr, avec les enfants ! Absolument ! — Malgré elle, elle met en place des stratégies d'intimidation pour se rassurer — Salut ! Oh, la, la ! Mais, ça fait tellement longtemps ! Alors, quoi de neuf ? Vous revenez de Bali ! Bali, ça doit être extra ! — Puis, Elisa reprend sa traque, tranquillement, avec plus de confiance cette fois. Elle le regarde à nouveau, il est isolé, il bâille, il manifeste des signes de fatigue. Elle accélère le pas, sa silhouette féline se fige, elle est tout près de lui désormais. Elle s'approche encore un peu, reconnaît son parfum, lui sourit à nouveau – un sourire large, qui montre toutes ses dents – puis, l'air de rien, elle prend appui sur ses jolies chaussures rouges et bondit, l'agrippe au cou, le serre fort à la poitrine, l'embrasse d'un vorace baiser mensonger. Une trace rouge à lèvres coule sur la joue de Nicolas.

Elisa sourit comme une enfant qui découvre la toute-puissance du mensonge. Nicolas n'a rien vu, Nicolas n'a rien senti. Elle ne s'est pas fait attraper. Elle pourra recommencer. Elle savoure ce retour moins difficile que prévu avec une coupe de champagne.

Hadrien lui manque déjà.

— Alors ? Raconte ! La Chine ! Mon futur pays, lui lance Valentin.

Tout le monde éclate de rire.

Valentin attend qu'Elisa lui parle de la Chine comme un enfant veut qu'on lui raconte l'histoire du Père Noël. Il a les yeux qui brillent.

— Alors... reprend Elisa en sortant son téléphone de son sac, alors... Val... La Chine, c'est ça !

Elisa fait défiler sur son écran quelques visages de jeunes et jolies femmes chinoises, attrapés au vol, durant son séjour.

— Sublimes, elles sont sublimes ! Je reste convaincu, ma princesse est chinoise, ou tout au moins asiatique. Il faut juste que je la trouve. Mais elle est

là, je le sais, quelque part dans Paris.

Elisa observe Nicolas rire, simplement. Elle envie sa sérénité.

Elle ne peut plus rire comme lui désormais.

## 8.

Mensonge en famille.

Nicolas ne sait rien et pourtant il sent que quelque chose a changé. Hier soir, il pensait que ce serait comme avant. Après une soirée entre amis arrosée d'alcool et de rires, ils rentreraient main dans la main à la maison. Il pensait qu'ils feraient l'amour avec amour, comme avant. Ils ne font plus vraiment l'amour avec amour depuis longtemps, même si leurs corps savent encore s'accorder de temps en temps.

C'était absolument impossible pour Elisa de passer aussi vite du corps d'Hadrien à celui de Nicolas. C'est sale. Et pour elle, et pour Nicolas, et pour Hadrien. Son corps a besoin d'oublier un peu, avant.

Les enfants arrivent et sautent dans le lit.

Tout s'arrête. Le couple se dissout dans la famille et le soleil revient. Des mots d'enfants. Des câlins d'enfants. Des rires d'enfants. Des grimaces d'enfants. Des mimiques d'enfants. Des questions d'enfants dissipent ce matin douloureux.

— Rrrrraaaaahhh ! C'est trop chouette, un lion chinois ! crie Jules.

— Maman ! Maman ! Merci ! S'exclame fièrement Zoé en découvrant une jolie poupée chinoise.

— Maman, tu nous as trop manqué. Mais avec Papa c'était super, on a mangé plein de Nutella !

Jules et Zoé sont assis, en tailleur, le dos appuyé contre le bois du lit de leurs parents. Ils forment deux petits traits d'union entre Elisa et Nicolas. Ce sont eux le ciment du couple désormais.

Elisa leur dit :

— À Shanghai, je vous ai oubliés un tout petit peu, mais j'ai quand même pensé à vous beaucoup car je vous aime énormément !

— Mais, Maman, pourquoi tu nous aimes, demande Zoé ?

— Je vous aime, ou plutôt on vous aime car vous êtes nos enfants et quoi qu'il se passe, on vous aimera toujours, répond tendrement Elisa,

— D'accord. Mais Papa, est-ce que tu l'aimes aussi, maman ? Dit Zoé d'un air grave,

— Bien sûr que j'aime ton papa ! Répond Elisa, étonnée

— Et pourquoi tu l'aimes Papa alors ? lance Jules.

Elisa hésite une seconde avant de répondre à cette question. Elle aurait envie de dire à son fils que la vraie question n'est pas celle-là, mais plutôt pourquoi l'amour de son père et de sa mère pour lui ne disparaîtra jamais, quoi qu'il advienne de l'amour de ses parents entre eux.

Mais, elle n'ose pas. Alors Elisa fait ce qu'elle sait faire de mieux depuis hier soir, elle ment. Elisa ment à nouveau. Elle ment encore. Elle ment plus fort, un mensonge brûlant. Elle répond en murmurant dans l'oreille de son petit garçon :

— Jules, j'aime très fort ton papa, car c'est le plus intelligent des papas de la terre. Dans la nuit d'été quand il regarde le ciel, il connaît le nom de toutes les étoiles.

— J'aime très fort ton papa Jules parce que certains soirs, il me donne sa main pour m'envoler et m'emmène avec lui tout là-haut, dans le ciel, et c'est magique !

— Et puis, Jules, si j'aime très fort ton papa, c'est tout simplement parce que c'est le meilleur des papas pour mes enfants !

C'est exactement ce que Jules voulait entendre, une ode à son père, dont il est si fier d'être le fils, ses yeux brillent d'admiration. Zoé regarde Nicolas avec fascination. C'est émouvant. Nicolas qui a entendu Elisa psalmodier ces paroles magiques pose tendrement sa tête sur son épaule.

Elle-même s'est prise aux mots de ce récit féerique tricoté dans l'urgence pour rassurer son petit garçon.

Elle-même a l'impression que tout à coup. À nouveau. Elle aime Nicolas.  
Elle est coincée.

## 9.

Sur le chemin du bureau, Elisa sourit en pensant au croissant dodu qui l’attend devant le clavier de son ordinateur. Il faudra bien le manger celui-là. Antonin, aura écrit sur le petit post-it jaune *Welcome back*, ou *Bienvenida*, ou peut-être se sera-t-il aventuré à recopier quelques caractères chinois.

Quand Elisa pousse la porte du bureau en lançant fièrement un *Ni Hao !* Loïc et Antonin semblent préoccupés. Aucune réponse. Elisa jette un regard vers son ordinateur : aucun petit mot.

— Elisa, ça sent le roussi ! lance Loïc

— Regarde tes mails. On est convoqués tous les trois dans une heure dans le bureau de Bernard, *not good !* dit Antonin.

Bernard est globalement un connard. Un oxymore à lui tout seul. Une grosse boule de contradictions : gros par la taille, petit par son comportement, intelligent et bête à la fois, jouant l’équipe tant que c’est son équipe qui gagne, généreux surtout envers lui-même. Ce qui fait de Bernard un personnage malgré tout sympathique est qu’il est définitivement drôle tant il est excessif et caricatural. Il parle mal. Il s’énerve en une seconde. Il est capable d’agresser violemment cinquante personnes en un e-mail mais met un point d’honneur à orchestrer lui-même la fête de fin d’année. Bernard veut toujours gagner. Il flaire de loin les gros contrats pour que l’agence *Hearing France* se maintienne toujours proche des premiers rangs.

En arrivant au bureau chaque matin, à l’instar de la reine maléfique dans *Blanche Neige*, avant même de tremper ses lourdes lèvres boursouflées dans son café brûlant, il se connecte compulsivement sur la plateforme mondiale d’*Hearing*, en murmurant : *Tableau, oh, mon beau Tableau, dis-moi que l’agence d’Hearing France est toujours dans les trois meilleures du monde !*

10h – Elisa, Antonin et Loïc quittent leur bureau pour se rendre à l’étage supérieur – chez Bernard. Dans l’ascenseur, un huis clos silencieux. Tout le monde retient son souffle. Elisa observe ses collègues. Loïc porte son tee-shirt

vert : Je ne veux pas perdre ma vie à la gagner, ce n'est pas le plus opportun vu la situation, se dit-elle. Antonin, comme toujours, est parvenu à faire une contre-association insolite en portant une chemise pistache avec une cravate jaune à poids bleus. Il a déjà fait pire, se dit Elisa.

Courageusement, ils marchent, tous les trois, dans ce long couloir orangé qui mène au bureau de Bernard. Trois soldats soudés et silencieux. Le cœur serré avant la bataille. Ils s'attendent au pire.

Bernard est au téléphone. Il crie. Il s'énerve. Il agite sa grosse paluche de façon disgracieuse pour leur fait signe d'attendre. Il a l'air contrarié. Par la vitre de la porte, Antonin compte le nombre de tasses de café qui font la queue leu-leu sur le bureau. 7 ! Elisa, le regarde à travers la porte en verre et se dit : le pauvre ! Il a encore grossi, Loïc a un pincement au cœur en attendant Bernard rugir :

— Eh ! Merde ! J'voulais l'imprimer en un seul exemplaire, et ça m'en a sorti dix. Merde ! Pas grave, c'est que du papier !

La porte s'ouvre.

— Alors, les trois mousquetaires ? Ça vous étonne que je vous fasse venir tous les trois de si bon matin ? Entrez, entrez, asseyez-vous. Bon, désolé pour cette réunion imprévue, mais c'est justement parce qu'il se passe quelque chose d'imprévu que je vous ai convoqués.

— Une bonne nouvelle ? questionne Antonin inquiet.

— Oui, excellente ! Et je tiens, en premier lieu, à féliciter Elisa qui aux dires de Marceau a été excellente à Shanghai. J'ai rien compris, la ligne était parfois mauvaise, il m'a appelé samedi matin. Une histoire à la mords-moi-le-nœud... de Cité Interdite... une approche métaphorique du digital marketing, je comprenais que dalle, il déraile le pauvre à crever la faim en Asie ! Bon, bref, ça devrait aller mieux pour lui. Il va bientôt pouvoir enfin nourrir sa famille dignement car *Sublime* a dit oui ! Marceau, dont tout le monde se demandait ce qu'il branlait depuis un an en Asie, a réussi à décrocher le plus gros contrat du groupe pour cette année. Je n'ai que deux choses à dire : d'abord, la première, c'est *Sublime* ! Vous ne trouvez pas que c'est *Sublime*, non ? Ah, elle est bonne celle-là !

Bernard glousse d'un rire lourd et gras qui n'en finit pas. Elisa et ses acolytes se forcent pour l'accompagner. Ils sont soulagés.

— Oui, deux choses, la deuxième, même si c'est *Sublime*, on va pas se laisser bouffer comme ça par ce tigre du Bengale. Si les chiffres annoncés par Marceau sont exacts, rien qu'avec ce contrat, l'agence de Hong Kong en un clin d'œil va se mettre à nous talonner sévère, et là, ça ne me plaît plus du tout ! Depuis plus d'un an, Marceau crève la faim et maintenant, il va nous la jouer Grand Empereur d'Asie ! Heureusement, Marceau a besoin de nous, donc de vous. C'est pas très clair son affaire, ils se retrouvent en Asie à manager à Hong Kong une bande de bras cassés, c'est ce qu'il dit, moi j'en sais rien. Ce n'est pas lui qui aurait fait les recrutements, il a subi des transferts imposés par les RH de Londres... Bref, à Hong Kong, une sacrée bande de nullos ! Sa chef de bureau Axelle je-sais-plus-quoi, Ping, Pang, Pong... bref, un nom chinois à la noix, une énergumène, paraît-il ! Il a besoin d'aide, le Marceau. C'est très bien pour nous. Ça veut jouer les empereurs, mais ça n'en a même pas la tunique !

Elisa, Loïc et Antonin sont soulagés. Chacun écoute Bernard en s'absentant. Elisa est ravie. Elle se réjouit et pense à ses prochaines retrouvailles avec Hadrien. Loïc cherche à comprendre ce que veut vraiment obtenir Bernard. Et Antonin a déjà saisi une ou deux jolies expressions qui viendront enrichir, toute à l'heure, son cahier des *Bernardismes*. Depuis deux ans, Antonin consigne consciencieusement sur un joli carnet toutes les phrases, les expressions fleuries auxquelles seul Bernard Dru peut donner naissance car il excelle en plasticité argotique.

— La signature du contrat a lieu dans une dizaine de jours. Je suis en train de négocier sévère une belle part du gâteau. Il est hors de question que ce samouraï de mes couilles s'en mette plein les fouilles sans nous céder un gros pourcentage ! Si j'arrive à négocier ce que je veux, on va tous les griller. Milan, Londres, Rio se feront dessous ! Et tous les autres pourront aller se rhabiller. C'est *Sublime* ! Non, vraiment, c'est *Sublime* !

Bernard rit à nouveau. Esquisse un sourire rêveur. Elisa et Loïc jettent un regard complice à Antonin. Ils pensent tous à la même chose : « Samouraï de mes couilles », elle est belle celle-là ! Elle mérite sa place dans le cahier jaune.

Antonin acquiesce, sans dire mot, d'un petit signe de la tête. Ce sera gravé dans le marbre du cahier des *Bernardismes* dès la fin de la réunion.

— Donc, si on résume, parce qu'on on est lundi, on a tous une tonne de boulot. Vous allez tous les trois bosser comme des Chinois et même mieux que des Chinois, s'il vous plaît, sur le dossier *Sublime*. Vous voyez avec Marceau pour commencer à travailler directement avec son staff. Dans un mois environ, vous allez sur place former la fine équipe hongkongaise, histoire qu'il n'y ait pas que vous qui travailliez dans l'affaire. La chef de projet, c'est Elisa, on change pas un cheval qui gagne ! Antonin et Loïc vous êtes en support. C'est clair pour tout le monde ? Vous êtes des pro, je le sais, vous le savez aussi, donc ça va bien aller ! Et puis, mettez-vous un peu à la sauce asiatique, les tendances des marchés sont différentes, les utilisateurs aussi. Allez bouffer chinois, faites-vous livrez du japonais, coucher chinois – pardon, pas vous Elisa ! – mais, va falloir penser asiatique à partir de maintenant !

— Vous m'accordez un commentaire, Bernard ? dit Loïc courageusement.

— Oui, répond Bernard.

— Je me réjouis de la signature de ce contrat, je suis certain qu'Elisa a été brillante à Shanghai, je l'aiderai avec plaisir pour les analyses *Big Data*, le SEO de *Sublime* mais... je ne me rendrai pas à Hong Kong. Du moins, pas en avion, et par d'autres moyens de transport, il faudrait vraiment que je m'absente longtemps du bureau.

— Qu'est-ce que vous racontez là ? Répond Bernard

— Bernard, vous savez que je suis très engagé dans la défense de l'environnement, nous en avons déjà parlé. Bernard, prendre l'avion, c'est se poser comme acteur volontaire de la dégradation de la planète, c'est accepter de semer du kérosène dans l'atmosphère et de participer au réchauffement climatique. C'est impossible, pour moi. Je travaillerai à distance, je serai disponible par visio, mais je ne me rendrai pas à Hong Kong.

Elisa et Antonin se regardent. Ils admirent l'engagement de Loïc tout en le jugeant fou. Bernard s'arrête. Son visage se fige. Il enlève ses lunettes et prend le temps de considérer Loïc. Il prend connaissance de son tee-shirt également. Il se demande quel est le couillon qui a recruté Loïc. Pire, il voudrait bien savoir quel est le double couillon du service RH qui a transformé, il y a trois ans, le

CDD de Loïc Leclerc en un CDI. Mais, il n'en dira rien.

— Oui... Bon... Ben ! Qu'est-ce je peux répondre à ça... Moi non plus j'ai pas envie de polluer ! Seulement, si tout le monde était comme vous, personne ne viendrait au boulot ! Vous croyez qu'on peut tous habiter dans le XII<sup>e</sup> arrondissement ? Vous croyez qu'ils font quoi, tous ces braves gens à 6h45 le matin sur le périph, qu'ils partent en vacances, peut-être ? Non, ils prennent leur voiture pour venir bosser, comme moi. Ils polluent un peu, comme moi, mais faut bien bouffer aussi. Bon, vos engagements écologico-métaphysiques, c'est pas mon problème ! Elisa, Loïc en back-up à Paris, ça vous va ? Ça fera moins cher en billets d'avion, c'est très bien finalement. Au lieu de trois jours, Antonin et Elisa, vous resterez cinq jours à Hong Kong, vous aurez plus de temps pour comprendre l'Asie, c'est pas plus mal.

— Pour moi, aucun problème, répond Elisa.

— Antonin, vous n'avez pas d'angoisse avec l'avion ? Pas de phobie aérienne ? Une seule crise de conscience écologique dans le service ? On arrête là les conneries ?

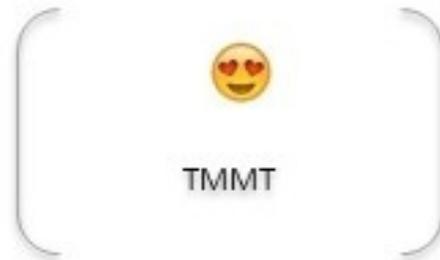
— Bernard, moi ça me va très bien, répond Antonin

— Bon, ben, alors c'est parfait. Tous au boulot !

Elisa, Antonin et Loïc sortent de son bureau tranquillement. Soulagés.

10.

De Hadrien à Elisa :



De Elisa à Hadrien :



**TMMT** : *Tu me manques tellement*

**TEDT** : *Très envie de toi*

Une connexion souterraine entre Paris et Hong Kong est mise en place. Toutes les nouvelles technologies sont bonnes à utiliser pour activer le lien entre Elisa Torlèdo et Hadrien Marceau. Skype, Viber, Face Time, Whatsapp call, Imessages...La condition sine qua non de cet amour électrique : capter du réseau. Avoir toutes les petites bûchettes qui confirment sur l'écran digital de leur téléphone qu'ils sont bien, l'un à l'autre, en permanence, connectés.

**JF-JTE-AD** : *Je file – Je t'embrasse – À demain*

**EDTB** : *Envie de ta bouche*

Autrefois, les histoires d'amour se nourrissaient de missives écrites à la plume d'oie sur des parchemins scellés. On sollicitait des entremetteurs, des demoiselles de compagnie passaient secrètement des billets doux, des petites

enveloppes scellées volaient de main en main, de poche en poche, c'était long et bien compliqué. Aujourd'hui, les ondes électromagnétiques suffisent à maintenir allumé le brasier amoureux entre deux personnes, même très éloignées.

**TEDTV** : *Très envie de te voir*

**VTEDTV** : *Vraiment très envie de te voir*

Rien n'arrête l'amour d'Elisa et d'Hadrien.

Qu'importent les kilomètres. Qu'importe le décalage horaire. Ils se construisent une vie de couple à distance, s'appelant tous les jours, s'envoyant des messages à la pelle, tout cela dans un périmètre de vie très limité. Il s'agit d'un amour qui s'étale sur cinq jours ouvrés, les week-ends, sans même en avoir parlé, ils s'imposent une retraite dominicale pour repartir de plus belle aux premières heures du lever du jour, le lundi matin.

Rien n'arrête l'amour d'Hadrien pour Elisa.

**TDVC** : *Tu devrais voir ça*

**CPPT** : *Cette photo pour toi*

Ils se créent un univers à eux. Ils connaissent leurs horaires. Leur agenda, leurs habitudes. Hadrien appelle Elisa tous les jours après son déjeuner sauf le jeudi où il l'appelle dans l'après-midi car il sait qu'elle déjeune avec sa grand-mère. Elisa suit Hadrien dans ses déplacements en Asie et s'adapte aux changements de décalage horaire. Ils parviennent à être si proches alors qu'ils sont si éloignés. Ils se racontent leur journée. Hadrien relate telle ou telle réunion, fier d'avoir eu de la répartie. Il ne s'agit pas de se vanter ou de fanfaronner, mais simplement de paraître beau aux yeux de celui qu'on aime. Faire entrer la lumière. Alimenter ce prisme amoureux pour ressentir le regard de l'autre. Un regard fort, un regard doux. Un regard qui confirme à chaque instant le sentiment d'existence et la beauté de la vie.

**EDSDUAPTV** : *Envie de sauter dans un avion pour te voir*

**EDTALI** : *Envie de toi à l'infini*

La dynamique de leur échange est légère, fine, drôle. Ils parlent autant l'un que l'autre. Elisa peut finir toutes les phrases qu'Hadrien commence. Hadrien sait déjà ce qu'Elisa va lui dire avant même qu'elle n'ait commencé à lui parler. Un amour magnétique qui réussit à vaincre l'espace et le temps.

**TDC** : *Tous des cons*

**JQTSAM** : *J'aimerais que tu sois avec moi*

Ils ont créé leur propre langage. Un langage à eux, pour eux, dont ils sont les seuls à pouvoir décrypter les codes. Une vingtaine d'acronymes alimentent régulièrement leurs échanges quotidiens. Au début, c'était pour faire vite et pour éviter aux curieux d'avoir accès à leurs secrets. Et puis, leurs sigles amoureux sont devenus le tissu verbal de leur relation. Ils s'envoient plusieurs fois par jour de petites lettres en majuscules qui veulent dire beaucoup. Ce sont des caresses. Une façon de se rapprocher et d'insuffler un peu d'air chaud pour maintenir constamment allumer leur brasier amoureux.

**TEB** : *Tu es beau / Tu es belle*

**EDDAT** : *Envie de dormir avec toi*

À ces acronymes, viennent s'ajouter des émoticônes. Ils usent et abusent de tous les petits dessins mis à leur disposition sur le clavier de leur téléphone. Ils convoquent une multitude d'images pour pallier l'insuffisance des mots.

Ils s'envoient des sourires, des rires, des larmes, des soleils, des étoiles, des coupes de champagne, des notes de musique... Ils sont amoureux !

## IV

Des longues.  
Des pointues. Des à bouts ronds.  
Des roses. Des brillantes.  
Des tachetées. Des dorées.  
Des vertigineuses.

# 1.

Nicolas lui tourne le dos.

Leur lit est devenu un territoire désaffecté. Plus rien ne s'y passe. Chaque nuit, ils sont l'un et l'autre minutieusement retranchés sur un des flancs du matelas. Il y a tellement de place entre eux désormais qu'on pourrait y mettre une troisième personne.

En ouvrant les yeux ce matin, Elisa fixe le dos de Nicolas, lointain, immobile, perpendiculaire au matelas. Une barrière. Un rempart. Un mur de désolation.

D'un battement de cil, elle mesure la distance qui les sépare.

La géographie de leur lit a évolué progressivement. Avant, juste avant la naissance de Zoé, ils avaient encore leur rituel. Ils se couchaient à la même heure, lisaient tranquillement et quand la lumière s'éteignait Elisa et Nicolas se retrouvaient au centre du lit, comme deux continents qui s'imbriquent pour former un nouveau territoire. Elle s'endormait, la tête de Nicolas lovée dans son cou. Il lui susurrail toujours des petits mots doux, comme une berceuse. Une fois Elisa endormie au centre du lit, Nicolas rejoignait l'extrémité est du matelas.

En fixant le plafond ce matin, Elisa constate qu'elle a depuis plusieurs semaines élu domicile à l'extrémité ouest du matelas. C'est Elisa qui a émigré. C'est elle qui a bouleversé leur espace nocturne. Pas Nicolas.

Maintenant, Elisa s'endort tous les soirs dans les bras d'un autre homme. Il n'est pas là mais il est pourtant présent. L'imagination est parfois plus forte que la réalité. Sans rien dire. Presque malgré elle. Elle invite Hadrien à se glisser sous leurs draps. Juste à côté d'elle. À la nuit tombée, le spectre d'Hadrien occupe l'espace central du lit. Ainsi, éloigne-t-elle un peu plus chaque soir, Elisa de Nicolas.

Nicolas ne peut rien faire contre cela. Il subit la dictature d'Elisa. D'ailleurs,

Nicolas ne se doute pas qu'ils font désormais ménage à trois. Pourtant, inconsciemment, pour lui aussi, quelque chose a changé. Désormais, il prend appui sur son corps pour protester. Il se retourne tous les soirs, toutes les nuits pour faire front avec son dos. Il dit « non » à ce couple fantoche qui s'installe clandestinement sous son toit, dans sa maison, dans sa chambre, sous ses draps ! Non ! Sans pouvoir le verbaliser, il proteste. Il ne veut pas d'Hadrien dans son lit. Il voudrait dégager celui qu'il considérerait s'il le connaissait, comme un sale type. *Qu'il se barre ce connard ! Qu'il rentre chez lui s'occuper de sa femme et de ses enfants !* crierait-il.

Désormais quand Nicolas se couche, Elisa a une fois encore déserté. Elle ne vient plus jamais au centre du lit. Il refuse d'aller la chercher sur son nouveau territoire. Il la regarde, éloignée de lui, désormais si loin. Il attend.

Il espère que la tectonique des plaques jouera un jour en sa faveur. Il se dit qu'il veut sa femme, non pas celle qu'elle est devenue aujourd'hui mais celle qu'il a rencontrée dans le bus 76, il y a douze ans, celle qui le fascinait par son énergie débordante, sa douceur et ses sourires en rafale. Il n'aime pas cette nouvelle amazone distante, qu'il ne reconnaît plus. Dans de telles conditions, elle ne mérite pas plus que son dos.

Les couples s'éteignent comme ça. En soufflant sur leurs habitudes. En perdant de toutes petites choses. En étant loin.

## 2.

Très tôt, un mercredi matin à Séoul.

*Extrait du Carnet d'Hadrien Marceau*

—

*Mercredi 4 décembre,*

— Lu : « Ils ne savaient pas que c'était impossible, alors ils l'ont fait ! » Mark Twain. J'ai retrouvé cette citation en rangeant mon bureau. Je me souviens que je l'avais achetée devant Beaubourg, l'été dernier. Cette phrase me parlait. Elle me parle encore plus aujourd'hui. J'ai envie de lui envoyer. J'ai envie de lui dire que rien n'est impossible...

— Vu : Sa main. Je ne cesse de penser à sa main. À ses doigts longs, fins, à ses ongles rouges bombés. J'ai observé longtemps sa main, quand je l'embrassais, quand j'entrais en elle, quand je la caressais. À elle seule, sa main laissait percevoir tout ce qu'elle ressentait. À chacune de ses montées de plaisir, ses doigts se cambraient, se dressaient à la verticale, sa main tremblait, elle agrippait subitement le drap, fortement, longtemps, puis fatiguée, happée par le plaisir qui avait fait bouillir son corps, soudainement elle s'évanouissait pour quelques minutes de repos. Et puis, elle se redressait, réveillée par le plaisir qui l'animait à nouveau.

— Entendu : À l'instant, j'ai écouté sa chanson dans ma chambre d'hôtel. Fort ! Je voulais qu'elle soit là, avec moi pour lui crier ces mots :

« Elisa, Elisa, Elisa, saute-moi au cou ! »

« Elisa, Elisa, Elisa rien que toi, moi, nous... ! »

— Vécu : Ce n'est désormais plus possible de revenir en arrière. Je l'aime. À Shanghai, quelque chose a basculé. L'amour que je ressens pour elle est là. Il

*prend toute la place. Je le sens, il se loge dans ma poitrine. Il est incontestable désormais. Presque malgré moi, j'ai franchi la frontière d'un nouveau territoire. C'est si fort, si évident, que j'en oublie parfois que je suis marié avec trois enfants – je ne me reconnais pas.*

### 3.

*Fichier / Émoticônes.*

*Document / Intérieur.*

*Date / 5 Décembre*

*Mes deux lettres du jour : G.M — J'écris comme Jules maintenant*

*Ma couleur du jour : du rose. Un rose éclatant qui bat la mesure dans ma vie.  
Une vie en mouvement.*

*Ce soir :*

*dîner avec la bande. Mon téléphone qui vibrait sur la table, et moi qui vibrait encore plus fort à chaque message que m'envoyait Hadrien.*

*Pour le reste, je ne suis pas fière de moi, c'était comme avec Nicolas. Je faisais de la figuration. Les conversations passaient au-dessus de ma tête. Les enfants, les beaux-parents, la nouvelle copine de Val, je faisais semblant de m'intéresser alors que je n'attendais qu'une seule chose : sentir mon portable vibrer à côté de moi.*

*Bérénice a compris, je crois. En partant, elle m'a fait remarquer que j'avais passé ma soirée sur mon téléphone, à rien manger en affichant un sourire béat. Elle m'a serrée fort dans ses bras en me disant qu'on pouvait prendre un verre toutes les deux quand je voulais.*

*Il me faudra du courage pour lui parler de cette nouvelle vie qui s'installe, presque malgré moi ! Parfois, j'ai même l'impression que je n'ai pas le choix.*

## 4.

Trois générations sur un même banc.

De dos. Trois silhouettes. Des cheveux blancs. Un chignon qui s'engouffre dans un chapeau cloche noir.

Un dos robuste. Des cheveux blonds effilés, ligotés dans une lourde écharpe en laine rouge.

Un bonnet rose. Une petite tête d'enfant. Un dos fragile et menu qui dépasse à peine le dossier du banc.

La pyramide des âges revisitée. Elisa, au centre, est la force vive, assise entre Zoé, la vie qui monte, et Mamoushka, la vie qui descend.

Il fait froid. Un dimanche du mois de novembre à Paris.

Trois générations sur un même banc. C'est émouvant. La vie qui essaime des générations comme le Petit Poucet sème ses cailloux. Une Mamoushka, une Elisa, une Zoé... D'autres vies avant, d'autres viendront après. Ni tout à fait la même, ni tout à fait une autre, disait Verlaine. Il y a de toi en moi et ce sera toujours comme ça, aime répéter Mamoushka à Elisa.

Zoé distribue aux pigeons des morceaux de pain aux amandes apporté par son arrière-grand-mère. Elisa et Mamoushka observent les passants. Des paroles blanches. Elles ne se disent rien. Elles se comprennent, pourtant. Elles se connaissent si bien qu'elles n'ont pas besoin de profaner ce silence. Il les unit dans la contemplation.

Mamoushka est la seule qui sait vraiment. Elles n'en parlent jamais, mais elle sait. Elle connaît la souffrance d'Elisa, son isolement quand elle était enfant. Fille unique, valdinguée entre deux parents très occupés qui ne la regardaient, jamais. Pas le temps. Rien à signaler. Elisa cochait toutes les cases pour ne

jamais déranger. Ils ne l'avaient pas vraiment voulue cette enfant. Elle est arrivée comme ça. Elle s'est élevée comme ça, à côté d'eux. Il ne manquerait plus qu'elle nous prenne du temps ! Soufflait souvent le père d'Elisa. Une enfance blanche, sans vrai malheur, ni bonheur. Une enfance isolée des autres. Il fallait partir avec eux tous les week-ends, dans cette grande maison froide, où il n'y avait pas de place pour le rire, la musique et les autres enfants. Souvent, ses parents l'oubliaient pour les repas. Elisa restait seule dans sa chambre à jouer, à lire, à rêver qu'un jour, on ne la forcerait plus à quitter Paris. Elle pourrait sortir toute seule dans la rue, aller chez ses amies, aller chez Mamoushka, se frotter au bonheur des autres pour se réchauffer un peu.

Soudain, un rayon de soleil illumine, comme un projecteur, le film qui s'offre à elles. Une tribu arrive. De superbes poussettes tractent des enfants bien habillés. Des Yorkshire en laisse affichent la richesse de leur maître. Même en hiver, l'or scintille. Accroché aux lobes des oreilles, ou tombant à la renverse, coincé entre la manche des jolis manteaux chauds et des gants en cuir précieux. Ils sont nombreux. Ils parlent fort. L'un des pères lance un ballon ovale en cuir et crie pour faire courir les enfants. La marmaille piaille. Les mères se regardent, elles rigolent, elles semblent comparer leurs bottines. Elisa les observe. Elle se demande quel est le secret de ces familles qui se tiennent par la main. Elle les envie. Elle observe les regards rieurs des enfants qui se sentent si rassurés par ces foyers riches et unis.

Face à cette famille forte et fédérée qui vocifère, trois petites allumettes silencieuses sur un bac. Pour résister à cet assaut, elles se resserrent. En silence. Elles regardent ce qu'elles ne sont pas : nombreuses, riches, assurées, bruyantes.

Mamoushka, dit à Elisa :

— Pour avoir, il faut être. Et pour continuer à être, il ne faut pas trop avoir. Tu te souviendras de ça, ma p'tite caille... Et quand je ne serai plus là, et que tu emmèneras toujours Zoé au Jardin des plantes, il faudra que tu lui dises ces mots de ma part. N'oublie pas : pour avoir, il faut être. Et pour continuer à être, il ne faut pas trop avoir !

Elisa sourit en s'accrochant tendrement à son bras.

Zoé demande à nouveau du Pain aux amandes, elle voudrait bien en avoir pour elle, elle a tout donné aux pigeons. La meute bruyante disparaît. Elle se déplace vers la ménagerie.

Le silence reprend.

Trois petites allumettes qui brillent d'un feu silencieux.

Elisa dévisage les couples qui passent devant leur banc, main dans la main. Des velcros ces gens qui s'aiment ! Ils ont de la chance de pouvoir se tenir par la main en pleine lumière, se dit-elle ! Elle envie les passants amoureux pour lesquels tout a l'air si simple.

## 5.

*Fichier / Émoticônes.*

*Document / Intérieur.*

*Date / 8 Décembre*

*Les couleurs du jour : du rouge qui crie vers l'orangé, tire sur le mauve, puis vire au vieux-laid, en un instant ! Et vlan !*

*L'image d'un jour : Aucune, rien que des maux. Un seul mot.*

*— Manquer !*

*Il manque*

*Il manque*

*Il ME manque*

*Il ME manque*

*Il manque à ma vie*

*Il manque à ma vie*

*Hadrien me manque*

*Hadrien me Manque*

*Hadrien me manque tellement*

*Hadrien me manque Tellement*

*Hadrien me Manque Absolument*

*Hadrien Me manque absolument*

*Tachée, sombre, grise, triste, noire, dure, blessante, terrifiante, terne, fade, insipide, amère, acide, dissonante, bancale, affreuse, lourde, pesante, âcre, morne, douloureuse, injuste, éprouvante, incolore, désespérante, impossible, irrationnelle, insupportable, incompréhensible, inacceptable, intolérable, inqualifiable est la vie sans lui.*

*Des mots. Ce ne sont que des mots ! Ces mots ne parviendront jamais à crier mon désarroi et ma souffrance ? Ma peur. Ma honte. Ce sentiment d'être happée — quoique je fasse — dans un ailleurs, un nulle part, un espace fermé, avec lui et moi.*

## 6.

La salle est grande, impressionnante, tapissée d'une moquette violette qui étouffe les perceptions sonores. Elisa, seule, sur l'estrade, fixe son auditoire, il lui semble infini. Ils sont tous venus l'écouter : Bernard, Antonin, Loïc, même M. Li et John Styfield, sont présents. Hadrien est en retard. Il devrait arriver.

Ils sont tous là. Silencieux. Face à elle, ils chuchotent. Elle n'arrive pas à entendre ce qu'ils disent, elle a peur qu'ils parlent d'elle. Elle se sent bien frêle sur cette estrade face à cette foule qui l'effraie. Elle sait qu'elle doit être à nouveau convaincante. Elle a travaillé sa présentation dans l'avion, elle connaît parfaitement ses chiffres, ses graphiques, les courbes de tendances, les analyses marketing du marché chinois. Ses yeux circulent en vitesse dans l'assemblée, elle attrape quelques sourires de-ci, de-là qui lui redonnent confiance.

Elle allume son ordinateur. La petite musique Windows retentit. Elle est rassurée. Sa présentation s'affiche vidéo-projetée sur l'écran dans son dos, comme un manteau protecteur posé sur ses épaules.

Elle est une bonne oratrice. Elle aime raconter des histoires. Même sur des sujets arides, elle arrive à être entendue. Elle se souvient de sa prestation sportive à Shanghai, elle ne s'en était pas si mal tirée, finalement. Il faut savoir faire des pirouettes dans la vie, se dit-elle en souriant.

Pourtant, avant chaque prise de parole en public, elle a toujours peur. Elle se sent aspirée par un halo brun. Une peur lointaine qui habite ses territoires intérieurs réapparaît. Elle colonise son corps, se manifeste par des maux de ventre, des nausées arides, une envie d'uriner à répétition. Son corps l'abandonne. Il ne veut pas être exposé, regardé, et encore moins laissé en pâture aux jugements des autres. Elisa lutte pour reprendre le pouvoir. Rendre son corps docile afin qu'il ne la trahisse pas.

Elle cherche une façon de bien commencer. Une bonne entrée en matière : une accroche, comme on dit. Elle réfléchit. Soudain, elle prend une grande respiration, regarde l'assemblée et commence :

— Bonjour à tous, merci d’être présents aujourd’hui. Je vais vous présenter le résultat de l’audit des besoins que nous avons mené avec mes collègues, Loïc Leclerc et Antonin Holz, afin de vous guider dans le développement du *e-branding* de la marque *Sublime* en Asie.

C’est parti. La peur a disparu. Les mots se font légers, assurés, professionnels. Ça roule : « segments d’utilisateurs », « data mining », « influenceurs »...

Les diapositives se succèdent à un rythme rapide et projettent de jolis graphiques colorés. Le public est conquis.

Lorsqu’elle parle tout son corps est engagé dans l’échange. Elle ouvre, grand, ses yeux verts qui pétillent. Ils accrochent immédiatement le regard de ses interlocuteurs, roulant d’un côté, puis de l’autre, créant ainsi toutes sortes d’expressions délicates. Ses paroles sont accompagnées d’une gymnastique aérienne, souple et légère. Ses mains remplissent l’espace de son discours. Elles battent la mesure, rassurent et promettent des actions. Lorsqu’elle hésite, ses ongles se rapprochent. Ils se frôlent, puis s’entrechoquent. Pour convaincre, elle sourit, lève les épaules, incline la tête, ouvre ses bras, déploie ses avant-bras et fait danser ses doigts. Ses gestes sont nombreux, doux, timides et assurés, chaleureux et spontanés. Elle ne sait pas jouer la comédie. Elle est vraie, tout le temps.

— Pour bien connaître votre public-cible en Chine et en Asie, il faut d’abord savoir qui il est véritablement et ce qu’il désire. Les apparences sont trompeuses et les attentes de vos consommateurs ne sont pas forcément celles que vous croyez. Elle sourit. Elle est ici définitivement dans sa zone de confort. Elle maîtrise son sujet. Le *Data Mining* a beaucoup à vous apprendre ! Vous allez être surpris ! Un exemple, au hasard. Ma petite personne ! Moi, si vous préférez. En surface, vous croyez certainement pouvoir anticiper mes désirs, par de simples observations : mon alliance, des discussions sur ma famille glanées çà et là... grâce à ces quelques observations, vous pourriez penser que la personne qui canalise mon désir est, bien entendu, mon mari. Nicolas Torlédo. Déduction logique qui semble évidente. On apprend vite quand on pratique le *Data Mining* que les raccourcis analytiques peuvent être très dangereux. Attention ! Ne vous trompez pas d’algorithme ! Une analyse poussée de mes données personnelles vous étonnerait !

Elle glisse. Ce n'est plus son corps qui la lâche désormais, c'est son esprit. Elle glisse, elle vacille. Oubliant totalement son ordinateur, elle n'utilise plus la présentation pour étayer ses propos.

L'auditoire se questionne. Des mines interrogatives et crispées se dessinent sur les visages face à elle. La moquette violette ne suffit pas à étouffer les murmures d'étonnement. Que raconte-elle ?

Elle reprend la parole :

— Et bien, Messieurs, Mesdames, si vous perciez à jour mes données personnelles, vous découvririez que je suis complètement, littéralement, follement, désespérément, absolument amoureuse de... Monsieur... Hadrien Marceau. C'est lui qui canalise tous mes désirs. Lui. Et lui seul ! C'est lui qui dicte mes choix comportementaux. Oui ! Il s'agit bien de ce même Hadrien Marceau que vous connaissez tous, celui-là-même qui gère la partie business d'*Hearing* en Asie. Je l'aime ! Je le désire ! Terriblement ! Tout le temps ! Alors, je n'ai qu'une seule excuse : c'est lui qui est venu frapper. Je n'aurais jamais osé ! Je n'y aurais même jamais pensé ! Vous me connaissez ? Je suis une fille sérieuse, enfin, c'est ce que je croyais ! Mais depuis qu'Hadrien m'a frôlée, depuis qu'il m'a touchée, depuis qu'il m'a serrée dans ses bras, depuis qu'il m'a caressée... je vole, je survole ma vie dans l'attente de la satisfaction prochaine de mes désirs. Comme Pénélope, je tricote mes rêves, je compte les jours, je décompte les nuits, j'attends, j'espère la prochaine occasion d'avoir mon corps contre son corps, encore et encore, absolument. Ah ! On s'offusque dans la salle ! Ça glousse de tous les côtés ! Je vois des marques de réprobation sur vos visages... *Non, pas possible ! Oh mon Dieu ! Elisa Torlédó et Hadrien Marceau ! Il s'en passe de belles chez Sublime ! C'est du joli !* Parce que vous croyiez quoi ? Hein, vous croyiez quoi ? Non mais ! C'est ça, le *Data Mining*, ma petite dame ! Être capable d'infiltrer le système de l'intérieur pour accéder à la bonne information, à l'information vraie, celle que personne n'a et que tout le monde voudrait. Le scoop du siècle ! Qui dans cette salle pouvait imaginer une seule seconde qu'Hadrien Marceau et Elisa Torlédó couchaient ensemble ? Allez ! Allez ! Un peu de courage ! Levez-moi les mains, qui savait ?

L'assistance se décompose. Elle frissonne. Le brouhaha ne cesse de s'amplifier. L'auditoire est outré. La folie terrifie, elle fait perdre aux hommes leur part d'humanité. Ils redeviennent des bêtes incontrôlables. Personne n'ose

mettre fin au monologue délirant d'Elisa. Sa parole s'emballe. Elle hurle sa passion pour Hadrien. Elle l'aime à en crever ! Le public est pétrifié.

Son verrou social a explosé. Le « ça » se déchaîne, il règne désormais en terroriste sur son psychisme, il a dégagé le « moi », et le « surmoi » en un clin d'œil. Elle a baissé ses garde-fous pour devenir folle elle-même. Plus de barrière, elle est en train d'exploser sous les yeux de tous en exposant ce qu'elle avait de plus secret, de plus intime, et de plus précieux.

Une fois encore, elle a glissé. Sa grand-mère, assise dans le fond de la salle, la regarde, bouleversée. Elle a les mains jointes, comme pour prier. *Qu'elle se taise ! Qu'elle se taise ! Ma pauvre petite caille ! Qu'elle se taise !* Agathe, Léa, Emma sont assises au premier rang, elles la regardent avec leur doigt posé sur leurs lèvres et lui soufflent. *Chut ! Chut ! Chut !* Bérénice tourne frénétiquement les pages d'un énorme livre en criant l'une de ses citations favorites : *Le monde a toujours deux portes : celui dont nous rêvons, et celui qui est réel !* Sacha et Sidonie déroulent calmement leur tapis de yoga, ils prennent la pose du guerrier.

Elisa sursaute. Elisa se réveille en sueur. Presque en larmes. Ne sachant plus où elle est. En se retournant brusquement elle se cogne contre le corps de Nicolas. Il dort. Il respire paisiblement. Elisa prend quelques instants pour le regarder, si beau, si calme, si serein.

Elisa respire. À chaque bouffée d'air qui vient gonfler ses poumons, elle se répète. *Ce n'est pas vrai ! Impossible ! Ça ne s'est pas passé. Je divague complètement. Ça ne s'est pas passé ! Cela ne se passera jamais !*

## 7.

À l'aéroport de Bangkok,  
en attendant l'avion.

*Extrait du Carnet d'Hadrien Marceau*

\_\_\_\_\_

*Mercredi 11 décembre*

— Lu : RAS.

— Vu : *Ce matin, en sortant de l'hôtel. Une femme assise sur le trottoir. Une femme pauvre — une pauvre femme. Sa misère et sa faiblesse ont disparu en un instant, ou plutôt en un regard. Quand le bébé qu'elle tenait dans les bras s'est mis à bouger en lui souriant. Le regard de ce bébé lui a rendu subitement toute sa force et toute sa dignité. Ce sont les femmes qui font le monde en nous donnant des enfants.*

— Entendu : *Podcast hier soir. Le questionnaire de Proust. Je crois que je pourrais répondre pour elle.*

	Elle	Moi
Qualité préférée chez un homme	Le courage	La résistance par la force mentale
Qualité préférée chez une femme	L'honnêteté	L'intelligence
Auteur préféré	Despentes ou De Vigan ?	Camus
Couleur	Toutes les couleurs lui vont	Le bleu
Musique	Souchon, Gainsbourg Prince, Madonna...	Dire Straits, Gainsbourg et puis... Chopin
Ce qu'on déteste par-dessus tout	La vulgarité, à vérifier...	La médiocrité, c'est certain !

— Vécu : *J'ai l'impression que je la connais tellement.*

-----

\* RAS: Rien à signaler.

## 8.

Très tôt, au bureau d'Hadrien — Hong Kong.

*Extrait du Carnet d'Hadrien Marceau*

---

*Mercredi 13 Décembre*

— Lu : « Le manque de l'autre est terrible. Il vous ronge, vous fait des trous au cœur et au corps, on perd de l'existence, on rétrécit, on s'assombrit, on s'absente. L'éloignement ajoute à la souffrance amoureuse et entretient la passion. L'autre est loin. Il manque. Il devient l'objet unique de toutes les pensées, de toutes les convoitises. C'est une obsession. On balaie d'un regard tous les autres. On convoque en permanence celui qui n'est pas là pour le rendre présent à toutes ses absences et supporter l'insupportable : La Vie Sans LUI » .  
Message d'Elisa – 12 déc.

— Vu : J'observe la pluie qui tombe ce matin. Je n'y vois que ses larmes.

— Entendu : « Elisa, Elisa, Elisa, saute-moi au cou ! »

« Elisa, Elisa, Elisa rien que toi, moi, nous... ! »

— Vécu : Son message d'hier m'a bouleversé. Je ne m'attendais pas à ce qu'elle écrive comme cela et à ce qu'elle souffre à ce point. Un malaise ne me quitte pas. J'ai besoin de la voir. J'ai besoin de la prendre dans mes bras.  
Urgent.

## 9.

Elisa est déjà partie.

Plus que trois petites journées avant de prendre l'avion pour Hong Kong.

Elisa a faim de l'amour d'Hadrien.

Rien ne l'atteint. La pluie... le ciel bas de Paris... les grèves dans le métro... les avalanches d'e-mails... les réflexions baveuses de Bernard... L'interminable file d'attente à Monoprix. Rien ne l'atteint. Elle sourit à la vie.

Munie d'une légère salade et d'une petite bouteille d'eau minérale, Elisa attend pour payer son déjeuner. Elle jette un coup d'œil à sa montre. Seulement vingt minutes. Elle va bientôt entendre sa voix. Masculine, rauque et douce à la fois. Elle connaît l'accent qu'il donne à ses mots. Il commencera par un *allô* grave, un peu vaporeux, un *allô* hésitant parfois, un *allô* qui traverse plusieurs continents pour arriver jusqu'à son cœur. Puis, de doux bémols se feront entendre, ils résonneront dans des tendres *Ça va ? Alors ? Qu'est-ce que tu fais ? T'es où, là ? Il est quelle heure chez toi ?* Ils ne manqueront pas de rire, et de se réjouir d'être ensemble dans quelques jours. Ils se diront quelques mots doux, encore, avant de se quitter.

Elisa vérifie qu'elle a assez de batterie, puis ouvre une petite trousse noire de laquelle elle sort un gloss rosé. Il s'agit de se refaire une beauté. Cheveux secoués en arrière, petite moue pour laisser le gloss conquérir ses lèvres. Réajuster son écharpe. Elle s'arrêtera là. Plus aucune importance n'est accordée à ses « bas ». Les jupes, les pantalons, les bottes qui serrent mais qui rendent si bien. Elisa cherche à être belle sur les soixante premiers centimètres de son corps, uniquement. Le reste n'a plus d'importance. De la tête au buste, c'est tout ce qu'Hadrien peut voir d'elle lors de leurs échanges vidéo.

En marchant sur l'avenue Ledru-Rollin, Elisa s'arrête devant une vitrine. Une jolie robe en laine rouge, moulante, au décolleté échancré, lui fait envie. Elle pourrait revenir l'essayer ce soir en sortant du travail. Quand elle sera à Hong Kong, elle voudrait être belle pour Hadrien, sans savoir que c'est Hadrien qui la rendra belle, absolument.

Plus que dix minutes désormais.

Une autre devanture la stoppe dans son élan. Elle s'arrête à nouveau. Des chaussures. Des longues. Des pointues. Des à bouts ronds. Des rosées. Des brillantes. Des tachetées. Des dorées. Des vertigineuses.

À Hong Kong, Hadrien la verra de haut en bas. Ça changera. Une envie soudaine, de mettre ses pieds sur ces talons vertigineux. Elle serait ainsi plus grande quand il l'embrassera. Sa tête pourrait se rapprocher plus facilement des lèvres d'Hadrien. Quand il va lui attraper la taille, en la serrant fermement au niveau des hanches, elle pourra mieux l'embrasser elle-aussi, du menton jusqu'au front, en posant lentement ses lèvres, puis sa langue, le long de son visage. Et, puis, après, elle les enlèvera ces chaussures, elle les lancera peut-être au milieu de la chambre, lorsqu'il s'allongera contre elle, sur le lit ou bien par terre comme la dernière fois. Par terre, juste à l'entrée de la chambre d'hôtel à Shanghai, ils n'avaient même pas pu attendre d'être sur le lit. Le dernier soir, en rentrant du restaurant, ils avaient joué à s'attraper dans les couloirs, comme des enfants, se plaquant l'un l'autre contre le mur pour s'embrasser avec fougue et éclats. Lorsqu'ils avaient ouvert la porte de la chambre d'Hadrien, Elisa avait trébuché. Elle était tombée par terre sur la douce moquette bleue. Qu'il vienne. Là. Maintenant. Elle n'est pas allée plus loin. Elle n'a pas attendu une minute de plus. C'est par terre qu'il l'a déshabillée en prenant le temps de lui enlever ses vêtements et de faire circuler ses larges mains sur son corps. C'est par terre, qu'il l'a prise, et qu'il l'a fait jouir plusieurs fois. C'est par terre, qu'ils sont restés longtemps collés l'un à l'autre et qu'ils ont à nouveau ri, comme des enfants, en commentant leurs ébats.

— Allô ?

— Allô !

— Ça va ?

## 10.

— *Mesdames, Messieurs, je serai votre commandant de bord sur ce vol Air France 188 à destination de Hong Kong. Décollage prévu dans quelques minutes. Nous bénéficions, ce soir, de vents favorables, la durée du vol est évaluée à onze heures et quarante-trois minutes environ...*

Elisa et Antonin. Assis côte à côte. Loïc reste à Paris. Heureux de ne pas prendre part au grand gaspillage de la planète. Ce soir, c'était la première fois qu'Elisa voyait Antonin sans cravate, arborant fièrement un gilet multipoches, chemise trappeur et pantalon beige.

Un axe de travail Paris-Hong Kong s'est mis en place au cours des dernières semaines. Un audit de la marque *Sublime* a été mené, piloté par l'agence de Paris, avec l'aide de l'équipe locale hongkongaise. Il a fallu décoder *Sublime*. Comprendre le profil de ses consommateurs, analyser leur présence sur les réseaux sociaux, répertorier l'existant et les nouvelles cibles à atteindre.

La collaboration entre les différents membres des équipes n'a pas été aussi facile que prévue. Sous des airs de politesse, de réjouissances mutuelles dues aux rapprochements de deux agences – ce qui est rare chez *Hearing*, les agences étant habituellement en concurrence les unes avec les autres – l'ambiance est compliquée. Elisa est aux commandes, mais elle a du mal à trouver sa place. La chef de bureau de Hong Kong, Axelle Wang, joue des coudes en permanence, croyant sa position menacée.

Les visioconférences étaient parfois tendues, seuls les tee-shirts de Loïc « *Le monde n'est pas une marchandise* », « *Dé – Con – Sommez – Vous* » parvenaient à faire sourire Elisa.

L'avion ronfle. Ses roues prennent de la vitesse sur le tarmac, elles font vibrer les sièges.

Les consignes de sécurité tournent en boucle sur tous les écrans. Antonin explique à Elisa son programme du dimanche. Il ira pêcher dans les îles. Il s'est

renseigné sur internet. Il prévoit d'aller prendre un ferry pour Cheng Chau quelques heures après leur arrivée. Elisa est la bienvenue si elle le souhaite, mais il ne faut pas trop parler quand on guette le poisson ! Elisa sourit. Elle, qui se demandait depuis trois jours, comment elle allait bien pouvoir semer Antonin pour aller retrouver Hadrien dimanche.

L'avion décolle. Antonin lance un film.

Elisa incline calmement sa tête en arrière sur le dossier du siège et fixe les signaux lumineux en respirant lentement. Dix-huit minutes, c'est le temps nécessaire pour que tout signal lumineux s'éteigne. Dix-huit minutes, c'est le temps nécessaire à Elisa pour s'endormir, profondément.

Un sommeil vorace s'empare d'elle. L'avion prend son rythme de croisière. Presque douze heures dans les nuages.

L'avion atterrit.

— *That's it !* dit Antonin en regardant par le hublot...*This is Hong Kong !*

— Elisa vient juste de se réveiller.

V

un orange pastel, saumoné,  
délicatement nacré,  
dont la couleur  
s'épuise par endroits.

# 1.

Elle rayonne.

L'attente de lui la rend si belle.

Elle brille, en rêvant à l'instant où il apparaîtra. Elle est là. À la sortie du métro Wan Chai. Hadrien lui a indiqué par message le lieu de leurs retrouvailles.

Elle est arrivée avec quelques minutes d'avance.

Elle ne veut surtout pas perdre une minute de lui.

Elle regarde à droite. À gauche. Puis, à droite. Puis, de nouveau à gauche. Espérant à chaque instant son apparition. Son cœur se serre. Il bat vite. Elle est là mais elle n'est pas là, en réalité. Elle est ailleurs. Immergée dans un monde qui palpite au rythme de sa joie et de son appréhension.

Il fait chaud.

L'humidité bat son plein à Hong Kong.

Elisa attend.

Soudain, la ville devient sombre. Le ciel bleu vire au gris. La pluie arrive. Elle croit au début que cette perturbation météorologique ajoutera au romantisme de leur scène de retrouvailles. Une attente mouillée, humide, chaude, presque sexuelle. Mais au bout de quelques minutes, elle a froid. Elle sent son corps se raidir sous cette pluie fine qui s'intensifie. Elle a froid. Elle est seule. Elle attend Hadrien qui visiblement n'arrive pas. Son téléphone remue dans son sac à main, des nouvelles de lui ?

*J'arrive, j'arrive ! J'ai été retenu !*, lui envoie-t-il.

En trépignant, sous la pluie froide de Hong Kong, elle a le temps d'analyser ce message et de faire émerger un kaléidoscope de possibilités. *Ce retard est-il dû à*

*sa famille avec laquelle il termine tranquillement son déjeuner dominical en sirotant un bon verre de vin ? Ou pire encore, maintenant qu'Elisa et Hadrien jouent à domicile, peut-être a-t-il tout simplement moins envie de la retrouver ? Il traîne un peu sur le canapé aujourd'hui ... C'est vrai que c'est beaucoup moins excitant d'avoir sa femme et sa maîtresse au même endroit. Sa Maîtresse ? Pouah ! Quel horrible mot !*

Sous la pluie. Elisa attend toujours.

Elle n'est plus qu'un vestige d'elle-même. Une souillure de ce moi lumineux qui scintillait tout à l'heure. Cheveux si mouillés par la pluie acide de Hong Kong qu'on les croirait gras et gluants. Visage couvert de gouttelettes d'eau qui slaloment le long de ses joues, comme si les larmes étaient déjà là. Jolie jupe beige, tant tachée par la pluie, qu'elle a viré au marron vieux. Le tout est plutôt laid.

Elisa attend Hadrien dans un sale état désormais.

Elle ne sourit plus.

Hadrien arrive. Désolé d'être en retard, tout souriant, visiblement très heureux de revoir Elisa. Elle se réchauffe en l'apercevant, puis se refroidit immédiatement quand elle reçoit, en guise de salutation, sa petite bise amicale et légère. Elle lui fait l'effet d'une claque au visage à laquelle elle ne s'attendait pas. Hadrien l'héberge sous son parapluie. Ils marchent, côte à côte, en direction de la baie de Hong Kong, comme des amis.

Soudain, Hadrien presse le pas. Que se passe-t-il ? A-t-il aperçu quelqu'un ? Hadrien cherche un café, un bar, un restaurant... un endroit pour se cacher, pour se tapir quelque part. À l'ombre ! Vite ! Toujours de l'ombre ! C'est la devise des couples adultères. La lumière, c'est pour les autres, Elisa le sait bien. Elle ressent la gêne d'Hadrien. Il ne dit rien mais elle sait bien qu'ils sont aujourd'hui sur son territoire, elle se doute qu'il redoute d'être vu, de croiser des visages familiers qui s'étonneraient de voir M. Hadrien Marceau un dimanche après-midi en si jeune et si jolie compagnie.

Une terrasse s'offre à eux. De la lumière ! Contempler l'extérieur, se dit Elisa. Mais, Hadrien entre immédiatement à l'intérieur du restaurant. Il choisit la table la plus reculée. Tout au fond, bien en retrait sur le côté droit, loin de la vue époustouflante sur Hong Kong. Elisa se dit qu'elle reviendra peut-être un autre jour ici, à une autre table, pour pouvoir admirer la ville qu'elle a entr'aperçue, l'espace d'un instant, en suivant Hadrien, qui comme d'habitude va droit au but, sans jamais se retourner.

Elle aurait voulu plus.

Tellement plus.

C'est une scène de retrouvailles souillée.

Dans de telles conditions, que faire ?

Il ne leur reste plus que des mots.

Des mots pour se caresser l'un l'autre, et donner corps à leur couple adultère. Pas de geste. Pas d'étreinte. Pas de va-et-vient. Pas de mains sur les hanches. Pas de respiration haletante. Les muqueuses resteront sèches. La salive ne servira qu'à prononcer des syllabes. Un flirt sémantique uniquement.

Des mots pour se dire qu'ils se sont manqués. Des mots pour se rassurer et vérifier que le désir, aujourd'hui amputé, est toujours présent. Des mots pour parler des quelques miettes d'avenir et du programme de la semaine prochaine. De longues phrases chaudes et rassurantes prononcées tendrement par Hadrien évoquant l'organisation malicieuse des quatre prochaines nuits à Macao. Il a intelligemment déplacé le séminaire à Macao, arguant un allègement des coûts financiers, les hôtels étant bien moins chers à Macao qu'à Hong Kong.

Tapis dans le noir d'une chambre d'hôtel après leur journée de travail, ils auront leur revanche sur ces retrouvailles manquées. Ils auront quatre nuits d'existence à eux. Pour eux. Entre eux. Hadrien se félicite de ces quatre nuits. Il connaît très bien le directeur de l'hôtel. Ils pourront, par un hasard commandé, avoir leur chambre au même étage, juste à côté.

À l'aune de son attirance pour Hadrien, Elisa considère ces quatre nuits comme une peau de chagrin dont elle se nourrira bestialement car elle est désespérément amoureuse de lui.

## 2.

*Fichier / Émoticônes.*

*Document / Intérieur.*

*Date / 28 Novembre*

*La chanson du jour : chabadabada, mon cœur y croit, chabadabada, tout recommence, chabadabad, la vie repart, chabadabada...*

*La claque du jour : qu'est-ce je croyais ? Qu'est-ce que j'attendais ? Une jolie scène de retrouvailles, bien douillette, comme dans les films ? On s'attend, on rêve, on espère, on trépigne, chabadabada...chabadabada ! Il arrive, on sourit, on court, chabadabada... chabadabada ! On se saute dans les bras, on s'enlace fort, il pleut, on s'en fout, chabadabada...chabadabada ! On s'embrasse à en perdre le souffle en plein milieu de la rue, on s'embrasse dans le cou, on violente les autres avec son bonheur insolent, chabadabada... chabadabada !*

*Oui. Je crois que c'est ça, ce que j'attendais. Naïvement.*

*Mais, ça... en fait, ça ...c'est pour les autres.*

*La vraie image du jour : celle qui fait mal. Ses mains ! Je ne peux m'empêcher de repenser à ses mains. Ses mains larges et viriles, ses mains brunies par le soleil de Hong Kong, ses mains, elles, ne se sont jamais approchées de moi ! Elles sont restées sagement posées sur la table ou sur son jeans, aimantées par sa vigilance infinie. À chaque fois qu'elles partaient en balade pour venir illustrer ses propos, elles retournaient ensuite à toute vitesse se blottir contre ses jambes, comme des petits caniches bien dressés ! Et puis, sa main gauche fièrement parée d'un large anneau en or jaune qui me narguait de loin ! J'avais tellement envie qu'il pose juste sa main sur la mienne, juste une fois, que nos mains se frôlent, qu'elles se rencontrent pour me dire que malgré tout, il était là et qu'il osait faire ça... Même ici à Hong Kong ! Même dans ce restaurant ! Je voulais simplement qu'il me prenne la main, juste qu'il me prenne la main...*

*Mais, il n'a rien fait.*

*Ses mains étaient si loin, si loin de moi.*

### 3.

Couché à côté de sa femme.

Hadrien se relève.

En pleine nuit.

Et puis, écrit.

*Extrait du Carnet d'Hadrien Marceau*

—

*Dimanche 28 Novembre,*

— Lu : RAS. Impossible de lire aujourd'hui, comme hier, comme demain certainement.

— Vu : Mathis voulait regarder ce soir un documentaire sur Truffaut. Impossible d'écouter. On était tous là, ensemble, en famille. D'habitude, je suis présent dans ces moments-là. Ce soir : Absence.

— Entendu : Rien. Sauf cette phrase de Truffaut, qui m'a sorti quelques minutes du brouillard : « À quoi reconnaît-on que l'on est vraiment amoureux ? C'est très simple. On est amoureux quand on commence à agir contre son propre intérêt. »... Tellement juste !

— Vécu : Un dimanche contre mon propre intérêt, justement. Je n'aurais pas dû la voir. Ou, je n'aurais pas dû rester là, comme si de rien était. Croire naïvement que ce serait un dimanche, comme les autres, un dimanche mieux que les autres, même ! — Bêtement, j'y croyais. Les enfants sont rentrés plus tard que prévu. Cécile s'était lancée dans de la grande cuisine. Je fixais l'horloge du salon. Les minutes filaient à toute vitesse. J'avais envie de ne plus être là. Mais, pour une fois, de vraies discussions à table, et puis les voisins qui ont débarqué pour le café ! Un déjeuner qui durait. Je ne pensais qu'à elle. J'étais là, mais je n'étais pas là. Je ne les écoutais pas. J'avais envie de partir, j'avais envie de m'enfuir, j'étouffais dans toutes ces discussions stériles avec Prisca — elle

*gagne haut la main la palme de la voisine la plus con ! -. J'avais envie de leur parler d'amour, et de leur crier « Que celui qui aime vraiment jusqu'au fin fond de ses tripes lève la main ! ». Les mains seraient toutes restées posées sur leurs jambes. Je le sais bien. J'avais envie de la retrouver, de la regarder sourire, de de la voir, de l'avoir rien que pour moi. Je voulais lui parler de Macao, lui dire tout ce que j'avais organisé pour nous.*

*J'étais si heureux quand je l'ai aperçue, enfin ! Elle était belle ! Une beauté mouillée, on aurait pu croire qu'elle pleurait. Elle semblait triste, froide, distante. Je ne l'avais encore jamais vue comme cela. Je ne pouvais pas lui expliquer pourquoi j'étais en retard. Que j'ai dû déposer Jeanne chez sa copine, le déjeuner qui n'en finissait pas, le café avec les voisins. Je ne voulais pas la blesser en lui parlant de cette partie de ma vie où elle n'est pas, alors qu'elle y est pourtant tellement ! On a marché et puis j'ai aperçu Oscar, le copain de Mathis qui m'a salué de loin. J'avais envie de fuir, de nous trouver un endroit rien qu'à nous, sans les autres, sans ce monde susceptible de nous nuire. J'avais tellement envie de la prendre par la main et lui dire : « Viens, on s'en va...Rien que tous les deux...Après, on verra. »*

*À peine assis à cette table, mon portable s'est mis à sonner. Il ne s'arrêtait pas. Je ne sais pas si elle l'a entendu, il était dans ma poche. Je ne voulais pas répondre. Je savais que c'était soit Jeanne, soit Mathis, soit Cécile. Ça sonnait, c'était infernal. Je ne savais pas comment faire pour arrêter ça ! Et j'étais mal de ne pas leur répondre à eux aussi. C'est Truffaut qui a tout compris : « Être tellement fou d'amour qu'on agit contre son propre intérêt ! »*

## 4.

Voici donc au complet la brillante équipe que dirige Hadrien Marceau à Hong Kong :

Dans la famille *Foldingue*, se présente la mère. Axelle Wong, une ancienne belle. Petite. Nerveuse. Aux yeux exorbités, qui mâche vulgairement son chewing-gum. Elle parle très fort pour dire n'importe quoi.

Antonin et Elisa s'étonnent.

Dans la famille des *Mous du Genou*, le fils. Dorian Petit porte parfaitement son patronyme. Il est insignifiant.

Antonin et Elisa serrent les dents.

Dans la famille *Mini-short au Mini-cerveau*, se pavane fièrement la fille. Xi An Lu, alias Samantha, « c'est plus simple de m'appeler Sa...môn...ta ! » Que fait-elle exactement ? À part imposer ses formes ovales à tout le monde ?

Antonin sourit, Elisa se crispe.

Dans la famille *Glandeur*, Florent Smos. Depuis le début de leur collaboration, il s'est distingué par son absence de réponse aux e-mails. Moins il en fait, mieux il se porte.

Antonin est amusé,

Elisa consternée.

Chez les *Bras Cassés*, Sylvie est toujours d'accord avec Axelle, même si *elle pige vraiment rien*. Et enfin, on termine avec Alexis, tout droit issu de la famille *C'est moi le meilleur*, en même temps, c'est le seul qui ait un CV attestant de réelles expériences en *digital marketing*.

Antonin et Elisa ne s'attendaient pas à cela.

Direction Macao. Séminaire de 4 jours au terme desquels la stratégie digitale de *Sublime* Chine devra être finalisée.

On dirait deux camps qui s'affrontent, et non une équipe qui travaille ensemble. Axelle rugit pour affirmer sa présence, suivie immédiatement des petits aboiements disciplinés de Sylvie et d'Alexis. Dorian, en position du paresseux, attend le prochain ravitaillement en café. Sa...môn...ta, fait la belle en jouant constamment de son iPhone. Et Alexis piaffe une tonne de commentaires énervants.

Elisa se montre hautaine, un brin méprisante. Antonin, fidèle à lui-même, calme, patient et rigoureux, en impose avec son accoutrement coloré et tous ses mots intrigants.

Hadrien est assis parmi eux, lit ses e-mails. Trône, veille, évalue. Il sent immédiatement que ça coince. Soudain, il se lève. Silhouette svelte. Lunettes relevées sur ses cheveux vagabonds. Démarche rapide et assurée. Il interrompt les travaux pour recadrer tout le monde. Il rappelle, haut et fort, le coût du séminaire, les gains escomptés grâce au contrat signé avec *Sublime*, les échéances à tenir et les attentes à satisfaire. Il est impossible d'échouer, répète-il à plusieurs reprises. Il s'est engagé personnellement auprès de la direction de *Sublime*.

Hadrien est rompu à ce genre d'exercice. Il sait discourir, recadrer les choses, motiver ses troupes, sa voix porte au-delà de ses mots. De tels propos clamés par d'autres, pourraient sembler creux ou faux, mais de la bouche d'Hadrien Marceau, tout est reçu sérieusement. Marceau adopte souvent un ton décidé et autoritaire. Quand il veut imposer quelque chose et se sentir incontesté, sa voix s'habille d'une inflexion grave et raisonnée, elle est accompagnée systématiquement d'une levée de main. Les doigts soudés, le geste énergique, rapide et volontaire, il trace avec sa main, une droite dans l'air, comme pour imposer une ligne de démarcation que personne ne pourra jamais franchir. Il a raison. On s'arrête là.

L'atmosphère se détend. Ils ont tous compris l'urgence à travailler ensemble. Elisa coopère vraiment. Antonin s'ouvre aux autres. Axelle descend d'un ton. Laurent et Sylvie font exactement comme Axelle.

Le deuxième brainstorming met en évidence les forces des deux camps. L'équipe parisienne est rompue aux différentes techniques du digital marketing, ils sont pro. L'équipe de Hong Kong connaît bien mieux tous les outils locaux et les codes asiatiques.

Elisa propose de lancer un jeu, « *#Sublimeyours ?* » pour évaluer le taux d'engagement des utilisateurs. Permettre ainsi aux consommateurs de créer leur émoticône Sublime pour évaluer leurs représentations de la marque. En Asie, la *gamification* des réseaux sociaux est phénoménale. C'est une très bonne idée !

Axelle, Antonin et Elisa présentent à Hadrien la mise en œuvre de la stratégie social media qui va être développée. Ils jouent à trois contre un désormais. Ils justifient ensemble les choix opérés en fonction des analyses du marché asiatique.

Hadrien écoute, observe, il semble très sérieux. Rien ne transparaît. Il est en contrôle total de la situation. Se sachant observé, il offre à Elisa le même regard qu'à ses autres collaborateurs. Froid. Distant. Sympathique par intermittence.

Hadrien sait, quand il le veut, dissimuler à merveille ses émotions.

Elisa est beaucoup moins forte que lui. La présence d'Hadrien la trouble, l'émeut et la ravit. À plusieurs reprises, juste avec ses yeux, elle s'agrippe à lui. Elle étire ses lèvres vers l'avant, les relâche, puis lui sourit. Elle lui offre un large sourire, amusé et complice. Souvent, quand elle le regarde, elle incline sa tête sur le côté en réduisant considérablement l'angle formé par ses épaules et sa nuque.

Ils s'aiment,  
l'air de rien, de loin,  
et personne n'y voit rien.

Ils jouent tellement bien leur rôle Elisa et Hadrien, ils semblent si sérieux. Personne, vraiment personne, ne perçoit leur complicité. Personne, vraiment personne, ne pourrait imaginer, même une seule seconde, la réalité de leurs nuits.

## 5.

Qu'ils soient à Londres, à Shanghai, à Macao, c'est pareil. Dès qu'ils se retrouvent, ils sont deux et ne forment plus qu'un. Tout glisse depuis qu'Elisa a vacillé un soir dans cette chambre d'hôtel à Londres. Ils ont eu l'occasion de s'expliquer sur ce dimanche de retrouvailles ratées et constater à quel point, ils ne s'étaient pas compris.

Hadrien peut dire n'importe quoi, elle le trouve absolument beau. Elle est fascinée et attirée par lui. Elle perçoit clairement ses défauts mais ils l'attirent, eux aussi. Elle aime tout de lui car il lui semble courageux, drôle, sensible et invincible. Hadrien est, lui aussi, fasciné par Elisa. Elle l'amuse énormément. Elle le fait rire, il aime son énergie, son arrogance, sa douceur et ses envies.

À Macao, ils jouent chaque jour une nouvelle version de *De l'étrange cas du Docteur Jekyll et de M. Hyde*.

Le jour, Elisa Torlédó et Hadrien Marceau sont terriblement professionnels.

La nuit, Elisa Torlédó et Hadrien Marceau sont terriblement sexuels.

Ils se savent condamnés. Limités dans le temps. Limités par le temps. Regardant au fil des jours le temps qui passe. Se désolant ensemble du temps qui reste. Il leur faut partager, échanger, rire, rêver, se confier, se donner et s'aimer pour essayer de faire de ces quatre minuscules nuits, une petite éternité à vivre à deux.

Pour lutter contre ce temps qui leur échappe, ils s'aiment. Chaque nuit, à plusieurs reprises. Avec force, détermination et douceur, ils s'aiment. Ils ont compris l'un et l'autre que le sexe est le plus court chemin pour accéder à l'autre, pour saisir son intériorité, véritablement, complètement, absolument.

Elisa commence toujours par embrasser Hadrien dans le cou. Elle aime se blottir contre sa poitrine. Enfouir sa tête en lui, dans le creux de ses épaules, rapprocher ses lèvres de son visage, se promener tout doucement, tendrement, amoureusement, le long de sa nuque puis l'embrasser, s'agripper à lui du bout

des lèvres, puis glisser sa langue dans sa bouche en chavirant.

Ils s'embrassent.

Ils s'embrassent encore.

Ils s'embrassent encore plus fort.

Leurs baisers sont puissants, sonores et sulfureux. Leur langue ne suffit pas à les rassasier. Ils salivent de désir. Ils susurrent des sons qui excitent leurs sens. Ils s'éloignent. Se déshabillent silencieusement. Se serrent fort pour rattraper ces quelques secondes de séparation. Ils s'allongent. Leur peau s'effleure. Se frôle. Se frotte. Se caresse sans cesse.

On dirait des danseurs. De haut, on voit des corps noueux, vigoureux, en mouvement, une chair ferme et belle, des sourires, des visages gracieux. Leur chorégraphie est fluide. Un corps à corps harmonieux, poétique. Les postures se succèdent au hasard, rapidement et simplement. Les corps s'étirent l'un contre l'autre, des gestes tendres, circulaires, volatiles, la satisfaction du plaisir de l'autre guide instinctivement leurs gestes. Ils évoluent sur le même rythme. Les mouvements sont rapides, cadencés, puis l'essoufflement se fait entendre, alors leurs corps se déplient, leurs têtes se rapprochent à nouveau, les lèvres reprennent leur travail. La sueur qui recouvre leur peau les fait glisser l'un contre l'autre. Ils se servent de leur bouche et de leurs mains pour s'accrocher.

Ils vont loin.

Ils font l'amour profond.

De légers cris se font entendre. Puis, des respirations voraces. Lointaines. Saccadées. Haletantes. Soudain, un vrai cri profond, long en bouche, immédiatement étouffé par des baisers ventousés. Un fou rire. Une courte pause. Leurs lèvres ne se séparent plus. Leurs bouches forment qu'un seul et même territoire au sein duquel leurs langues s'amarrent langoureusement l'une à l'autre pendant de longues minutes. La houle du désir. Un ressac puissant qui bouscule leurs sens. Ils goûtent le goût de l'autre, leur salive n'est plus qu'une mer de plaisirs sucrés.

Le plaisir est partout.

Chacun va chercher l'autre au-delà de lui-même. Les pénétrations sont fortes et lointaines. Le corps d'Elisa est drainé par le désir, il est colonisé par l'envie d'Hadrien. Aucune terminaison nerveuse n'est oubliée. Ses parcelles corporelles sont toutes irriguées. L'excitation se fait entendre dans tous les recoins de son anatomie.

Pour Elisa, les points culminants de la topographie de son plaisir sont ses lèvres, ses seins, les lobes de ses oreilles, et bien sûr son sexe qui s'inonde. Hadrien aime ses pieds. Il les empoigne quand il la pénètre, il les serre fort, puis les caresse. Le plaisir est comme la sève d'un arbre et la lave d'un volcan en éruption. Il monte. Il brûle. Il est nourricier. Mais destructeur aussi. Ils deviennent addicts l'un à l'autre. Leurs pupilles se dilatent. Leur peau rougit. Leur corps tout entier ruisselle de désir.

Dehors, les feux d'artifice des hôtels fastueux de Macao se font entendre. Ils couvrent à peine les bruits qu'ils font.

Il est tard. Le jour mord sur la nuit.

Le plaisir abolit la conscience du temps.

Ils devront se quitter bientôt, c'est leur dernière nuit. Demain, il leur faudra remonter l'espace et le temps pour renouer, peut-être, avec leur vie d'avant.

## 6.

Une clé dans la serrure. La porte s'ouvre. Une valise roule. Le parquet craque. L'appartement est silencieux.

Paris. 19h23.

Elisa Torlédó est de retour chez elle.

Jules, Zoé, Et Nicolas l'attendent impatiemment.

— SURPRISE !

— Oh ! Vous m'avez fait peur !

— Maman, maman ! On t'a fait une surprise ! On t'a vue par la fenêtre sortir du taxi ! On s'est cachés pour que tu ne nous voies pas !

Une table pailletée de petites étoiles dorées, des serviettes roses pliées en forme d'éventail qui coiffent de grands verres à vin, de jolies assiettes décorées, un bouquet de fleurs au centre de la table sertie de petites bougies qui brûlent docilement. Un salon inhabituellement rangé.

Tout est si parfait.

— Maman, regarde... on a fait le dîner, on a mis la table, des belles bougies, et on t'a fait un très très bon repas avec Papa.

— Maman, chacun a cuisiné un truc pour toi. J'ai fait des toasts au Kiri, Zoé a fait des cubes de fromages au sésame et Papa, une paella. C'est Papa qui a fait le plus facile... parce que Zoé et moi, c'était très compliqué ce qu'on a cuisiné.

— Oh, merci ! Vous êtes des amours ! Vous êtes mes amours ! Venez là que je vous embrasse !

Elisa serre fort ses enfants dans ses bras. Elle pose ses lèvres sur leurs cheveux, respire tendrement leur odeur. Elle les embrasse avidement, comme une mère qui retrouve une partie d'elle-même en retrouvant ses enfants. Elle

rentre chez elle pleine d'amour, Elisa. Pendant cinq jours et quatre nuits, elle a été comblée, elle a été nourrie par la douceur, la force, la bienveillance de l'amour d'Hadrien. Elle rayonne de vie.

Soudain, elle lève la tête pour embrasser Nicolas.

Il faut raconter Hong Kong et décrire la démesure de Macao. Elisa improvise, elle dépeint la folie d'une ville qu'elle n'a même pas vue, elle s'est camouflée tous les soirs dans sa chambre d'hôtel blottie contre le corps d'Hadrien. Il faut mentir. À nouveau. Encore. Mentir toujours plus fort. Elisa raconte n'importe quoi sur Macao. Le tout est d'adopter un air convaincu et assuré. *Un soir, on a passé la soirée dans tous les casinos de Macao, c'est drôle, ils sont tous reliés par un souterrain les uns aux autres, un vrai labyrinthe !*

Telle une araignée, Elisa tisse la toile du mensonge autour d'elle. Fil après fil, elle s'enferme. Elle croit qu'elle n'a pas le choix, c'est le prix à payer pour préserver cette famille qu'elle aime tant.

Juste après avoir couché les enfants, Nicolas attrape Elisa par la taille, en la serrant fort dans ses bras. Il enfouit sa tête dans son cou, il cherche à l'embrasser. Elisa sent le désir qui monte en lui, elle perçoit aussi son besoin d'amour. La façon dont il l'enlace, dont il respire bruyamment dans son cou. Il la désire.

Il faut absolument oublier Hong Kong. Macao. Hadrien. Les nuits. Tout ce qu'ils se sont dit. Elisa a le vertige. La nausée. Sa vie tangué au rythme du souffle du désir de Nicolas.

Perdue, apeurée, impuissante, elle regarde Nicolas droit dans les yeux et lui dit *Je t'aime*. Il s'agit d'un *Je t'aime* doux, tendre, amical...un *Je t'aime* qui sonne juste aux oreilles de Nicolas alors qu'il puise son existence dans la peur, la culpabilité et le mensonge.

Juste avant de quitter Macao, Elisa a aussi dit *Je t'aime* à Hadrien, le dernier soir pendant qu'ils faisaient l'amour, en le regardant droit dans les yeux, lui aussi. Elle lui a murmuré dans l'oreille un *je t'aime* doux, tendre et amoureux, un *je t'aime* qui voulait dire beaucoup. Beaucoup plus que les trois petites

syllabes qu'il contient.

## 7.

Ça fait mal. Les corps se balancent. On croirait presque que les cages thoraciques vont exploser.

— Allez, on continue ! Courage ! On maintient la posture ! C'est un cours niveau confirmé, je vous le rappelle ! Et surtout, *keep smiling* ! La posture de l'arc se dit *Dhanurasana* en sanskrit. Si je donne le nom des postures en sanskrit, ce n'est pas pour Sidonie, ni pour Elisa, ni pour Chloé, c'est pour Sacha ! Allez, Sacha on tient et dis-toi que tu ne perds pas ton temps, tu fais aussi du sanskrit ici !

— Excuse-moi Steeve, mais là ça fait quand même vachement mal ! T'es vraiment sûr qu'en *Dhanurasana*, ça risque rien pour la colonne ? demande Marie-Pierre d'un air inquiet.

Ils regrettaient tous San Jai ! Le petit Indien qui leur avait enseigné le Yoga Intégral pendant quatre années. Un matin San Jai s'en est allé. Des problèmes de visa ? Un retour au pays ? Un deuil dans sa famille ? Elisa, Sacha et Sidonie n'en sauront jamais rien. Depuis trois semaines, leur cours de Yoga Intégral a été remplacé par un cours de Power Yoga niveau confirmé.

Steeve est grand. Steeve est beau. Steeve est fort. Un physique imposant de champion olympique. On l'attendrait plutôt sur un cours de tennis ou un terrain de rugby. Mais Steeve enseigne le Power Yoga avec rigueur et passion, son petit groupe du mardi soir n'a qu'à bien se tenir.

— Sachez que la posture de l'arc requiert un brin de flexibilité, c'est pour cela qu'elle est au programme du niveau confirmé – revois le planning Marie-Pierre, si t'es pas au niveau !

— Allez on continue ! On va enchaîner avec trois postures complémentaires : *Salabhasana*, *Halasana*, et *Garudasana*, en sanskrit, toujours pour Sacha !

Steeve ne lâche rien ! C'est un cours niveau confirmé ! Répète-t-il fièrement, la douleur est normale, elle n'est que passagère, vous allez voir ! Le yoga c'est comme la vie, une douleur en supprime une autre et on réalise, un jour, à quel point la difficulté a été bénéfique. Les visages sont perplexes. Elisa pense à Hadrien. Sacha à ses soixante copies qui l'attendent à la maison. Sidonie meurt de faim.

Sur des airs de mantras tibétains, Steve, la mine solennelle, officie en circulant entre les tapis colorés, il psalmodie lentement : « *Just do it !* », « *Just do it !* », « *Just do it !* », « *Just do it !* ».

— Bien. On va terminer par la posture de l'aigle On se concentre ! On attrape un point à l'horizon ! On tient ! On tient ! On travaille sa concentration et son équilibre.

Elisa n'écoute plus Steve. Elle regarde par la fenêtre. Ses yeux prennent appui sur la colonne de la Bastille. Les bras levés, elle tient fermement la pose. Elle réfléchit aux contradictions de son existence. L'amour qu'elle éprouve pour Hadrien la dynamise, leurs rencontres sont des moments extra-ordinaires, il la rend belle, heureuse et pétillante. Mais le mensonge, la honte, le manque de lui, la déstabilisent énormément. Subitement, ses pensées vacillent, elle décroche de la Bastille et s'effondre sans attendre sur Sacha, qui lui-même tombe de tout son poids sur Sidonie. Toute la classe rit. Steve est consterné. Il rappelle une dernière fois qu'il s'agit d'un cours niveau confirmé ! Ils reprennent tous la pose. En silence. Elisa fixe à nouveau le Génie de la Liberté qui encapuchonne l'obélisque du peuple parisien.

La liberté ! La liberté se répète-t-elle tout doucement !

\*

\* \*

*Fichier / Émoticônes*

*Document / Intérieur.*

*Date / 8 décembre.*

*L'image d'un jour : la Bastille mais surtout [le Génie de la Liberté](#).*

*Est-on libre, vraiment ? Libre d'aimer ? Libre de vivre son amour ? Libre de mettre en place ce qui nous rendrait heureux véritablement ?*

*Qu'est-ce que je devrais faire pour être vraiment libre ? Quitter Nicolas ou quitter Hadrien ? Rester avec Nicolas ou tout quitter pour Hadrien ?*

*Alors, voilà ce soir, ce que m'inspire [La Liberté](#)*

*Sur les toits de Paris,  
Sur le duvet des nuages,  
J'écris ton nom.*

*Sur mes journées grises,  
Sur mes journées roses,  
J'écris ton nom.*

*Contre la distance qui nous sépare,  
Sur le vide des heures creusées par son absence,  
J'écris ton nom.*

*À la lueur du jour,  
Dès ma première pensée au réveil,  
J'écris ton nom.*

*Dans l'ombre de la nuit,  
Au bord du précipice du sommeil,  
J'écris ton nom.*

*Sur la souffrance, sur le manque,  
Sur la peur de ta disparition,  
sur le doute,  
Sur le mensonge, sur la culpabilité,  
sur le désarroi,  
J'écris ton nom.*

*Sur le souvenir de tes lèvres,  
Sur l'envie d'embrasser ton cou,  
Sur le désir que tu sois en moi,  
Sur les palpitations de mon cœur,  
J'écris ton nom.*

*Sur le bonheur,  
le rire,  
Sur la douceur,  
le plaisir,  
Sur la légèreté,  
la lumière,*

*J'écris son nom.*

*HADRIEN*

## 8.

Jeudi. 12h22.

Elisa quitte son bureau.

Elle marche.

La tête baissée, elle avance sur l'avenue Ledru-Rollin en repensant à sa matinée. Au réveil, une froideur terrible entre elle et Nicolas. Une de plus. Des regards glacés, métalliques, qui font résonner leur mal-être, le manque d'amour et tous ces mensonges qui pourrissent leur quotidien. Elle fuit Nicolas. Sans véritablement en avoir conscience. Elle le fuit. Lâchement. Parce qu'elle ne sait pas comment faire autrement. Elle ne lui accorde plus rien. Ni son cœur, ni son corps, ni son esprit. Lui de même. Il est devenu froid, distant, rugueux. Les enfants sont la seule préoccupation du foyer.

D'habitude, son cœur se réchauffe immédiatement après avoir allumé son téléphone dans le métro. Elle se connecte à Hadrien. Ça lui fait tellement de bien. Un souffle lent et chaud traverse tout son cœur lorsqu'elle prend connaissance des mots qu'il lui a envoyés pendant la nuit. Elle reprend vie, recroquevillée sur l'un des petits strapontins en skaï bleu foncé de la ligne 8, son sac à main acrobatiquement calé sur ses genoux, elle reprend vie. Mais, ce matin, rien. Aucun message. L'absence d'Hadrien rend encore plus bruyant le chaos de sa vie.

Elisa tourne à droite sur la rue des Anges, elle pousse difficilement la lourde porte en chêne massif de l'immeuble de sa grand-mère. Elle est envahie par une tristesse, profonde.

Elle sonne.

Elle aurait voulu que la sonnerie soit comme un gong qui la ramène à son état originel. Elle ne veut pas que sa grand-mère la voie ainsi. Derrière la porte, chante la douce voix de Mamoushka. Une voix chaude et onctueuse qui lui réchauffe le cœur. Immédiatement.

— Elisa ! Ma p'tite caille ! Entre ! Entre, mon p'tit...viens,

Elisa avance dans le long couloir de l'appartement, aussitôt les fragrances sucrées et caramélisées qui flottent dans l'air apaisent son esprit. La vieille dame la regarde, elle lit en elle. Elle voit. Elle sait dans quel état se trouve Elisa. Elle le sent.

Elisa s'assied. Sa grand-mère lui sert son habituel thé au miel de rose.

Elles continuent à s'observer.

En silence.

Un bouquet de fleurs trône sur la table. Un large bouquet, touffu et buissonneux. La teinte dominante est l'orangé. Un orangé pastel, saumoné, délicatement nacré dont la couleur s'épuise par endroits. Un orangé qui tire sur le roux parfois. Ce bouquet est étonnant. L'absence de tige au profit de fines branches lui confère une impression boisée. On sentirait presque la cannelle voler autour de lui. Comme des boules de Noël suspendues aux branches d'un sapin, plusieurs bulbes orangés pendent à chaque branche. On dirait des lanternes. Des nervures ferment hermétiquement ces bulbes et donnent l'impression d'avoir été cousues main avec du papier de soie japonais, si fin, si délicat qu'à travers chaque bulbe, on devine à l'intérieur, un petit fruit rond et mystérieux.

Après avoir bu sa tasse de thé, le regard d'Elisa se pose enfin sur le bouquet de fleurs qui lui fait face.

— C'est joli, tes fleurs, c'est marrant ces grosses boules orangées

— Je les ai achetées spécialement pour toi. Je pensais à toi cette nuit. Tu sais, quand on devient vieux, on dort plus trop bien la nuit. Alors, on pense, on s'interroge, on se demande comment on pourrait aider les gens qu'on aime.

— Tu penses à moi la nuit ?

— Oh que oui, ma p'tite caille ! Très souvent même ! Je pense à toi, à tes petits aussi. Toujours est-il que ça a pas été facile de trouver des fleurs comme ça aujourd'hui. J'ai dû faire quatre fleuristes ce matin ! Tu sais comment elles s'appellent ?

— Non, absolument pas. Je crois même que c’est la première fois que j’en vois des comme ça.

— Tu n’as même pas une petite idée ?

Un long silence emplit la pièce. Elisa et Mamoushka fixent les bulbes orangés attentivement.

— Et bien ma petite caille, ces fleurs que j’ai achetées spécialement pour toi ce matin, ce sont des « amour-en-cage » !

Elisa ne dit rien. Elle n’est pas si étonnée que cela...Mamoushka saura donc toujours tout ! L’amour-en-cage, cette expression l’interpelle et résonne en elle. Pour qui est la cage, se demande-t-elle. Pour elle, pour Hadrien ou pour Nicolas ? Elisa se cramponne à un silence de façade. Elle ne peut pas lui mentir à elle aussi. Pas à elle ! Elisa et sa grand-mère se regardent fixement pendant de longues secondes.

— Je sais bien que tu fais comme tu peux, en ce moment...

— Oui, je fais vraiment comme je peux, tu sais... Je pense souvent à ce que tu me disais quand j’étais petite, que la vie aurait plus d’imagination que toi. Et, ben, aujourd’hui, on y est...

— Ah, ça la vie se charge toujours de t’emmener là où tu n’aurais jamais imaginé aller ! Mais, écoute ma petite caille, moi, je n’ai qu’un seul conseil à te donner : il faut vivre pour de vrai ! Tu m’entends ma petite caille, vivre pour de vrai et pas pour de faux ! Elisa, regarde-moi bien, du haut de mes quatre-vingt-quatre ans je suis en forme biscornue de vieille dame, il ne me reste plus que quelques années à vivre, alors je veux du vrai, que du vrai ! Et, ma vie aurait été bien différente si j’avais décidé de vivre pour de vrai, bien avant. Souviens-toi de ce proverbe espagnol : « L’oiseau n’appartient pas au nid dans lequel il vit, mais au ciel dans lequel il vole » ...Souviens-toi bien de cette phrase !

Elisa, pousse un puissant soupir, puis incline sa tête sur le côté droit. Son regard est happé par le bouquet d’amours-en-cage. Elle pense, puis se met à sourire en observant cette petite dame qu’elle appelle Mamoushka depuis toujours et qui ressemble de plus en plus à son surnom. On devine derrière son

gros chignon, sa robe vieillie, ce corps élargi par une cuisine généreuse, une femme qui a dû être très belle, il y a très longtemps.

La grand-mère disparaît, puis revient avec une large tranche de pain aux amandes allongée délicatement sur une assiette violette.

Tiens, ma p'tite, mange ça ! C'est ce qu'il te faut. Le pain aux amandes guérit tout.

— Merci. Tu sais, heureusement que tu es là !

— Je vais quand même te dire ce que m'a raconté le fleuriste ce matin. L'amour-en-cage est une fleur qui peut très facilement se dessécher, elle a besoin d'énormément d'eau, sinon elle perd sa vitalité en un clin d'œil. Si la fleur se dessèche, le petit fruit à l'intérieur se desséchera lui aussi, mais il ne quittera jamais plus le bulbe, il restera là, enfermé, comme un organe inerte et la cage ne s'ouvrira plus jamais. Alors que si tu fais l'effort de l'arroser beaucoup, le bulbe s'ouvrira un jour, le fruit se libérera, d'autres viendront par la suite, la cage sera souple, elle s'ouvrira, se fermera au gré des saisons. Alors, quoique tu décides, quoique tu fasses, ma p'tite caille, sois courageuse, ne t'assèche pas ! Souviens-toi, 'L'oiseau n'appartient pas au nid dans lequel il vit, mais au ciel dans lequel il vole »...N'oublie pas !

Elisa sourit.

## 9.

Un hôtel à Tokyo,  
très tôt le matin.

*Extrait du Carnet d'Hadrien Marceau*

---

*Vendredi 8 décembre,*

— Lu : *Je m'apprêtais à relire Camus. Il n'y a rien de mieux finalement. Pourtant, hier soir en arrivant dans ma chambre d'hôtel, j'ai trouvé un livre dans le placard au titre intrigant — Les poissons n'ont pas de pieds. Un oubli du voyageur précédent ? ! Je l'ai feuilleté en me couchant, quelques phrases percutantes sans même avoir lu l'histoire :*

*« L'amour est une voie lactée rayonnante et indestructible ! Et le plus douloureux dans la vie est sans doute de n'avoir pas assez aimé » Très juste ! Être capable de prendre le risque d'aimer, d'agir pour aimer, c'est l'une des vraies exigences de la vie.*

*« Sans doute ne disons-nous jamais la vérité. Parfois nous mentons entièrement, mais de toute façon nous taisons toujours certaines choses ; pour nous rendre la vie plus supportable et nous préserver du malheur (...) Nous transformons le silence en mensonge et le mensonge en trahison. » Très juste aussi. Beaucoup de choses à dire ici.*

— Vu : *En réunion hier. À quel point les gens mentent et se mentent. Moi le premier. Mais, les autres aussi : courbettes, bluff, fausse culture, fausse modestie, ça tire la couverture à soi pour pas grand-chose. Plus j'avance, plus je crois que la vie est un mensonge permanent ! En définitive, il y a peu de moments / situations où nous sommes complètement vrais. En amour, on joue sur un autre terrain, c'est à double tranchant. Ça dépend avec qui l'on est :*

*absolument vrai ou bien plus faux, encore.*

— Entendu : *En réunion. Tout ce que je méprise : ‘Y a qu’à... » / » Faut qu’on », et puis rien ne se passe. Des mots perdus ! Le monde se divise en deux catégories bien distinctes : ceux qui font et ceux qui critiquent pour ne jamais faire.*

— Vécu : *Je sens qu’elle souffre. Elle s’asphyxie dans cette dualité de vie. Je réfléchis, je m’interroge : est-elle prête à aller jusqu’au bout ? De quoi ? De nous ? La vraie question qui me taraude : est-elle prête à aller jusqu’au bout avec moi, pour former un nous ?*

## VI

Rien que du gris.  
Un ciel gris sans horizon étouffé  
par des nuages de coton.

## 1.

Regardez, comme c'est beau !

Venez, approchez-vous un peu...

Faites circuler vos doigts sur ce papier cartonné. C'est lisse, rigide, coloré. À votre avis, on l'accroche au mur ? Ou bien, on le laisse sur le parquet, à portée de main des enfants ? Attendez, on va le mettre plutôt sur le rebord de la fenêtre, c'est mieux, vous ne trouvez pas ? Une jolie maison en papier cartonné, vert, rouge et doré. De petites entailles prédécoupées campent de minuscules fenêtres qui attendent patiemment d'être traversées. Des chiffres trônent sur le fronton de chaque petite histoire à raconter. Il faudra attendre un peu. À chaque jour, son tour. À chaque numéro, son scénario. Donnez-moi votre main, oui, comme ça. Tendez l'index, oui, comme ça ! Si vous appuyez juste là, tout doucement, le carton va céder...vous voyez. Un petit crac se fait entendre ! Une fenêtre à deux battants s'ouvre. C'est parti !

**1** C'est l'hiver.

**2** Les rues s'habillent de couleurs.

**3** Jules et Zoé écrivent leur lettre.

**4** Les Champs-Élysées pétillent de mille feux.

**5** À vos agendas ! Une soirée chez Mamoushka, une autre dans la famille de Nicolas, une autre avec les copains. Et ce n'est pas fini ! Il y a celle avec les collègues aussi !

**6** À l'autre bout de la terre, sous un hiver qui n'en est pas un, Hadrien pense fort

à Elisa. Il voudrait pouvoir vivre avec elle. Un jour. Peut-être.

**7** Jules et Zoé prennent leurs parents par la main pour aller admirer Paris. De petites mains enlainées s'accrochent à de grandes mains engantées. Grands magasins. Champs-Élysées. La ville est incandescente.

**8** Les clés de sol swingent dans tous les sens : *Jingle bell, Jingle bell, Jingle all the way !*

**9** Nicolas rentre du travail avec un grand sapin qu'il a acheté au BHV. Boules. Guirlandes. Étoile. Crèche. Les Torlédos préparent Noël. Tous ensemble. En famille. Les enfants s'amuse beaucoup. Les parents aussi. C'est bon la famille, c'est doux.

**10** Elisa se demande ce qu'elle va bien pouvoir offrir à Nicolas cette année. Elle hésite. Une nouvelle montre, non, un peu trop gros comme cadeau, ça sonne faux. Un polo ? Un peu léger ? Un livre d'architecture, c'est encore la meilleure option.

**11** Ce matin, Hadrien note deux phrases de Camus dans son carnet : « En vérité, le chemin importe peu, la volonté d'arriver suffit à tout. » et « Je dois m'occuper d'être heureux ».

**12** La chasse aux cadeaux commence. Des guirlandes de files d'attente ondulent aux caisses.

**13** Les festivités débutent. À Bastille, Steeve a organisé une « Yogi Party » à l'issue du dernier cours de Yoga – une party niveau confirmé ! Sidonie, Sacha et Elisa poursuivent la soirée, en sirotant juste à côté, des verres de vin chaud. Nicolas ne les rejoint pas.

**14** Les festivités se poursuivent. Agathe est en charge du repas cette année. Une répétition du grand soir, entre amis uniquement. Tout le monde est là pour une fois. *Humm !* La terrine bio aux deux saumons d'Agathe ! Un délice ! Et son soufflé aux marrons glacés ! Tellement bon ! Elisa fait semblant d'être là, alors qu'elle passe la soirée à envoyer discrètement des messages à Hadrien.

**15** En allant au travail, Elisa découvre le message qu'Hadrien lui a envoyé pendant sa nuit. « Je ne connais qu'un devoir dans la vie, c'est celui d'aimer » / Albert Camus.

**16** Elisa a envie de faire un cadeau à Hadrien. Lui envoyer un p'tit colis ? Une p'tite dose d'amour depuis Paris. Une écharpe, peut-être ? Elle ne sait même pas quelle est sa couleur préférée. Le bleu ? Ou le vert, peut-être ? Elle hésite. De toute façon, a-t-on vraiment besoin d'une écharpe sous les tropiques ? Un livre alors ? Une histoire d'amour ? Non, ça ferait vraiment trop niais ! La biographie d'un grand homme ? Hemingway ? Picasso ? Non, plutôt Gainsbourg ! Pour qu'il n'oublie pas Elisa !

**17** C'est bientôt les vacances ! Juste avant, le spectacle de l'école : *Vive le vent ! Vive le vent !* Vive les enfants ! Elisa et Nicolas sont si fiers de Jules et de Zoé !

**18** Noël en avance chez Mamoushka. Ce soir, ils ne sont que cinq. Elisa ne fête plus Noël avec ses parents depuis bien longtemps. Au menu : foie gras mi-cuit, au champagne et à la truffe, coucous de Noël à la Mamoushquette' et comme dessert, une boule de glace à la figue sur une tranche de pain aux amandes. Les enfants et les grands se régalent ! Ce soir, Mamoushka observe attentivement Elisa et Nicolas.

**19** Hadrien ne sait pas comment lui dire. Dans quelques jours, il partira avec sa femme et ses enfants sous le soleil des Philippines. Alors, pour l'instant, il attend. Il ne dit rien à Elisa.

**20** *Hearing*. Soirée de fin d'année – thème alsacien, choisi par Bernard. Choucroute. Riesling. Tarte aux myrtilles. Chacun doit apporter un cadeau à cinq euros. Elisa rentre chez elle en ayant trop bu, trop mangé et avec un petit paquet de farine de châtaigne bio. Le cadeau apporté par Loïc. Elisa repense au sweat-shirt qu'il portait ce soir sur lequel était écrit « *En attendant le bonheur, soyons heureux !* ». Elle envoie cette citation à Hadrien.

**21** Ce matin, Elisa ne peut plus fermer sa petite jupe noire. La fermeture

éclair ne parvient pas à passer le col de la hanche. Elle est bloquée par un petit bourrelet. Mince ! Se dit-elle, les choses sérieuses n'ont même pas encore commencé !

**22** Nicolas et Elisa vont courir le long du canal Saint-Martin. Tous les deux. Ensemble. Ils courent, ils courent. Ils ne se parlent pas. Ils courent, ils courent. Ils ne se regardent même pas.

**23** La chasse aux cadeaux s'achève. Un temps interminable aux caisses laisse libre champ à Elisa pour envoyer une dernière avalanche de textos à Hadrien. Il va tellement lui manquer !

**24** — Attention ! Ça coule !

Passe-moi vite ta coupe, Elisa !

Elisa ! Vite ! Passe-moi ta coupe ! Ben, tu penses à quoi ?

— Allez ! À votre santé !

Et Joyeux Noël !

## 2.

*Fichier / Émoticônes.*

*Document / Intérieur.*

*Date / 26 décembre.*

*La couleur du jour : aujourd'hui, tout est gris. Absolument gris. Un gris acier qui tire sur le gris souris.*

*L'image d'un jour : un tableau de Soulages. Du noir sur du noir avec quelques fines rayures de gris, du gris qui lacère du noir, du noir qui s'étale sur du gris. Plus d'envie ! Hadrien est parti en vacances avec sa femme et ses enfants. Il passe un Noël chaud, lumineux. Une trêve de neuf jours. Nos échanges sont suspendus. C'est insupportable de n'avoir plus accès à lui. Il n'est pas là. Et pourtant, il est tellement là pour moi :*

*Hadrien,*

*J'aimerais te dire que tu me manques.*

*J'aimerais te dire que j'ai besoin de toi.*

*J'aimerais te faire rire aujourd'hui.*

*J'aimerais entendre le son de ta voix.*

*J'aimerais savoir que tu penses à moi.*

*J'aimerais me coller contre toi.*

*J'aimerais m'endormir auprès de toi.*

*J'aimerais t'embrasser dans le cou.*

*J'aimerais que tu me prennes dans tes bras.*

*J'aimerais te sentir près de moi.*

*J'aimerais te dire combien c'est dur sans toi.*

*J'aimerais rentrer ce soir et te savoir chez moi.*

*J'aimerais te voir réfléchir.*

*J'aimerais te sentir me regarder.*

*J'aimerais que tu me rendes en vie, ma vie, l'envie.*

*J'aimerais te dire qu'une journée sans toi est une journée perdue.*

*J'aimerais que tu sois malheureux sans moi.*

*J'aimerais que tu sois aussi malheureux que moi.*

*Tu es devenu intouchable car tu es avec eux, les tiens, cette famille à laquelle tu appartiens. Cette femme, que tu trompes certes, mais qui est ta femme, celle que tout le monde connaît, celle qui en portant ton nom est un prolongement de toi-même. Celle que je ne suis pas. Celle que je ne serai jamais. Ton absence m'est absolument insoutenable. Je vois rouge, noir, gris. Je te vois. Je te convoque, je t'imagine, je vais te chercher parmi eux, je te prends par la main, je t'embrasse dans le cou, je me colle à toi, juste pour avoir un tout petit peu de toi près de moi, rien qu'à moi quelques instants. Je me faufile dans cette vie qui n'est pas la mienne, ni la nôtre, je te vois avec eux, avec elle. Cette complicité et cet amour que tu as pour elle, elle qui est la mère de tes enfants, elle qui était là, bien avant moi. Je la comprends, je la respecte, mais je la déteste aussi. Je t'imagine faisant l'amour avec elle. Je suis terrifiée, pétrifiée, je perds pied, je perds vie, absolument vie.*

\*

\* \*

Elisa n'enverra jamais ce message à Hadrien. Absolument, jamais. Elle n'oserait pas. Elle trop fière, trop digne. Elle écrit pour elle. Pour se soigner. Pour extraire sa douleur, la presser à froid. Elle fait ce qu'elle peut pour essayer d'aller mieux.

Elisa relit ses mots. Personne d'autre qu'elle ne devrait y avoir accès. Elle s'observe. Elle hésite entre la pitié et le mépris. Elle enregistre son document. Ferme son dossier. Éteint son ordinateur. Assise devant la fenêtre, elle jette sa nuque en arrière, relève ses cervicales et regarde dehors.

Le ciel est si gris aujourd'hui qu'il se confond avec les toitures en zinc de Paris. La brume étouffe les toits. Un ciel bas. Un ciel lourd. Un ciel sirupeux qui suffoque. Un couvercle. Un cachot. Un ciel sans horizon qui ampute l'avenir. Une mer de gris striée par quelques traces d'avions. Des traces d'espoir. Des preuves tangibles que certaines choses changent. Il peut donc y avoir du mouvement. Il y a des gens qui avancent. La vie évolue parfois. Elisa pense à tous ces avions, qui en traçant, dans le ciel voguent tranquillement vers Hadrien, alors qu'elle, elle reste engluée à Paris !

Elisa saisit son téléphone, le manque est trop fort, elle brise la trêve de Noël et envoie un petit :

D'Elisa à Hadrien :

( TMMT ☹ ! )

pour accompagner l'avion juste au-dessus d'elle qui file, quelque part, peut-être en Asie, peut-être vers Hadrien.

\*TMMT : Tu me manques tellement

### 3.

Le jour semble couché, encore. Une autre journée grise s'annonce. Elisa est déjà levée. Nicolas dort profondément. Zoé et Jules sont malades. Elisa fait le tour des chambres, prend la température, administre du Doliprane, apporte de l'eau et des bisous.

Épuisée, en nuisette noire et peignoir négligemment noué, Elisa s'effondre sur le canapé du salon. Elle est vide. Hadrien lui manque absolument. Elle attrape son téléphone, juste pour voir, juste pour savoir si Hadrien lui a répondu. Elle ne s'attend à rien. Elle connaît trop bien Hadrien. Il déroge rarement aux règles qu'il s'est fixées. Elle allume son téléphone. Il s'active, il braille. Des notifications vibrantes et chantantes lui signalent l'arrivée dans la nuit de quatorze missives.

Origine : Hadrien 100 %.

Il a répondu à son « TMMT » malgré leur trêve !

À l'autre bout du monde, sur une île des Philippines, très tôt ce matin, Hadrien a envoyé à Elisa des photos de ses vacances. Onze photos, un message et deux émoticônes, c'est le tribut qu'elle découvre ce matin. C'est énorme !

Elisa sourit. Elle n'en espérait pas tant.

Hadrien a brisé le silence, lui aussi, il n'en pouvait plus. Il a soigneusement photographié la terrasse, la vue de la piscine depuis le salon, le ciel bleu azur, deux jolies noix de coco adossées l'une contre l'autre sur une parcelle de sable blanc, un clin d'œil pour eux ? Et puis, toutes ces images de leur maison ! Elisa est subitement mal à l'aise. Elle a le sentiment de rentrer par effraction dans un espace qui lui est interdit. Elle hésite un instant. C'est tout de même terriblement tentant. Tout est bon à prendre pour se rapprocher de celui qui lui manque tant. Elle décide de rentrer sur la pointe des pieds dans la maison de vacances d'Hadrien. L'air de rien.

Elisa fait défiler les photos sur son écran : une maison splendide, des rayons

de soleil, des palmiers au vent. La sixième photo représente la vue de la piscine depuis le salon. On y voit une jolie piscine rectangulaire. Devant la porte-fenêtre, une table, des chaises ; l'œil avisé d'Elisa s'arrête. Une intuition. Elle rapproche son écran de ses yeux et zoome sur la photo.

Sur le dossier de l'une des chaises, Elisa reconnaît la chemise d'Hadrien. Celle qu'il portait le dimanche à Shanghai. Une chemise bleu ciel avec le col et les poignets en liberty rose et bleu foncé. L'une de ses chemises préférées, lui avait-il confié. Mais, cette chemise n'est pas seule. Elle flirte, sur le dossier de la chaise, avec une jolie tunique colorée, féminine, estivale, sensuelle. Une tunique ourlée d'une bordure en strass dorée. Elisa réfléchit. Hadrien a deux fils et une fille de sept ans. Ce n'est pas le genre d'habit que porterait une fillette de sept ans.

À elle seule, cette photo raconte une histoire. Une histoire qu'Elisa ne connaîtra jamais mais qu'elle essaie immédiatement de reconstituer. Elle raconte peut-être l'histoire d'un couple qui se retrouve. Un couple qui se déshabille tard le soir avant de sauter main dans la main dans la piscine. Un couple qui rentre de la plage tranquillement et qui se déleste de ses vêtements avant de filer ensemble sous la douche. Un couple qui se dévêt lorsque la maison est devenue silencieuse et dépose négligemment ses habits sur la chaise avant d'aller faire l'amour. Un couple qui n'a pas peur des rayons du soleil. Ni de la lumière. Un couple légitime. Tout ce qu'Hadrien et Elisa ne forment pas. Un couple vrai, en somme.

Elisa s'enfonce profondément dans le canapé de son salon, elle cherche à s'engloutir.

L'appartement est silencieux. Tout le monde dort, encore.

Elisa ferme les yeux.

Elle imagine Hadrien avec sa femme elle imagine Hadrien aimé par une autre elle imagine Hadrien choyé par une autre elle imagine Hadrien exister pour une autre elle imagine Hadrien discuter avec une autre elle imagine Hadrien rire avec une autre elle imagine Hadrien si beau dans les yeux d'une autre elle imagine Hadrien dormir avec une autre elle imagine Hadrien danser avec une autre elle imagine Hadrien faire l'amour à une autre. Elle imagine Hadrien Heureux.

Ses paupières vacillent.

La jalousie s'infiltré avec la même rapidité que la résurgence d'un cours d'eau qui colonise un nouveau territoire. Un fluide brûlant, corrosif, dévastateur coule soudain à toute vitesse dans ses veines. Il strie les ventricules de son cœur. Il irrigue tous les sillons de son cerveau. La jalousie charrie des émotions inconnues, nouvelles pour Elisa. Celle-là même qui a toujours affirmé haut et fort que la jalousie est un sentiment faible et méprisable qui ne sert à rien, si ce n'est à se déprécier et à se faire du mal. Celle-là même qui répète depuis si longtemps, si fièrement, qu'elle n'a jamais été jalouse un seul jour de sa vie.

Subitement, ses émotions renversent ses croyances. Elle incline la tête en arrière.

Puis en avant. Elle se recroqueville. Elle enfouit son visage dans ses mains.

Elisa perd pied. Sa raison explose. Soudain, elle comprend tous ceux qui partent en vrille un bon matin. Sortis de nulle part, prenant leur jalousie à deux mains, ils s'arment de leur téléphone portable et sans même s'annoncer, ils hurlent frénétiquement sur la femme de leur amant ou sur le mari de leur maîtresse. *Laisse-le moi ! Laisse-le moi ! Putain, laisse-le moi ! T'as trop de la chance, toi, tu l'as tout le temps, et moi, moi, je l'ai jamais ! Putain, s'il te plaît, laisse-le moi. Je m'en occuperai, j'en prendrai soin, je lui ferai l'amour tous les soirs, j'adore ça, faire l'amour avec lui, il le fait si bien, et puis je le nourrirai, j'en prendrai soin, je m'occuperai de lui, même quand il s'ra vieux, laisse-le moi ! Putain, laisse-le moi ! S'il te plaît, je l'aime tellement ! Laisse-le moi, j'en ai tellement besoin !*

Elle s'arrête. Elle ouvre les yeux. Elle a honte. Elle n'aurait jamais imaginé être dans cette situation, un jour, dans sa vie. Elle a mal. Absolument. Elisa est jalouse. Absolument. Le barrage se fissure. Une larme.

Hadrien n'est pas parti seul en vacances. Elisa le savait bien. Mais elle l'oublie souvent. Elisa et Hadrien, comme beaucoup d'autres couples adultères, pratiquent à merveille les artifices grammaticaux. Ils travestissent les pronoms personnels pour se faire croire l'un à l'autre qu'il n'y a qu'eux. Hadrien, lorsqu'il parle avec Elisa, emploie toujours le « JE ». Toutes ses phrases

commencent par un bon, gros, « JE » solide et solitaire : « JE suis allé à la plage ce week-end », « JE pars en vacances aux Philippines pour les fêtes », « J'ai vu un superbe film hier soir, il faut absolument que tu le voies ! ». Au début, Elisa croyait naïvement à la véracité grammaticale de ses propos. Puis, avec le temps, elle a compris qu'il s'agissait d'un « JE » qui cachait en réalité un « NOUS ». Alors, elle s'est mise à faire pareil. Elle est entrée elle aussi dans ce jeu du « JE » fallacieux : « JE suis allée avec les enfants sur les Champs-Élysées dimanche pour leur montrer les illuminations », « JE pars en week-end en Normandie ». Elisa et Hadrien se sont mis à conjuguer leur vie à la première personne du singulier, pour se faire oublier l'un à l'autre que leur vie, ils la partageaient justement déjà avec un autre. Qu'ils sont courageux Hadrien et Elisa ! Ils planquent en permanence le « NOUS » qui fait mal et sortent à tout va un « JE » si faux mais si rassurant.

En envoyant cette photo, Hadrien, sans même s'en douter, violente Elisa, en lui imposant un « NOUS » brûlant.

Des larmes sillonnent abondamment son visage. Elisa ne sait pas vraiment pourquoi elle pleure. La jalousie ? L'orgueil ? Le mépris de soi ? La tristesse ? La désolation de trahir Nicolas ? Le manque d'Hadrien ? L'envie irrésistible de l'aimer et de le détester aussi ? Le besoin impérieux d'être consolée ? D'être aimée ? D'être rassurée ? L'envie que quelqu'un la prenne tout simplement dans ses bras avec la vérité de l'amour.

Une petite voix face à elle se fait entendre :

— Ça va Maman ?

Elisa relève la tête, ouvre les yeux et voit son fils qui la regarde. Immédiatement, elle se sert de ses mains comme d'un essuie-glace et balaie énergiquement cette eau qui avilit son visage.

— Oui, oui, ça va, Jules... Ne t'inquiète pas ! Je suis juste un peu fatiguée.

— Tu sais Maman, il ne faut pas pleurer pour ça. Demain, Zoé et moi, on ira mieux, tu verras.

Elisa sourit.



## 4.

La voiture file le long des quais.

Ce soir, c'est la première nuit de l'année. Celle qui ouvre sur toutes les autres. Celle qui donne le ton. Celle qui récolte les mensonges des bonnes résolutions. Celle qui oblige à la fête, au rassemblement. Celle qui creuse le sentiment de solitude. Une nuit sombre et sonore. Une nuit épaisse et mémorable. Une nuit légère et pétillante. Une nuit si longue qu'elle voudrait battre le jour. Une nuit que tout le monde interroge bêtement, dès le lendemain. Parce que vous, vous avez fait quoi pour le 31 ?

Nicolas conduit. Elisa est trop fatiguée pour penser. Elle arrime ses yeux à la surface noire de la Seine. Les enfants dorment depuis longtemps. Chez Bérénice d'abord, puis à l'arrière de la voiture.

— Tu sais à quoi j'ai pensé quand Fabrice nous a demandé ce qu'on se souhaitait tous pour la nouvelle année ?

— Non... à quoi ? Répond Elisa d'un air absent.

— J'ai pensé que je nous souhaitais d'aller mieux, nous deux, enfin tous les deux.

— Hum..., d'accord.

— J'ai souhaité cela pour nous et pour les enfants aussi.

— C'est bien.

— Et toi, tu as pensé à quoi ?

— J'me souviens plus. À rien. Si. J'ai pensé aux enfants, je crois.

Elisa ment.

Elle a pensé à Hadrien. À son désir de le revoir. À cette nouvelle année qui commence, sous le signe de la duplicité, et du manque absolu de lui.

Elisa ment si bien désormais.

On n’y voit presque plus rien.

— Tu as pensé aux enfants ? Et pas à nous ? Ça ne m’étonne pas ! Pas une fois dans la soirée t’es venue vers moi ! Emma, Agathe, Bérénice ont couru vers leur mari à minuit, toi... t’es même pas venue m’embrasser ! À minuit, tu ramassais frénétiquement les assiettes ! Comme tu sais si tu voulais m’éviter !

— Nicolas, il est plus de deux heures du matin ! Tu veux vraiment qu’on commence l’année en s’engueulant ?

— Elisa, j’aimerais comprendre ce qui se passe ? T’es plus là ! Qu’est-ce qui se passe ?

— Il se passe que je ramassais les assiettes ! J’étais pas là parce que je ramassais les assiettes ! Et, je ramassais les assiettes parce que j’avais envie d’aider. Aider, tu sais ce que cela veut dire ? J’avais pas envie que Bérénice se tape tout ! Toute seule ! Demain matin ! Mais fallait épouser Agathe, Emma, ou Bérénice puisqu’elles te semblent toujours tellement mieux que moi !

Un silence.

La Seine n’est plus là pour apaiser Elisa. Nicolas se crispe sur le volant. Il a tourné trop tôt sur le boulevard. Ils refont un tour.

Elle manie la mauvaise foi avec une dextérité qui l’étonne elle-même. Elle évitait absolument ce genre de situation, avant. Elle pratiquait à merveille « l’oscillation souricienne » : un sourire qui disait « tu crois ? », puis un silence qui disait « vraiment ? tu veux te disputer pour ça ? », et un autre sourire qui disait « finalement, c’est pas grave tout ça, non ? ». Elle faisait tout pour désamorcer le conflit avant même qu’il n’ait lieu. La discontinuité de ses courts silences et de ses longs sourires apaisait immédiatement Nicolas. Leurs disputes étaient rares, concises, sous forme de soliloques uniquement.

Depuis quelques mois, Elisa et Nicolas se disputent ensemble, très souvent. Ils le font plutôt bien, y mettant l’un et l’autre une belle énergie. C’est leur nouvelle manière d’entrer en contact désormais. Ils s’affrontent avec des mots. L’irritation, la vexation, l’énervement sont au centre de leurs échanges. Le ton monte rapidement. Des mots s’envolent, ils font mal, ils heurtent, ils vexent, d’autres mots s’élancent en retour. Le climat est très tendu.

Elisa ne cherche plus à désamorcer les disputes. Elle a renoncé à apaiser Nicolas. C'est l'inverse. Elle court à toute vitesse s'engouffrer dans la moindre petite brèche de conflit à venir. Elle les guette, elle les attend, elle les espère. Inconsciemment, Elisa cherche à se rassurer, à se déculpabiliser, à justifier ses mensonges et sa trahison.

Par lâcheté, elle cherche à se convaincre qu'elle n'a pas si tort que ça de tromper Nicolas.

## 5.

Le seul lundi dans l'année où Antonin déroge aux croissants est le premier lundi du mois de janvier. Pour lui aussi, les fêtes ont été riches.

L'hiver bat son plein à Paris. Elisa arrive au bureau, elle commence à raconter ses vacances à ses collègues, tout en se délestant gracieusement de ses gants, de son écharpe, de son bonnet, de son manteau. Un vrai sapin de Noël qui perd sa parure. Antonin et Elisa remarquent le nouveau pull de Loïc. En riant, ils s'empressent de lui demander si les non-consuméristes peuvent quand même recevoir des cadeaux à Noël.

L'ambiance est à la fête ce matin, les trois compères rient comme des camarades d'école contents de se retrouver. Les vacances traînent encore un peu.

Le téléphone sonne.

Bernard.

Il vient siffler l'arrêt officiel des festivités.

Antonin et Elisa doivent passer le voir ce matin. Urgent.

Il a eu Marceau au téléphone. Il a l'air énervé.

10h. Elisa et Antonin se rendent au sixième étage.

— Bonjour. Entrez, leur dit Bernard, en montrant les fauteuils de son grand bureau.

— Bonjour, Bernard. Bonne année ! Lui lance Elisa.

— Ah, oui ! BONNE ANNÉE ! Faudrait vraiment mettre un écriteau « BONNE ANNÉE » dans le couloir, ça éviterait de le répéter bêtement deux cents fois, pendant dix jours ! Souvent, je me dis que la politesse, ça vous fait passer pour un neuneu !

Elisa et Antonin sourient. Bernard semble très en forme. À n'en pas douter, ils repartiront de son bureau avec quelques beaux *bernardismes* tout frais cueillis.

— Bon allez, j’suis sympa, j’vous en fais un vrai, rien que pour vous ! « BONNE ANNÉE Elisa ! »— les dames d’abord, c’est con mais c’est comme ça ! – « BONNE ANNÉE, mon cher Antonin ! ». Vous savez ce que je vous souhaite, à tous les deux ? Sincèrement, en plus... Eh bien, je vous souhaite avant toute autre chose, la santé. C’est le plus important, non ? Une année en bonne santé ! Une année sans aucun arrêt de travail, ce ne serait pas super ça ? C’est le plus important pour moi ! Le reste, l’amour, la famille, l’argent, les projets, démerdez-vous ! De toute façon, on ne peut pas gagner sur tous les tableaux !

Elisa et Antonin se regardent, ils se comprennent. Du Grand Bernard – Cuvée Premier Cru. Dommage que Loïc ne soit pas là !

— Avec la nouvelle année, viennent les bonnes résolutions. Primo, on va arrêter de se faire bouffer par Marceau ! Faut pas oublier qu’il y a encore un an, ce n’était ni plus, ni moins qu’un minable grain de riz en Asie ! Et maintenant, il se prend pour un empereur ! Il m’a appelé hier, il veut vous faire venir tous les deux à Tokyo pour préparer la campagne d’un nouveau produit que Sublime va lancer au Japon. Comme ça, l’air de rien ! Du genre, c’est lui le boss, nous on est les petites mains à Paris ! On attend bien sûr que l’empereur Marceau vous donne du boulot !

Antonin est étonné. Elisa sourit à nouveau. Elle fait comme si elle ne savait rien.

— Marceau m’a expliqué pendant trois plombs que la stratégie de Sublime a été jusqu’à présent uniquement sino-ciblée. Maintenant, il adore dire ça Marceau : « sino-machin » ! « Sino-marketing » ! « Sino-stratégie » ! « Sino-développement » ! Quelqu’un a dû lui expliquer pendant les fêtes que « sino », ça veut dire chinois. Bref, la direction de Sublime a été TRÈS satisfaite des campagnes réalisées à destination, attention, je cite Marceau... accrochez-vous bien, « des sino-consommateurs », et elle souhaite une déclinaison japonaise de la stratégie social media car il s’agit d’un produit qui est, dixit Marceau, « l’un des plus novateurs au monde en termes de cosmétique connectée », c’est pourquoi Monsieur Hadrien Marceau, troisième empereur d’Asie autoproclamé, souhaite que Dame Torlédo et que Seigneur Holz – qui bien sûr s’ennuient

comme des rats morts à Paris – se rendent prochainement à Tokyo. Son équipe de Hong Kong n'est pas encore totalement opérationnelle, *Hearing* n'a, à ce jour, pas d'agence support à Tokyo... bla, bla, bla, bla, bla... Bref, du grand Marceau ! À moi, on me la fait pas... il gratte... et ça se passera pas comme ça !

Elisa et Antonin écoutent tranquillement. Ils observent la logorrhée ininterrompue de Bernard et attendent avec impatience de savoir s'ils partiront au Japon.

— Il croit quoi Marceau ? Que je ne le vois pas venir de loin ? Je l'imagine déjà à la prochaine réunion avec les actionnaires. Il va nous rouler des mécaniques ! Peut-être même bien qu'il viendra habillé tout en jaune comme un empereur ! Bon... Bref, le problème, c'est qu'il faut faire semblant de jouer l'équipe. Vous savez bien comment ça se passe : je te serre la main devant, mais je te savonne la planche derrière le dos... Donc, pour vous la faire courte. Je lui ai dit oui et non. J'ai dit oui pour Elisa et non pour Antonin.

Il faut qu'il comprenne, Marceau, qu'on croule sous le boulot à Paris ! On l'a pas attendu pour s'y mettre ! C'est fini de profiter de moi ! Enfin de vous ! Mais au final, de moi aussi.

— C'est bon pour vous, Elisa ?

— Oui, oui... pas de problème. C'est pour quand alors le Japon ?

— Dans vingt jours, je crois. À confirmer avec Marceau. Elisa, on a plein de clients ici qui ont besoin de toute votre attention aussi. Antonin, ça va ? Pas trop déçu ? C'est comme ça, c'est la vie ! On gagne pas à tous les coups ! Et puis, le Japon, j'ai entendu dire qu'ils sont tous cinglés ! C'était plus légitime que ce soit Elisa.

— Bernard, pas de problème, même si je pense plutôt que les Japonais sont plus raffinés que cinglés, mais comme vous venez de le dire, ce n'est pas le travail qui manque ici.

— » Cinglés », « Raffinés », tout ça, ça rime avec « bossez » ! Allez, faut – y aller ! Je vous laisse, c'est l'heure pour moi d'aller aux toilettes, leur jette Bernard en se levant subitement.

Elisa et Antonin se retrouvent seuls dans le grand bureau de Bernard.  
Ils éclatent de rire.

Elisa savait.

Elle avait échangé des messages avec Hadrien pour la nouvelle année :

**De Hadrien à Elisa :**

Elisa, Bonne année !   
Je voudrais être avec toi.  
Que te souhaiter ? Que nous  
souhaiter ?  
À toi : de garder tes sourires  
lumineux.  
À nous : beaucoup  
de futures rencontres qui durent.  
J'ai besoin de toi et très envie de  
te revoir  
H.

**De Elisa à Hadrien :**

Hadrien,  
Merci pour ton message. Tu  
es l'étincelle de ce début  
d'année.  
Les fêtes ont été grises,  
sombres, tristes.  
Le manque de toi m'affaiblit  
absolument. Elsa.

De Hadrien à Elisa :

Elsa ? Une erreur ?  
Elisa ? Lisa ? Elsa ? Lise ? Elise ?  
Je t'en propose un autre :  
Hélisa. Je te donne ma Hache  
pour te protéger pour toujours  
Adrien.



De Elisa à Hadrien :

Bravo ! Merci !  
J'aime beaucoup avoir un peu  
de toi avec moi.

Hélisa.



De Hadrien à Elisa :

Rendez-vous bientôt  
en territoire zen.



De Elisa à Hadrien :

C'est-à-dire ?



De Hadrien à Elisa :

Tu aimes les Sushis ?



## 6.

Du Rouge. Du Bleu. Du Jaune. Et du Vert aussi. Des couleurs clignotent à toute vitesse dans la nuit. Des enseignes lumineuses qui déchirent le ciel gris.

### *JAPAN ME*

Elisa et Hadrien sont là. Perdus dans le quartier de Kabukicho, le quartier qui ne dort jamais, en plein cœur de Shinjuku, à Tokyo. Ils sont là. Eblouis, par les enseignes lumineuses qui aspergent leurs visages de couleurs. Etourdis, par les verres de saké chaud qu'ils viennent de déguster pour fêter leurs retrouvailles. Ebahis, par la foule des passants qui les entoure, les fascine et les effraie.

Ils semblent si petits face à ces tours géantes qui les écrasent d'un regard. Et pourtant, leur amour est si grand. Il joue du tambour dans leur poitrine. La tête levée, attirés par toutes les couleurs de la nuit, Hadrien empoigne soudain Elisa par la main. Il veut marcher avec elle, pour de vrai, en serrant fortement sa main, parce qu'il voudrait qu'il en soit ainsi tous les jours. La main d'Elisa contre la sienne, avançant ensemble quelque part, pour de bon. Elisa est étonnée par la spontanéité d'Hadrien, par sa détermination. Elle se souvient de Hong Kong, de ces mains auxquelles elle n'avait pas eu accès. Une indicible joie la parcourt.

Ils avancent, puis, s'arrêtent. En pleine rue, Elisa a envie d'y croire elle aussi. Elle laisse tomber sa peur, attrape Hadrien par le revers de sa veste, brusquement. Se rapproche de lui en le regardant amoureuxment, glisse tendrement sa tête vers sa nuque, lève les yeux juste au-dessus d'elle et lui susurre en embrassant sensuellement le lobe de son oreille : *JAPAN ME !*

Le lendemain.

Dans un *open space* immense – murs blancs laqués, fauteuils futuristes, grande table de réunion rouge vif en forme de point d'interrogation, dont les pieds montent et descendent automatiquement – discutent très sérieusement Axelle Wong – *La mère Foldingue* –, Dorian Petit – *Le fils Mou du Genou* –, Alexis – *Le petit frère C'est moi le meilleur* –, Elisa Torlédó, Hadrien Marceau et deux *brand managers* de *Sublime Japan*.

Hadrien n'a même pas eu à forcer la chance, cette réunion a été imposée par la direction du groupe. Dans trois mois, *Sublime* lancera sur le marché japonais un produit *high tech* innovant. La *Sublime Cleansing Treasure Box*. Petite boîte rectangulaire divisée en six compartiments, on dirait presque un bento – la lunch box japonaise – alors qu'il s'agit d'un objet hyper connecté.

Au Japon, jamais la femme ne se démaquille devant son mari. Il s'agit d'un moment d'intimité durant lequel elle fait s'évanouir les artifices de sa journée. La *Sublime Cleansing Treasure Box* propose d'accompagner les Japonaises durant cette métamorphose avec, à chaque étape du processus de démaquillage, une diffusion de haïku, brindille de poésie japonaise.

La cérémonie commence avec l'application d'une première couche d'huile lavante émolliente pour enlever en douceur le maquillage, suit un gel nettoyant, aux vertus tonifiantes et anticalcaires. À chaque étape, une petite éponge en microfibres pourvue de capteurs électroniques envoie un signal sur le téléphone de son utilisateur pour l'informer qu'il peut passer à l'étape suivante. Chacun envoyant, via l'application *Sublime*, le *haïku* qu'il veut partager pour faire de ce moment, un instant de méditation poétique :

« *Ma peau*  
*Se dévêtit*  
*Mais conserve*  
*Sa lumière* »

Partout dans le monde, l'industrie cosmétique fabrique des shampoings 2-en-1 qui lavent et démêlent à la fois, des démaquillants 3-en-1 qui démaquillent, hydratent et tonifient en un clin d'œil. Point de tout cela au pays du Soleil Levant. Ici, on pratique la *Slow Cosmetic*. On modernise les recettes traditionnelles des Geishas pour faire un démaquillage lent, profond, puissant.

L'équipe d'Hadrien doit élaborer la stratégie social media pour le lancement de la *Sublime Cleansing Treasure Box* au Japon. Il s'agit d'un produit insolite, nouveau, il faut faire un buzz !

Axelle est dans les *starting blocks*. Alban est si stupéfait par ce produit si innovant que ses idées tardent à venir. Alexis est fier d'avoir été choisi pour accompagner l'équipe. Il déborde de propositions. Les échanges sont fructueux. Hadrien insuffle comme toujours une dynamique positive. Ils construisent ensemble une stratégie *social media Made in Japan* en s'appuyant sur les deux

principales caractéristiques de la société japonaise : la modernité et la tradition.

Personne ne remarque les regards. Personne ne sent le désir, ni la complicité qui unit au-delà des apparences, au-delà des codes, au-delà des mots, au-delà des silences, Hadrien à Elisa.

## 7.

— Tu crois qu'on entre ?

— Non seulement on entre, mais, on prend une chambre !

— T'es sérieux ? Vraiment ?

— Oui. Très. Cela fait des années que j'entends parler des Love Hotels ! Cela m'a toujours interpellé que les Japonais vivent dans des espaces si étroits, coincés entre leurs enfants et leurs parents et qu'ils doivent prendre rendez-vous pour faire l'amour avec leur conjoint. Y'a que les Japonais pour être aussi bien organisés ! On y va, tu veux ?

— Vraiment ? Tu veux y aller ?

— Mais, oui... Viens ! Et, puis, c'est juste un hôtel au fond.

Hadrien saisit, à nouveau, avec détermination la main d'Elisa. Ils traversent la rue.

Un hall d'hôtel qui n'en est pas un. Personne ! Ayant l'habitude de s'annoncer, Hadrien et Elisa cherchent en vain un réceptionniste.

L'hôtel est pensé pour minimiser les rencontres. Leurs yeux se heurtent à un mur multi-écrans. Ils observent sidérés.

Tout est écrit en japonais ! Ils ne comprennent rien ! Ils s'y mettent à deux pour arriver à décoder ce mur interactif intrigant. Après quelques minutes, ils comprennent que les écrans lumineux signalent les chambres encore disponibles, ceux dont la luminosité est atténuée recensent les chambres occupées. Il y a deux tarifs : l'un à l'heure, l'autre à la nuit. Un décompte du temps restant avant la libération de chaque chambre est affiché.

La sélection d'une chambre implique plusieurs critères : la disponibilité immédiate, le thème – une petite image suggère la thématique érotique – et le temps restant avant la libération d'une chambre occupée.

Elisa dit à Hadrien :

— Regarde, la chambre *Pirates* devrait être libre dans 1h50, l'écran affiche « 1:35 + 00 :15 », quinze minutes de nettoyage doivent être prévues entre deux clients. C'est bien pensé au Japon ! Ça te dit pas de faire l'amour sur un bateau ?

Hadrien sourit.

— Tu choisis ce que tu veux !

— Mais, tu as envie de quoi ? dit Elisa. La chambre *Pirates* / occupé, *Infirmière* / occupé, *Train* / occupé. C'est bizarre une chambre « train », non ? *La chambre Miroirs* / occupé, *L'Espace Marin* / occupé. Oh ! La chambre *Goldorak* sera disponible dans 27 minutes. Regarde, 00:12 + 0:15, si on attend un peu, ça te dit ?

Hadrien est subitement réticent à l'idée d'entrer dans un lit encore chaud. Tout d'un coup, il est beaucoup moins excité.

— Bon d'accord, alors, si on veut une chambre disponible tout de suite, il n'y en a plus que deux. Regarde. On a le choix entre les fantômes ou la prison. Ce dessin-là avec les chaînes, c'est bien une prison, non ? C'est sûr que si on savait lire le japonais, ce serait plus simple, soupire Elisa.

L'excitation s'inverse. Elisa est de plus en plus amusée par cette situation cocasse, alors qu'Hadrien reste perplexe devant les dessins peu explicites d'un fantôme ou d'un mur à barreaux recouvert de chaînes. Après quelques hésitations, ils se décident pour la chambre qu'Elisa appelle « la chambre prison ». Elisa déteste les films d'horreur, faire l'amour dans une chambre hantée ne l'inspire pas du tout. Même si la perspective d'une prison n'est pas plus heureuse.

Hadrien sort sa carte bancaire. Elisa appuie sur l'écran tactile représentant un mur de chaînes. Ils se regardent pour la sélection du temps. Elisa appuie sur une heure. Hadrien, en la regardant profondément dans les yeux, appuie encore une fois sur le même bouton. Deux heures, donc. Il saisit son code. L'écran tactile perd en luminosité. La chambre *Prison* affiche qu'elle sera libre dans « 2:00 + 0:15 ». Une carte magnétique estampillée « 22 » sort de la machine.

Hadrien et Elisa pénètrent dans une pièce au plafond incurvé, sans fenêtre, aux murs recouverts d'un cuir gris poussiéreux. Le tissu qui recouvre les murs est si épais qu'il doit pouvoir assourdir tous les cris. La chambre est très sombre. Une immense télévision est le seul objet qui leur semble familier. Le guide pour enclencher le *Jail Karaoke* est posé à côté. Encore une fois, tout est écrit en japonais !

Elisa et Hadrien ne sont pas à l'aise.

Pour les détendre, Hadrien cherche de l'alcool dans le minibar. Stupéfaction. Fouets, vibro-masseurs, cordes, menottes, lubrifiants attendent dans le petit habitacle qu'il croyait être un frigo. Pas une goutte d'alcool à se mettre dans le gosier. Un minibar rempli de *sex toys*, uniquement.

Hadrien et Elisa ont l'impression d'être au musée. Ils s'étonnent ensemble de tout ce qu'ils découvrent. Elisa cherche la salle de bain. Elle ouvre une porte. Un placard. Vide. Seule une paire de menottes glissent sur une tringle. Elle ouvre une autre porte. Des costumes. Prisonniers, gardiens, des képis, des bâtons, des chaînes...

Elisa appelle Hadrien. La visite guidée continue. Les rires ne s'arrêtent plus.

Ils sont penauds, hésitants. Le désir a totalement disparu pour laisser place à l'étonnement, à la stupéfaction, à la réflexion, aux fous rires, aux échanges sur les différences culturelles et la société japonaise. On aurait envie de leur servir une tasse de *Sencha* pour agrémenter ce charmant moment de discussion. C'est incongru de se retrouver ici. Leur désir est complètement dissous par la pesanteur du lieu. Ils sont enfermés dans une prison, un cachot, des oubliettes, un lieu sombre. L'étouffante gravité des lieux s'oppose en tout point à l'élan amoureux, tendre et léger qui les animait tout à l'heure.

Le temps s'égoutte.

1 heure 23 minutes 05 secondes.

Une horloge digitale au-dessus du lit compte le temps qui reste.

Assise timidement sur le rebord du lit, Elisa balaie d'un regard cette chambre effrayante. Son visage se ferme subitement, elle soupire et dit à Hadrien :

— Finalement, le hasard fait bien les choses, c'est la chambre qui nous correspond le mieux, tu ne trouves pas ?

Hadrien s'étonne. Il lève les sourcils pour marquer sa désapprobation. Il ne semble pas partager cet avis.

— Si, si ! Insiste Elisa. Soyons honnêtes ! Toi et moi, nous formons un couple souterrain. Un couple qui disparaît dans la lumière. Un couple tapi dans l'ombre du mensonge. On trompe, on ment. Et pire encore, on se ment. Tu sais bien qu'on n'a pas vraiment d'autres horizons que cette prison ! Tu sais très bien qu'on n'y arrivera pas ! C'est trop compliqué, on est trop loin, et puis, on a trop peur de faire bouger les lignes de notre autre vie, toi comme moi, non ?

Hadrien s'étonne du discours d'Elisa. Il commence à comprendre à quel point elle a peur. Il déteste quand Elisa les condamne d'avance, quand par manque de confiance, elle dévalue leur amour.

Hadrien renverse Elisa sur le lit. Le désir bondit. Il la regarde profondément. Il l'aspire d'un regard. Il la pénètre avec ses yeux. Il veut lui dire qu'il l'aime et qu'il est désolé de les avoir conduits à être ces bandits, ces passagers clandestins de l'amour, forcés à évoluer en permanence cachés dans l'ombre. Mais, il est persuadé que ce n'est que pour un temps. Un jour viendra, où peut-être, lui, il y croit. La lumière viendra.

Il s'agrippe à ses lèvres. Il l'embrasse. Il l'embrasse plus fort encore. Sa langue s'enfonce si loin dans la bouche d'Elisa qu'elle donne l'impression de vouloir quitter le corps d'Hadrien. Il l'immobilise avec ses mains, avec ses yeux, avec sa langue.

00 : 58 minutes, 24 secondes.

Le temps s'égoutte toujours.

Elisa et Hadrien lèvent la tête et regardent ensemble l'horloge qu'ils maudissent. Où qu'ils soient le temps leur est compté.

— Elisa, il nous reste 58 minutes. On va faire de ces 58 minutes une éternité, dit tendrement Hadrien à Elisa en l'embrassant.

Le décor déteint enfin sur eux. L'atmosphère sombre et oppressante les encourage à se rapprocher, à fusionner l'un avec l'autre, l'un en l'autre pour lutter ensemble contre le temps, contre l'obscurité, contre la fatalité, contre leurs mensonges pour être vrais.

Les battements de leurs corps s'accélèrent. Les reins se cambrent. Une hémorragie du plaisir. Elisa a des orgasmes en rafale, ses hanches tremblent comme si elles étaient percutées par des armes automatiques, le plaisir la mitraille. Il ne coagule pas. Il coule et s'écoule avec le temps.

00 : 41 minutes, 19 secondes.

Dans cette chambre aux allures de cachot moyenâgeux, pliant et dépliant leur corps sur ce grand lit ovale gris, Elisa et Hadrien n'ont eu cesse de rejouer leur première scène de crime tournée dans cet hôtel londonien. Avec le temps, ils sont devenus des experts.

Désormais, ils rentrent habilement l'un en l'autre. L'effraction est douce et attendue. Ils connaissent tous les codes. Chaque parcelle du corps de l'autre leur est familière. Ils circulent avec habileté et dextérité sur leur chair, s'immisçant à l'intérieur de toutes les cavités. Ils sont rompus à ce genre d'exercice. Ils savent qu'il faut aller vite, très vite. C'est du vol à l'étalage. Ils se cambriolent l'un l'autre. Ils se prennent un maximum de plaisir. Un grand hold-up organisé. Ils dévalisent tout. Ils se ruent sur le corps de l'autre qui leur manque si souvent. Ils en veulent toujours plus, ils se remplissent les poches de plaisir. Ils en demandent encore et encore, ne sachant pas de quoi demain sera fait. Ils laissent des empreintes digitales partout. Les traces du plaisir restent visibles quelques instants. Des rougeurs, de légères morsures. Les deux complices se servent de toutes les parties de leur corps pour se faire jouir puissamment.

00 : 26 minutes, 02 secondes.

Le sexe est leur seul espace lumineux.

00 : 14 minutes, 25 secondes.

— Attache-moi. Hadrien, s'il te plaît, attache-moi ! murmure Elisa à Hadrien en regardant l'horloge et la paire de menottes au-dessus d'eux. Elisa veut être immobilisée. Elle ne veut plus partir. Elle veut être enchaînée à lui pour de bon. Hadrien la menotte. Elle est à lui, absolument.

00 heure, 00 minute, 00 seconde.

Chambre 22.

*Bonnie and Clyde...*

## 8.

Tokyo – Aéroport de Narita — Terminal 1

A 45 – San Francisco

A 44 – Sydney

Elisa marche dans l'aéroport. L'amour l'a dévalisée.

A 31 — Bangkok

A 30 – Colombo

Il ne lui reste plus rien. Elle est vidée. La douleur du manque lui claque au cœur. Écorchée, son corps et son esprit lui échappent. Sa force, sa raison, ses certitudes, son énergie giclent comme de petits copeaux de bois. L'amour la fait dérailler.

A 22 – Mexico

A 21 – Dubaï

Hébétée par l'absence d'Hadrien qui recommence, paralysée par l'envie et la peur d'aller plus loin dans cette relation sans savoir comment, angoissée à l'idée de se tapir bientôt dans son terrier, Elisa marche, exsangue, dans l'aéroport. Son pas est lourd, hésitant, fragile. Pour la dixième fois, elle s'arrête, creuse dans son sac pour vérifier le numéro de sa porte d'embarquement. Plus aucune information ne peut atteindre son cerveau, désormais. Sa raison s'émiette, tout doucement.

A 13 – Paris. Si Elisa n'était pas une fille raisonnable, une mère responsable, une épouse loyale à sa façon, elle ne se dirigerait pas, haletante, bancale, brisée vers la porte d'embarquement — A 13. Elle fuirait son histoire et courrait vers d'autres lieux pour oublier. Chaque destination s'offre à elle, comme un pont, une main tendue vers un ailleurs, un refuge pour fuir loin, très loin et arrêter tout ça.

## 9.

Dix-huit minutes, c'est le temps durant lequel Elisa ne bougera pas. Sa nuque ne s'inclinera ni sur la droite, ni sur la gauche. Ses mains ne décolleront pas de ses membres. Elle n'accordera aucune attention aux deux Libanaises qui se prennent en photo juste à côté d'elle. Dix-huit minutes de douleur. Dix-huit minutes durant lesquelles le roulement de tambour dans sa poitrine se transformera progressivement en une boule de peur. Une peur sourde et noueuse. Une peur lancinante qui bégaie. Une peur qui bout à gros bouillon dans le bas du ventre, gonflé par ses craintes, sa colère et une multitude d'accusations. Elle inspire, lentement, profondément, pour tenter d'éteindre cette douleur. Rien n'y fait. Elle n'attend qu'une chose, l'extinction du signal lumineux. Décrocher cette foutue ceinture ! Tout envoyer valser ! Se libérer. Aller marcher dans le couloir. Il faut que cela s'arrête ! Elle n'en peut plus.

Le bip libérateur se fait entendre, l'icône de la ceinture de sécurité n'éclaire plus. Elisa se lève, enfin. Aux toilettes, elle se regarde dans la glace. Elle a vieilli. Elisa fait glisser son index sur la peau de son visage comme on navigue sur une carte. Elle attribue une origine à chaque territoire froissé. Ridule après ridule, sillon après sillon, tranchée après tranchée. Cette petite ride à la commissure des lèvres : sa rencontre avec Hadrien à Londres. Celle-là : son premier mensonge à Nicolas. Ces petits sillons qui pointent depuis peu au coin des yeux : toutes ces nuits à s'interroger sur la tournure que prend sa vie. Aucun doute, Elisa est abîmée. Comment peut-elle avoir été si fraîche et si rayonnante dans les bras d'Hadrien, il y a encore quelques heures ? En le quittant à Tokyo, elle a laissé avec lui la femme pétillante et énergique qu'elle peut être, aussi. En rentrant dans cet avion, Elisa a déjà revêtu son masque. Il commence à craquer. Le mensonge use. Le mensonge ronge. Le mensonge tue.

Elle retourne s'asseoir. Tout le monde dort. Seuls les pleurs d'un bébé et les réacteurs de l'avion se font entendre. Dans ce silence aérien, elle étouffe. Chaque kilomètre parcouru la rapproche de Paris et l'éloigne d'Hadrien. Elle relève le volet du hublot pour aspirer un peu d'horizon. Il fait jour dehors. L'avion est désormais à mi-parcours, traçant tranquillement son chemin dans un couloir aérien, quelque part entre Bombay et Berlin. Le ciel est gris. Un gris lourd et menaçant qui annonce la pluie.

Elisa contemple les nuages. Un gros cumulonimbus semble faire le voyage avec eux. C'est ce qu'elle préfère en avion, les nuages. Être, non plus en dessous, mais au-dessus du ciel. Toucher un rêve d'enfant. Flirter avec le soleil. Se rapprocher des étoiles. Un petit peu.

Elle contemple ce concentré de gouttelettes d'eau juste en dessous d'elle. Qu'ils ont l'air doux, ces nuages ! Qu'ils ont l'air confortable ! On dirait de la barbe à papa, ou plutôt une grosse couette douillette, un énorme édredon, un duvet rebondi et matelassé, une mer de coton qui appelle à la confiance, au sommeil, à la tranquillité. Elisa a envie de s'y coucher, de s'y recroqueviller, de s'y blottir. Absolument.

La blancheur, la densité, l'épaisseur en font un lit d'enfant pur et accueillant. Elle qui cherche plus que jamais un endroit bienveillant, un lieu doux, paisible, maternel pour la consoler.

Elle voudrait pouvoir s'allonger sur cet irrégulier matelas de coton et dire « Pardon ». Un pardon salvateur qui mettrait fin à toute sa souffrance. Dire pardon à Nicolas de n'être plus la femme qu'il a choisie il y a douze ans. Dire pardon à Hadrien de ne pas savoir comment construire une vraie histoire avec lui. Dire pardon à Zoé et Jules d'être devenue une mère amoureuse.

Pardon.

Elle voudrait que ce pardon soit tout puissant, comme dans le monde des enfants, qu'il efface tout dès qu'on l'a prononcé. Qu'il soit un acte et non pas une frêle parole. Un pardon magique qui diluerait ses mensonges, qui abolirait sa honte, sa fatigue, sa souffrance, le mépris qu'elle s'inflige à elle-même en permanence. Un pardon qui réparerait toutes ses erreurs. Un pardon qui remonte le temps.

Elisa voudrait tout recommencer à zéro.

Elisa voudrait rejoindre la case départ du Monopoly sans passer par la prison.

Elisa voudrait une vie sans conséquence. Comme quand elle était enfant.

\*

\* \*

*Fichier / Émoticônes.*

*Document / Intérieur.*

*Date / 30 janvier*

*La couleur du jour : Rien que du Gris. Un ciel gris sans horizon étouffé par des nuages de coton.*

*L'image du jour : Le bouquet de Mamoushka. L'amour-en-cage ! Absolument. Mais, comment faire sauter les barreaux ?*

## 10.

Au même moment, dans un autre avion, qui file vers Hong Kong

*Extrait du Carnet d'Hadrien Marceau*

-----

*Vendredi 30 janvier,*

— Entendu : « Attache-moi » et « Japan Me ». De merveilleux moments ! Je voudrais encore la voir prononcer ces mots parce que c'est troublant de sentir dans ses yeux le désir qui bondit.

— Vu : La détresse et la peur dans son regard – bien trop souvent et parfois même pour n'importe quoi — . Je mesure à quel point la situation lui pèse. Elle ne vit pas notre amour sereinement, je le sais bien.

— Lu : Les seules lignes que j'ai lues ces derniers jours sont celles de son visage. Étonnant à observer. Elle peut passer en un instant du soleil à l'éclair. Un sourire profond, des yeux rieurs, brûlant d'amour. Et puis, si je trébuche sur un mauvais mot, son regard s'assombrit. Elle me foudroie, en un instant. Plus je réfléchis, plus je la décrirais comme une femme tempête ! Une femme tempête qui n'a pas vraiment conscience de qui elle est.

— Vécu : Nous deux — un Amour Ouragan ! Il faut laisser agir nos rencontres. Il nous faudra évoluer, forcément. Un jour, peut-être.... Cela ne se fera pas simplement. Il faut prendre le temps de protéger aussi tous ceux qui sont aujourd'hui autour de nous. Un jour. Je suis confiant.

*Quelle est la différence entre un jour et jamais ? L'espoir.*

— *L'espoir qui se glisse discrètement entre ces deux mots.*

*L'espoir, « absolument » !*

## VII

Du vert.  
La couleur de l'espoir.  
pourquoi pas un peu d'espoir,  
ce soir, après tout ?

# 1.

En attendant ses bagages, Elisa allume son téléphone. Treize heures d'avion durant lesquelles elle s'est retirée du monde connecté. Son téléphone se réveille. Il s'étire, s'agite, vibre. Des petites bulles remontent à la surface de son écran pour lui restituer tous les billets qu'elle n'a pas pu récolter en temps et en heure.

*Les parisiennes*

Valentin

Sencha, Soja,  
Sushi, Tatami,  
Où est donc Elisa ?  
Déjà ici ?  
Ou encore là-bas ?

De Sidonie à Elisa :

Alors, Miss Japan ?  
Yoga ou pas yoga ?  
Sacha et moi serons là  
mardi.  
Même pas peur de  
Steeve !

De Nicolas à Elisa :

Maman  
tu rentres quand ?  
c'était bien le Japon ?  
Zoé veut te faire des bisous.  
et moi aussi et papa aussi.

Jules

De Nicolas à Elisa :

Salut toi,  
Tu atterris quand ?  
On se croise demain matin au  
petit déj' ?

D'Hadrien à Elisa :

Hélisa,

Je viens d'arriver à Hong Kong,  
tu me manques énormément, déjà.

Ne sois pas triste Elisa !  
Laissons agir nos futures rencontres...  
tu verras...

J'adore te faire l'amour.  
J'adore l'amour avec toi.

C'est solaire de t'aimer, HELISA !  
C'est solaire, crois-moi.



Nous sommes un couple lumineux,  
Reviens au Japon, on prendra cette fois la  
chambre "Soleil Levant"

adrien.

*Les parisiennes*

Léa

Alors, comme Val est poète,  
je vous propose la blague du  
vendredi, spécialement  
pour Elisa :

J'ai entendu dire que le  
climat au Japon n'est nippon  
ni mauvais !



Il fait nuit à Paris. Le jour n'est pas encore levé. Usée, fatiguée par cet interminable voyage Elisa s'installe dans un taxi. Elle prend son téléphone et commence mécaniquement à répondre à tous ses messages.

Répondre

*Les parisiennes*

Elisa

Konichiwa, les amis !

J'arrive à l'instant.

Point de Sushi, de sashimi, ni de tatami...

les Geishas, sont restées là-bas

J'ai juste du Sencha

Pour qui en voudra...



Répondre

De Elisa à Sidonie :

Oui pour mardi a priori.

Je dois juste vérifier que je peux faire garder les enfants.

13 heures de vol ☹️☹️ :  
nuque, épaules, en compote !

Besoin de faire du Yoga plus que tout  
Même pas peur de Steeve, moi non plus !

Répondre

De Elisa à Nicolas :

Adrien,

J'ai découvert ton message en attendant mes bagages.

Je l'ai lu et relu. Il est "solaire" et me réchauffe un peu.

Il fait froid et nuit à Paris. C'est "lunaire" sans toi.

Envie d'être contre toi, sur toi, en toi, dans tes bras, envie de toi encore et encore.

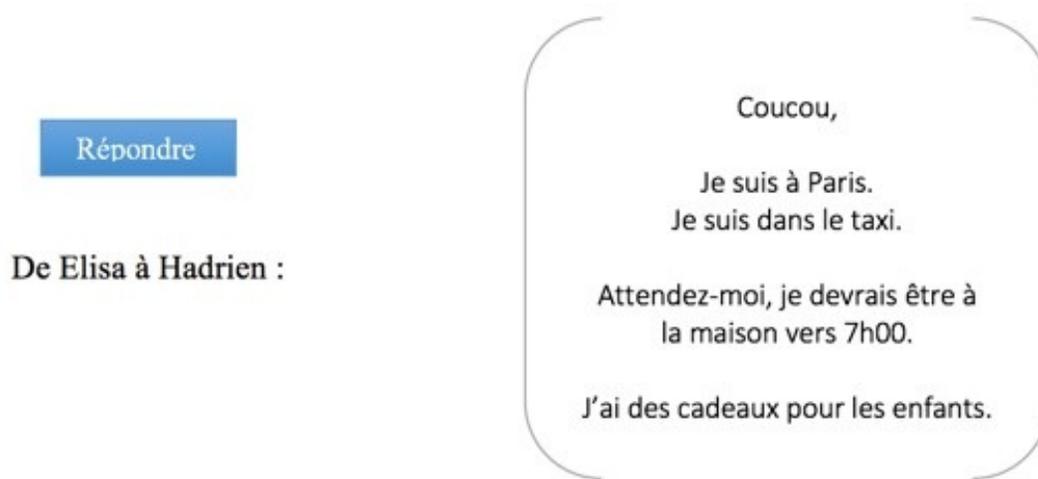
Hélisa.

PS : Je dis OUI à la chambre "Soleil Levant" sans hésiter.

PS 1 : J'arrive...

PS 2 : de toute façon, je suis encore avec toi !

Elisa continue à tapoter sur le clavier son téléphone.



Elisa pose sa tête contre la vitre du taxi. Elle inspire. Elle déroule ses épaules pour essayer de se délester du poids du retour. Elle expire. Le taxi file sur le périphérique. Aucun embouteillage. Elle sera bientôt à la maison. Il fait froid. Elle se frotte les mains pour se réchauffer, resserre son écharpe autour de sa gorge. Elle a le cœur noué.

Elisa pense à Hadrien. Au Japon. À ces deux heures extraordinaires dans ce *Love Hotel*. Aux rues électriques de Tokyo. À l'étonnante *Sublime Treasure Cleansing box*. À ces femmes Japonaises qui se démaquillent avec des objets connectés, en toute lenteur, dans une ville qui va à toute vitesse. C'est étrange le Japon, cet univers si familier et si lointain. Un peu comme Hadrien, elle a le sentiment de le connaître absolument et puis, sans s'y attendre, au détour d'une phrase, elle ne le comprend plus. Elle s'étonne de sa réaction. Elle le connaît peut-être moins bien qu'elle ne le croit.

Elle regarde à nouveau par la fenêtre.

Elle pense à Hadrien qui croit en eux. Il lui a glissé dans l'oreille qu'ils pourraient prendre le large tous les deux, si elle le voulait. Rien n'est impossible pour Hadrien. C'est fascinant. Mais qu'est-ce qu'il connaît d'Elisa ? Est-ce qu'ils s'aimeraient vraiment ? Comment croire encore à l'amour ? À la vérité ? À la fidélité après leur histoire ? Comment construire du vrai maintenant ?

Elle pense à Nicolas qui l'attend. Malgré tout. Il l'attend. Il est là. Il ne sait pas qu'elle le trahit. C'est vers lui qu'elle file ce matin. C'est lui le père de ses enfants. Et pourtant, elle pose sa main dans son sac pour chercher son téléphone et relire le dernier message d'Hadrien qu'elle a trouvé si beau, si chaud, si doux. Juste un instant. Juste pour se donner un peu de courage ce matin.

Contact

HADRIEN

Elisa à Hadrien :

Coucou,

Me voici à Paris.

Je suis dans le taxi.

Attendez-moi, je devrais être à  
la maison vers 7h00.

J'ai des cadeaux pour les enfants.

Son cœur s'arrête.

Puis, bat très vite.

Il s'emballe.

Elisa a subitement très chaud.

Elle tape :

Contact

NICOLAS

De Elisa à Nicolas

Adrien,

J'ai découvert ton message en attendant mes bagages.

Je l'ai lu et relu. Il est "solaire" et me réchauffe un peu.

Il fait froid et nuit à Paris. C'est "lunaire" sans toi.

Envie d'être contre toi, sur toi, en toi, dans tes bras, envie de toi encore et encore.

Hélisa.

PS : Je dis OUI à la chambre "Soleil Levant" sans hésiter.

PS 1 : J'arrive...

PS 2 : de toute façon, je suis encore avec toi !

Elle pâlit.

Elle rougit.

Elle a chaud.

Son cœur bat à toute vitesse.

Son souffle se coupe.

Elle étouffe.

Elle brûle.

Elle ne respire plus.

Le sang lui monte à la tête.

Sa respiration est suspendue.

La peur colonise son corps.

Elle se paralyse.

Une douleur sourde la poignarde.

Ce n'est pas possible ?

Elle n'a pas fait ça ?

Elle s'affole.

Elle éteint son téléphone.

Qu'il s'arrête ! Putain ! Qu'il s'arrête !

Qu'il n'émette plus, ce con ! Putain ! Merde !

Ce n'est pas possible !

Elle n'a pas pu faire ça !

Elisa doit faire quelque chose ! Elle cherche à tout prix à couper la connexion. Elle voudrait détruire son téléphone, elle voudrait faire disparaître ce message. Elle essaie de le plier en deux. La carte SIM, vite ! Elle a des trombones dans son sac d'ordinateur ! Elle les cherche, les trouve, en déplie un. Elisa insère l'extrémité du trombone dans le petit trou de son iPhone pour extraire la carte SIM. Elle saisit sa carte SIM. Elle la tord. Elle voudrait l'émietter. Elle la met dans sa bouche, tente de la mâcher. Elle ouvre la fenêtre. Elle crache sa carte SIM sur le périphérique.

Son sang circule à toute vitesse dans ses veines.

Ce n'est pas possible !

Elle n'a pas pu faire ça !

Comment faire ?

Que faire ?

Nicolas a-t-il vraiment reçu le message destiné à Hadrien ?

Où est parti son message ? Où est-il ce connard de message de merde qui va foutre sa vie en l'air alors qu'elle a treize heures d'avion dans les pattes, sept heures de décalage horaire, qu'elle est déprimée, crevée, usée, fatiguée, désespérée, lessivée, qu'elle a envie de pleurer toutes les dix secondes. Non. La vie n'est pas comme ça ? Non ! Enfin ! Merde, c'est pas possible ? On ne tire

pas sur une ambulance ! S'il vous plaît ! Demain matin si vous voulez, mais pas aujourd'hui, pas là ! C'est juste impensable !

Il faut qu'elle agisse. Que faire ? Elle se souvient vaguement d'un *C dans l'air* sur les nouveaux enjeux de la téléphonie mobile. Un expert expliquait qu'aujourd'hui tous les messages transitent par les satellites. C'est sûr ! Ce traître de message est bel et bien parti ! Il s'est fait la malle dans l'univers, quelque part entre le soleil et l'enfer, il est arrivé au satellite, s'est pris une petite décharge de validation, et est déjà reparti dare-dare vers Nicolas. Il est peut-être encore en balade dans le cosmos et elle ne peut rien y faire. Quelle enflure absolue ! Elisa est anéantie.

Réfléchissons. Comment déglisser un satellite de bon matin avec rien ? Elisa tente de se calmer. Non, il faut penser concret ! Revoir ses plans à la baisse. Le satellite, c'est n'importe quoi ! Il fait nuit. Nicolas dort encore. Il ne devrait pas tarder à se lever. Même si le message est arrivé, il ne l'a certainement pas encore lu. Elle pourrait essayer d'appeler son opérateur. Expliquer qu'en rentrant du Japon, exténuée par ce voyage éreintant, elle s'est malencontreusement trompée de destinataire. Elle a envoyé à son mari un message destiné à son amant. C'est pourquoi, elle aurait besoin d'un petit service, d'un petit coup de pouce exceptionnel de la vie. N'y aurait-il pas – s'il vous plaît Monsieur – quelqu'un chez SFR – s'il vous plaît Monsieur – qui pourrait – s'il vous plaît Monsieur – appuyer sur EFFACER – s'il vous plaît Monsieur ? Juste une fois, juste comme ça, juste entre nous. Elle payerait pour ça Elisa, aucun souci. Bien sûr, Monsieur, vous pouvez me facturer ce service aussi cher que vous voudrez.

Les notifications de lecture !

Mais oui ! Les notifications de lecture ! Ces toutes petites flèches de rien du tout, qui informent de la réception et de la lecture d'une missive. Elle les avait complètement oubliées ! Elles pourraient tellement la rassurer si elle découvrait que Nicolas n'a encore rien lu. Vite, il faut qu'elle rallume son téléphone et qu'elle s'enquière de l'état des notifications de lecture. Pourquoi n'y a-t-elle pas pensé plus tôt ? Qu'est-ce qu'elle est bête Elisa ! Qu'est-ce qu'elle est fatiguée ! Même plus capable de réfléchir correctement ! C'est la première chose à faire avant de franchir le pas de la maison. Si Nicolas n'a rien vu, elle pourra alors elle-même effacer directement son message du téléphone de Nicolas. Ni vu, ni

connu ! Désolée, Monsieur l'opérateur SFR, on devrait même réussir à se passer de vous. Sinon, s'il l'a déjà lu, s'armer pour mentir. Mentir encore. Mentir plus fort. Se salir à nouveau. Faire un truc absolument dégueulasse. Elle pourrait lui raconter que c'est Agathe ou Emma ou Bérénice qui lui a demandé de rédiger un message pour son amant. Elisa écrit plutôt bien, tout le monde lui demande souvent des coups de main. Oui, ses copines ont un amant ! Ça arrive ! Avoir la hauteur de ne pas juger, s'il te plaît, Nicolas ! Elle pourrait même citer Agathe, qui elle-même cite souvent Mère Térésa : « *Juger les autres, c'est ne pas prendre le temps de les aimer* ». C'est crédible, non ? Ou, dire plutôt que c'est Sidonie, ça passera mieux ! Agathe, ça tient pas la route ! C'est même moche ! C'est vrai. Mais, aujourd'hui, elle n'a pas le choix, Elisa.

Dégueulasse pour dégueulasse, un prêté pour un rendu.

Elle cherche son téléphone pour regarder les notifications de lecture. Et, mince ! Elle a craché sa carte SIM sur le périphérique toute à l'heure. Plus de réseau !

Le taxi s'arrête.

Il se gare en face de l'immeuble d'Elisa et de Nicolas.

— On est arrivé. Ça va, Madame ?

## 2.

L'indicible,

il y a des choses qu'on ne peut pas raconter,

il y a des moments si affreux qu'on voudrait oublier,

il faut du temps pour comprendre ce qui s'est vraiment passé,

pourtant, rien n'arrive jamais par hasard,

il faut du temps pour mettre des mots sur sa douleur.

### 3.

— Allez, on va au parc, dit Elisa.

Un samedi gris à Paris. Une ambiance sombre dans cet appartement habituellement si lumineux.

Nicolas est parti courir. Un sentiment de chaos flotte dans l'air. Le silence a élu domicile dans leur maison. Ils ne se parlent plus depuis le retour d'Elisa.

Zoé et Jules ne comprennent pas vraiment ce qui se passe mais ils ressentent pleinement la tension. Ils portent sur leur visage des expressions d'adultes. Tristes. Sérieux. Préoccupés. Apeurés. Ils sont trop sages ce matin. Zoé et Jules sont devenus comme leurs parents, silencieux. Depuis peu, toute la famille marche sur la pointe des pieds dans cet appartement. Ils s'évitent les uns les autres pour oublier.

Elisa n'a que trop conscience de la misère dans laquelle elle a plongé ceux qu'elle aime tant. Il lui faut reprendre le contrôle. Redevenir une mère forte et rassurante et laisser ses enfants être des enfants. Pour basculer vers d'autres énergies, elle pose son index sur le bouton rouge de la chaîne hi-fi, une musique pop acidulée retentit dans l'appartement.

Ils dansent.

Des sourires. Des têtes secouées dans tous les sens. Des mouvements. Des bras se lèvent. Des mains frappent en cadence. Viennent les rires.

Enfin !

Cela fait longtemps qu'il n'y avait pas eu de la gaieté dans cet appartement.

— Allez, on va au parc, répète Elisa. On met des bottes, en cadence, des impers, en chantant. Non ! Zoé, tu laisses ta poupée à la maison. Non, Jules, le tyrannosaure reste dans ta chambre ! Pas besoin des cartes Pokémon pour jouer

dans le sable ! On prend des compotes ou on achètera des croissants chez madame Lepic ?

— Des croissants, des croissants ! Des pains au choc, des pains au choc ! piaffent de petites voix qui retrouvent le sourire.

Les enfants dévalent l'escalier en sifflant les génériques des chansons de leurs dessins animés préférés. Dans la rue, le ciel est toujours gris mais le soleil attend son tour, tranquillement. Ils sautillent tous les trois en chantonnant.

Le rire des enfants est comme la sève d'un arbre, il rend fort et apporte l'énergie nécessaire pour lutter contre le chaos. Plus Elisa les regarde, plus elle retrouve son souffle de vie et accepte la balafre qu'elle a infligée à son couple, à sa famille.

Les squares parisiens respirent la simplicité, la mélancolie de la vie. Espaces clos, sans envergure, et qui malgré tout émerveillent les petits et satisfont les plus grands. Ici, tout le monde se connaît plus ou moins. Les enfants jouent ensemble, les parents se rapprochent pour discuter. Après plus d'une heure de jeu, un visage qui pleure de sueur déboule près du bac à sable.

— Papa ! Papa !

Nicolas est là. Pas un regard pour Elisa. Rien. Il a couru après sa colère, depuis le boulevard Sébastopol jusqu'au Quai d'Orsay. Il ne s'est pas arrêté. Il a couru à en crever. Courir. Suer. Cracher. Se servir de son corps pour torpiller sa douleur.

Il la méprise.

Elle a peur de lui.

Elisa est terrorisée. Elle ne sait pas quoi faire. Elle n'a même pas le courage de prendre les devants pour arrêter tout ça. Une fois encore, elle s'en remet à Nicolas. On fera comme il voudra. Elle sait qu'il pourrait mettre toute son

énergie à la détruire. Calmement, intellectuellement, froidement, consciencieusement, comme il sait si bien faire.

Comme un mur solide, il l'a construite, il l'a érigée, il l'a apaisée, il l'a consolée. Il l'a rendue tellement forte grâce à son amour. Pierre après pierre, Elisa s'est construite en prenant appui sur la force et l'amour de Nicolas pour se guérir de son passé. Pour se solidifier. Pour exister à côté de lui.

Désormais, Nicolas considère Elisa de loin. Il a relu ces derniers mois à travers le prisme du message. Qu'il a été naïf ! L'éloignement des corps, la distance glissée entre eux, les silences, les nouvelles formes de disputes. Il a fait semblant de croire à son méprisable mensonge qui accusait Sidonie.

Mensongère, Elisa, est devenue aux yeux de Nicolas.

Méprisable, voilà tout ce qu'elle signifie pour lui, aujourd'hui.

Il a envie de se venger. Mais il attend. Il attend pour voir, pour savoir s'il se vengera vraiment et comment. Il sait qu'en la murant dans le silence et l'expectative, il la terrorise. Il la broie. Elle est incapable d'attendre, Elisa. Elle se rassure par l'action. Nicolas la connaît si bien.

Rien. Il ne se passe plus rien. Bonheur coupé. Une engueulade silencieuse. Ils s'envoient des blancs à la figure. Des non-phrases. Des non-dits. Des non-mots. Une sorte de « ni-oui-ni-non » revisité, c'est le premier qui parle qui a perdu. L'attentisme de Nicolas détraque Elisa. Rien ne se passe. Les jeux sont faits. Elle n'y comprend plus rien. Elle est terrorisée. Une guerre blanche. Les adversaires se regardent de loin. Et pourtant, la plaie saigne abondamment.

Des vides. Des creux.

Des silences. Tel est devenu leur couple désormais.

Après avoir couru comme un acharné, Nicolas n'a pas envie de rentrer à la maison. Ce chez-eux qui n'a plus de sens depuis qu'il sait tout. Il s'y sent mal. En passant à toute vitesse devant le square, il a espéré apercevoir les petites silhouettes de Jules et Zoé. C'est plus simple de se retrouver à l'extérieur sur un territoire sans histoire.

En embrassant ses enfants, il leur propose d'aller engloutir un hamburger. Elisa ne sait pas si elle est conviée. Elle n'a toujours pas eu un morceau de regard de lui.

Zoé s'accroche à la main de sa mère, la convoque sans appel en criant :

— Tu viens, Maman ? On va manger des soucoupes volantes à la viande !

Elisa est embarquée. Elle avait tellement peur d'être exclue par Nicolas. Punie comme un enfant. Rejetée par les siens.

Ils marchent tous les quatre, presque comme si de rien n'était. En silence. Zoé et Jules jouent à attraper leurs ombres qui gesticulent sur le trottoir.

Le premier rayon de soleil de la journée danse sur le visage de leurs petits.

## 4.

N'en pouvant plus, elle a parlé. Elle s'est confiée. Leur a tout dit. Elle est sortie de son secret. Elle étouffait dans ce silence. Elle a tellement besoin d'être vraie. De ne plus mentir. De se libérer. Réunies en conciliabule autour d'Elisa dans un café, place Sainte-Catherine. Elles se sont toutes organisées pour faire garder leurs enfants, sortir plus tôt du travail et être là. Les vrais amis, c'est la seule chose qui reste quand la vie a tout raclé.

Elisa a commencé par leur parler de lui, de leur rencontre, de Londres, de leur complicité, de cette vie à distance dans laquelle ils arrivent à être si proches alors qu'ils sont si loin, de la façon avec laquelle elle a été happée par cet amour fou, cet amour inconditionnel qui s'impose à elle presque malgré elle. De sa douleur, du manque, de la honte d'avoir trahi Nicolas. Elle leur a longuement raconté comment sans vraiment sans apercevoir, elle s'est installée dans une double vie.

Cette nouvelle était si inattendue – sauf pour Bérénice – que les premières réactions n'étaient pas celles qu'Elisa attendaient. Alors qu'elle cherchait à décrire la profondeur de ses sentiments, à dépeindre le caractère d'Hadrien qui lui plaît tant, des phrases creuses, presque incongrues arrivaient dans la conversation.

Emma était perdue :

— *Attends, j'ai un doute, c'est bien Hadrien et pas Aurélien qu'il s'appelle ?*

Léa voulait le voir :

— *D'abord, à quoi il ressemble cet Hadrien ? Qui le googlise ? « Marceau » ? Comme Sophie Marceau ? Tu crois qu'il est de la famille de Sophie Marceau ?*

Agathe mettait subitement Elisa et Valentin dans le même bateau :

— *Hong Kong ! Il vit à Hong Kong ? Tomber amoureuse d'un homme qui vit en Asie ! Ça y est, elle devient zinzin comme Valentin !*

Elisa était triste de voir la personne la plus importante pour elle, Hadrien, devenir une image flottante, erronée, écornée, livrée à sa bande de copines qui n'en faisait qu'une bouchée parce qu'elles ne le connaissent pas, parce qu'elles ont déjà oublié ce que c'est d'être amoureuse, follement. Mais, il fallait simplement leur laisser le temps. Le temps d'observer le sourire d'Elisa quand elle parle d'Hadrien, le temps de voir ses yeux rouler vers le sol quand elle parle de Nicolas, le temps d'écouter sa gorge se nouer quand elle raconte son retour de Tokyo. Valentin serre fort Elisa dans ses bras en interpellant tout le monde.

— *Et pourquoi pas ? Elle n'a pas le droit d'être tombée follement amoureuse d'un homme à l'autre bout de la planète, parce que c'est comme ça ? Parce que c'est la vie ! Et parce qu'on ne maîtrise pas toujours tout ! Parce que l'amour, c'est un truc incontrôlable... qu'on ne saisit pas... qu'on ne programme pas... qui vous tombe sur un coin de la figure un beau matin sans prévenir et qui vous emporte loin... très loin... Et pourquoi pas jusqu'à Hong Kong ?*

## 5.

*Fichier / Émoticônes.*

*Document / Intérieur.*

*Date / 26 mars*

*Le mot du jour : parler. J'ai vu tout le monde ce soir. Et ça m'a fait du bien de leur parler. De dire les choses qui étaient enfouies en moi.*

*Les couleurs du jour : des couleurs chaudes qui hurlent au vent. Les cris remontent à la surface du silence.*

*L'image d'un jour : mon émoticône préférée. Ils ont fait d'un tableau une émoticône ! Combien de personnes savent que cette bouille émaciée avec ces yeux exorbités et la bouche béante qui hurle la peur, c'est [Le Cri de Munch](#) ?*

*J'ai envie d'écrire, de revivre cela encore une fois. Pour que ça parte, je ne m'en sors pas, j'y repense en permanence, c'est là. Je ne comprends toujours pas comment j'ai pu faire cela : à lui, à nous, à moi.*

*Une erreur, une toute petite erreur d'inattention après treize heures d'avion et tellement d'émotions. L'erreur fatale. Celle qui détruit tout, celle qui fait tout sauter parce qu'elle fait tout exister. Comme ça, sans m'y attendre, sans y être préparée.*

*En ouvrant la porte de notre appartement, les enfants qui commençaient à peine leur petit-déjeuner ont couru dans l'entrée et ont poussé des cris de joie pour saluer mon retour à la maison. Leurs cris ont balayé mon désarroi. En un instant, Jules et Zoé, m'ont fait tout oublier : la fatigue, l'avion, Hadrien, le message, la peur. Ils m'ont sauté dans les bras. C'était si bon de les sentir là, tout contre moi. Qu'il fait bon rentrer chez soi et serrer ses enfants contre son cœur, je me souviens que je m'étais dit cela.*

*Quand Nicolas m'a regardée, je savais qu'il savait. J'ai tout de suite cherché*

à me rassurer en me disant que ce n'était pas possible, qu'il était trop tôt, que son téléphone n'était peut-être même pas encore allumé. Je me suis dit que je souffrais une fois de plus du syndrome du menteur, persuadé à chaque instant que son entourage s'apprête à découvrir son imposture. Je me suis dit que j'en avais marre de mentir, que j'en avais marre de tout cela. Qu'il fallait arrêter là, qu'il fallait choisir entre Hadrien et Nicolas, qu'il fallait choisir Nicolas parce que je lui devais bien ça, parce que ce serait plus facile comme ça. Retourner en arrière : juste lui et moi. Que j'arrêteraïis là tous mes mensonges, qu'avec Hadrien on n'y arriverait pas. En tout cas, pas moi. Je n'avais pas assez confiance en moi pour cela. Autant en rester là. C'est lâche, mais c'est comme ça. J'avais peur, je crois, j'avais peur de moi et de Nicolas, j'avais peur du regard de Nicolas sur moi.

Je me suis assise à table, j'ai étalé du beurre sur les tartines des enfants. J'ai fait cela consciencieusement. Du beurre blanc sur du pain blanc, attentivement. Je ne voulais surtout pas déborder, j'égalisais bien les bords, j'appuyais fort sur le couteau au centre de la tartine pour que le beurre se répande partout, comme ma peur. Je repoussais les contours du temps. Je voulais me prouver que je pouvais faire quelque chose de bien. Que c'était un matin comme les autres. Un matin ordinaire. Je voulais oublier que ma vie allait, d'un instant à l'autre, s'effriter, comme le pain que je tenais dans mes mains. Je leur ai proposé de la confiture de figes, du Nutella, du Kiri. Je me souviens que j'étais très insistante. Je disais absolument n'importe quoi. Je n'écoutais pas leurs réponses. J'étais totalement concentrée sur les tartines de mes enfants. La vague du chaos allait venir, elle montait, elle gagnait en puissance, je la sentais s'élever, je la devinaïis, elle allait me frapper sans frapper, j'allais être renversée. J'ai laissé le chaos entrer dans ma vie, une tartine de beurre à la main, en parlant de Nutella à mes enfants. Juste comme cela. J'étais incapable d'écouter si bien que Zoé s'est mise à crier :

— Mais ! Maman ! Je te dis que je veux du pain tout nu ! Pourquoi tu mets du beurre dessus ?

Zoé m'a sortie de mon absence. À ce moment-là précisément, j'ai pensé au tableau de Munch, à ce cri, à cette expression de la peur, à cette femme horrifiée qui se bouche les oreilles parce qu'elle ne veut pas entendre ce qu'on va lui dire, à cet univers à l'envers, à ces lignes tortueuses, éventrées par la douleur. Pour la première fois de ma vie, je faisais absolument corps avec un tableau.

*Le chaos est arrivé quand Nicolas est venu s'asseoir à table, juste en face de moi. Il cherchait à accrocher mon regard. Ses yeux exprimaient une haine impassible qui ne pouvait être justifiée que par la lecture de mon message. Je regardais calmement Nicolas me détester. Il ne m'avait même pas dit bonjour. Il s'est assis tranquillement à table et me fixait violemment. Je tentais de me rassurer en me disant que mon état émotionnel et ma fatigue m'induisaient en erreur, forcément. Qu'il était juste énervé, fatigué, inquiet à cause de son travail, ou parce que nos relations étaient devenues très tendues depuis quelque temps. Mais au fond de moi, je savais qu'il savait. Et j'étais terrifiée, je voulais faire comme dans le tableau de Munch, je voulais boucher mes oreilles et crier. Crier fort, hurler tout mon saoul pour repousser la réalité.*

*Et puis, Jules a parlé :*

*— Maman, on a essayé de t'appeler en se levant tout à l'heure. On a réveillé papa, on voulait te faire des bisous et savoir si tu arrivais bientôt à la maison. Tu nous as trop manqué ! Mais ça marchait pas ! Ton téléphone marchait pas ! Mais Papa a bien eu ton message pourtant. Pourquoi ton téléphone il marchait pas, Maman ?*

*Frappée à mort par mon fils de huit ans.*

*J'ai répondu lâchement :*

*— Mais... si, si, Jules, je te promets, il marche très bien mon téléphone. J'ai écrit plein, plein de messages dans le taxi tout à l'heure, à Agathe, à Bérénice, à Valentin et à Sidonie aussi. J'ai même appelé Sidonie sur la fin du trajet. Elle avait besoin d'un petit coup de main. C'est peut-être parce que j'étais au téléphone avec Sidonie que vous n'avez pas réussi à me joindre. Je ne comprends pas ! C'est bizarre ! Quelqu'un veut-il encore du Nutella ? Qu'est-ce qui se passe ce matin ? Personne ne veut du Nutella ? Alors, si vraiment personne ne veut de Nutella, je vais le ranger dans la cuisine !*

*Un mensonge. Deux mensonges. Trois mensonges. Qui en veut encore du mensonge ? Qui en reveut ? Un pour Papa, un pour Jules, un pour Zoé... J'en ai plein d'autres, des mensonges à vous servir, si vous voulez. Qui veut encore une*

*cuillérée de mensonges au Nutella ?*

*En entrant dans la cuisine, je pleurais en ouvrant le placard. J'aurais voulu ranger ma tête à côté du pot de Nutella. Je ne savais même plus pourquoi je pleurais. Je pleurais, je crois, parce que j'étais devenue une menteuse. Une vraie menteuse tout terrain. Rien n'arrêtait plus la propagation de mes mensonges. J'en semais partout. Je mentais effrontément, droit dans les yeux, à mon enfant, à mon tout petit garçon de huit ans.*

*Alors, je suis retournée dans le salon pour l'affronter, pour le regarder, pour arrêter de lui mentir, pour arrêter de me cacher.*

*En regardant Nicolas, j'ai vu se refléter dans ses yeux toute ma lâcheté et toute ma honte. Il portait sur moi un regard noir, il était blanc. Sa douleur transpirait, elle entaillait son visage. J'observais sa lèvre supérieure se contracter spasmodiquement, ses yeux se tordre dans un sens puis dans un autre pour tenter de cacher sa souffrance, sa haine et sa colère, son envie réfrénée de pleurer. En trompant Nicolas, c'est sa conception du monde que j'ai fait chavirer, il y avait les bons et les mauvais, il y avait les justes et les tricheurs et ces deux mondes, selon Nicolas ne pouvaient pas être poreux. Subitement, un vendredi matin, Nicolas a découvert que, moi, celle qu'il avait toujours considérée comme juste et honnête, douce et loyale, aimante et vraie, avait glissé de l'autre côté. En aimant Hadrien, je me suis roulée dans la fange des salauds ! Sa tranchée de certitudes, qui faisait de lui cet homme invincible, a été dynamitée. Par ma faute, il s'est trompé, Nicolas, en pensant que jamais je ne le trahirais. Moi-même, je ne comprends toujours pas comment j'ai pu lui faire cela, comme cela, aussi facilement que cela. À lui, à nous, à moi.*

*J'aurais voulu lui dire des mots. Des mots qui soignent, des mots qui rassurent, des mots qui apaisent, des mots qui réparent. Toutes ces paroles qui bercent les enfants et que les adultes passent leur vie à rechercher : des Je t'aime, Nicolas, des Je suis là, Nicolas, des Ne t'inquiète pas, Nicolas !, des Ça va aller, tu verras, on y arrivera, Nicolas, des Mon cœur, je suis quand même là, c'est moi, c'est Elisa.*

*On passe une vie à rechercher quelqu'un qui murmurerà ces mots un jour à*

*nos côtés, aux heures sombres des nuits noires ou au soleil levant de nos plus belles journées, quelqu'un qui, juste avec ces quelques mots, nous donnera la force d'exister tous les jours pour de vrai.*

*Aujourd'hui, il ne m'est plus possible d'utiliser ce langage avec Nicolas, c'est à Hadrien que je voudrais dire ces mots si je le pouvais. Avec Nicolas, mes phrases sont courtes, hachées, bredouillantes, fausses, tressées de mensonges, habitées par la préméditation. Elles ne pèsent plus rien, à peine quatre misérables signifiants : Je suis désolée, Nicolas. Ces petits mots, je les psalmodie sans cesse comme pour conjurer le mauvais sort que j'ai fait entrer dans notre maison en fissurant notre foyer, en crevant notre bonheur en plein cœur.*

*Une fois qu'on a trébuché, le Jugement ne nous quitte plus. En soi, hors de soi, dans le regard de l'autre qui sait tout.*

*Les mots me manquent pour dire ma honte, ma peine de t'avoir abîmé, Nicolas.*

*J'aurais tellement voulu être pleine d'assurance, être forte, être comme toi, Nicolas.*

*Pardonne-moi mon amour d'avoir découpé ton cœur.*

*Pardonne-moi mon cœur de n'être plus ton amour.*

*Je t'aime Nicolas.*

## 6.

À Hong Kong, tard le soir alors que la lune ne s'éteint pas.

*Extrait du Carnet d'Hadrien Marceau*

-----

Vendredi 9 avril,

— Entendu : « Le verbe *AIMER* est un verbe d'action » / émission sur France Inter. Très juste. On ne peut pas aimer et puis attendre. Penser que les choses s'arrangeront naturellement. À Taipei, il va falloir passer à la vitesse supérieure.

— Vu : La mer. Nous vivons vraiment sur deux eaux différentes en ce moment. Elle est en pleine tempête et moi je suis au calme, flottant tranquillement sur de l'eau douce. Et pourtant, j'attends que vienne la vague. Je sais qu'elle est là.

— Lu : Le gros Bernard : « ... Exceptionnellement, Elisa se déplacera à Taipei. Je dis bien, *EXCEPTIONNELLEMENT*, c'est uniquement par *AMITIE* pour toi et par solidarité de l'agence de Paris envers celle de Taipei. Après, c'est fini tout ça ! Nous croulons sous le travail ici ! Je n'ai d'ailleurs pas reçu le dernier virement pour la rétrocession du travail d'Elisa. Merci de faire le nécessaire au plus vite. Les bons comptes font les bons amis. Justement : *Amitiés. Bernard* » Comment peut-il écrire cela ? !

— Vécu : Elle ne m'a pas donné de nouvelle pendant deux jours. Le monde semblait muet autour de moi. M'aime-t-elle encore ? Peut-elle encore aimer en ce moment ? Il faut attendre dix jours avant de la revoir. 10 JOURS ! — Dix jours encore à l'imaginer, à la rêver près de moi, à me demander comment elle va, si elle survit à ce marasme. Et dire que c'est moi qui suis à l'origine de tout ça. Pourquoi je suis allé frapper à sa chambre à Londres ? Je ne comprends toujours pas. Mais, je crois que les événements que nous pensons contraires sont

*en réalité destinés à nous faire prendre des décisions, pour agir. Le verbe  
AIMER est définitivement un verbe d'action.*

## 7.

### ***Fragment d'un souvenir de Taipei***

[...]

Le rouge écrase tout. Du rouge, de la musique, avant toute chose. Pas n'importe quelle musique : un marteau insuffle la cadence, un moine se lève devant l'autel principal et psalmodie une liturgie en rythme. Des percussions se mêlent à la fête. Puis des cymbales. Tous les moines chantent maintenant. Ils semblent ânonner des formules magiques. La phrase s'étire, s'envole, elle est infinie. Aucun espace entre les mots. Les sons enflent, se frôlent, se touchent, ils se donnent la main, ils filent à toute vitesse pour s'envoler vers les cieux.

Un grain de lumière monte vers Dieu.

Elisa et Hadrien sont là.

La main d'Hadrien frôle la main d'Elisa.

[...]

### ***Fragment d'un instant de désir***

*Le désir, c'est violent.*

*Ça vous traverse en un instant.*

*Ça brûle de l'intérieur,*

*Ça vous prend.*

### ***Fragment du bonheur***

[....]

*Elisa s'endort la tête posée dans le creux du cou d'Hadrien. Il la serre fort*

*contre lui. Happés par le sommeil, ils sourient tous les deux, en fermant les yeux.*

*Au fait, le bonheur, ça fait quoi ?*

Tip'... Tap'... Top' ! C'est frais, frétilant, fragile, fugace. Bib'... Bab'... Boum' ! Ça pétille de toute part et s'évapore aussitôt. Hip'... Hap'... Hop ! Ça part du cœur et ça rayonne dans le corps, en un instant. C'est orangé puis rouge doré, c'est brillant, c'est fort ! C'est flou, évanescent, chaud, doux et apaisant. Ça fait wahoooooooouuuu ! C'est onctueux, c'est frais, c'est rassurant, c'est bon, c'est beau, c'est magique, ça donne envie de continuer la vie !

## 8.

### *Fragments de la dernière réunion*

[...]

Cela fait presque un an qu'*Hearing* a pris en charge le développement de l'image digitale de la marque *Sublime* en Chine de façon globale, puis au Japon sur un seul segment de gamme de produit – la *Sublime Treasure Cleansing Box*.

[...]

Hadrien connaît les chiffres et n'a pas oublié ses promesses. Il sait qu'il a fait rêver la direction de *Sublime* en leur promettant des taux de vente qui ne sont pas encore en accord avec la réalité. Comme d'habitude, confiant et charismatique, il affirme *qu'il ne faut pas faire du temps un ennemi*. En disant ces mots, il fait discrètement glisser son regard vers Elisa. Il insiste, tous les indicateurs de performance ne sont pas encore mesurables ! La visibilité de la marque sur le marché chinois commence à s'accroître. Le taux d'engagement des internautes sur les réseaux sociaux a été multiplié par cinq. Il insiste – toujours en regardant Elisa – il s'agit d'un processus qui prendra du temps ! Il affirme haut et fort qu'il a hâte d'être dans six mois, les chiffres seront excellents. De nouvelles habitudes seront mises en place. Il conclut, et fixe Elisa en souriant.

[...]

Elisa prend la parole. L'identité de *Sublime* est certes encore fluctuante et fragile, particulièrement sur le marché chinois. Des ambassadeurs ont été soigneusement approchés, des contrats d'influence sont en cours de signature, ils vont permettre de construire une image forte et stable de la marque dans la presse et sur les réseaux sociaux. Comme dit Hadrien Marceau, soyons confiants.

[...]

Axelle continue, elle décline la stratégie media pour la gamme de produits *Blanc comme Neige* qui va être lancée le mois prochain. Elle remercie Elisa

Torlèdo pour la coopération qu'elle et ses deux collègues de Paris ont su apporter à l'agence de Hong Kong pendant un an. Une nouvelle organisation en termes de ressources humaines verra bientôt le jour. L'ouverture d'une agence à Taipei et d'une autre à Tokyo va permettre la mise en place d'une équipe forte aux compétences variées, basée en Asie.

[...]

### ***Fragments d'une interrogation d'Elisa***

— *Alors, c'est fini tout ça ?*

*Ça s'arrête, là, comme ça !*

*On a pas le choix !*

[...]

### ***Fragments d'une pensée d'Hadrien***

— *Regarde-moi, Elisa ! Regarde-moi !*

*On les emmerde !*

*Depuis quand on a besoin d'eux pour s'aimer ?*

*Elisa, regarde-moi !*

*On a toujours le choix !*

[...]

### ***Fragment d'une dispute***

[...]

— *Elisa, j'veux te faire un enfant ! C'est très sérieux, c'est sincère ! J'ai bien réfléchi, j'veux te faire un enfant ! Maintenant ! Là, ce soir ! C'est la seule issue qui s'impose à nous, désormais. Briser cette histoire souterraine et faire tout*

*exploser au grand jour !*

*Pourquoi tu fais cette tête-là ? Oui, je veux te faire un enfant ! Là, maintenant !*

*[...]*

***Fragment d'une pensée d'Elisa***

*[...]*

*— J'veux te faire un enfant ! Avec Hadrien, c'est toujours tout ou rien ! Un enfant ! Là maintenant, mais ça va pas bien ! Comme s'il n'y avait pas assez d'obstacles qui nous séparent déjà : des milliers de kilomètres, Nicolas, sa femme, nos enfants. Ça ne lui suffit pas ? Il lui faut ajouter encore quelque chose, ou plutôt quelqu'un. Il ne me dit pas qu'il veut fonder une famille avec moi, ou qu'il veut que nous fassions un bébé ensemble. Non ! Il vient de me répéter pendant une heure qu'il veut ME faire un enfant ! Tout seul, donc ? Un peu comme un ministre vient poser la première pierre d'un grand édifice, il s'affaire cinq minutes à la tâche, fait acte de présence. Le reste suivra, les petites mains feront le sale boulot ! C'est ça ?*

## 9.

Sous une pluie humide, Hadrien, Axelle, Dorian et Elisa se rendent, en fin de matinée, à l'aéroport de Taïpei.

*Vol CA 107 à destination de Hong Kong / porte 60*

*Embarquement immédiat.*

Pour la première fois, Hadrien et Elisa vont prendre le même avion. Tous les deux. Ils vont enfin embarquer pour la même destination. Elisa continuera, seule, le reste du voyage jusqu'à Paris, mais, ce matin, elle commence sa longue route aux côtés d'Hadrien.

Hadrien et Elisa s'étaient enregistrés la veille. Sélectionnant les dernières places côte à côte pour semer la petite bande de Hong Kong qui, à l'enregistrement, serait fatalement éparpillée aux quatre coins de l'avion.

Ils embarquent. Ils cherchent leur place. 36A/36B. Ils sont arrivés chez eux. Deux petits sièges quadrillés d'un bleu usé forment leur premier foyer officiel.

L'avion roule. Il décolle. Elisa a le cœur noué. Quelque chose a changé depuis leur dispute d'hier soir. Par peur, elle a dit non à tout. Ils sont loin, désormais. Hadrien a les traits tirés. Il semble nerveux et fatigué.

Elisa observe au-dessus d'elle le fléchage fluorescent qui guide son regard vers la consigne lumineuse de sécurité accrochée au plafond : EXIT. « Exit » sourit Elisa. Quel exit pour eux aujourd'hui ?

Comme un ballon chargé d'hélium qui s'envole vers le ciel, Elisa va lâcher prise. Elle se déleste de sa fierté, de son désir de tout contrôler. Elle n'a plus peur. Elle reconnaît qu'elle aime Hadrien. Vraiment. Absolument. Qu'elle n'a plus le choix d'opter pour autre chose désormais. Elle le veut à elle. Avec elle. Rien que pour elle. Elle songe. Elle voudrait faire rentrer Hadrien dans son quotidien. Elle voudrait qu'il continue le voyage avec elle jusqu'à Paris... Ils

s'évadent. Ils quittent ces sièges inconfortables pour investir un joli appartement parisien qui serait leur chez eux. Elle se voit vivre avec Hadrien, avec ses enfants, avec leur enfant peut-être aussi. Elle a envie de quotidien, de régularité, de répétitions de lui à l'infini. Le voir le matin, se blottir dans ses bras avant d'attaquer sa journée, ranger ses affaires à côté des siennes dans un placard, faire les courses ensemble, aller chez Ikea, au marché le samedi matin, au cinéma, se balader dans Paris main dans la main, flâner ensemble dans une librairie, pouvoir l'embrasser dans le cou en s'asseyant à la terrasse d'un café, lui dire « je t'aime » souvent sans avoir peur, aller voir des expos de peinture, discuter autour de rien avec un verre de vin le soir dans la cuisine, aller courir ensemble sur les quais de Seine. S'ennuyer. S'impatisier. S'amuser. Rire. Cuisiner. Lire au lit. Dormir. S'aimer. S'imiter l'un l'autre. Se moquer. Être là tous les deux côte à côte dans la vie, du matin au soir et du soir au matin. Simplement. Absolument. Avec lui. En vie.

Elle le regarde, mais elle ne lui dit rien de cela. Lui, il fait semblant de lire. Entre chaque page, il lève la tête, on dirait qu'il réfléchit. Ils se frôlent, leur regard se croise par moments, ils sont mal à l'aise, ils se désirent, pourtant. Mais, ils restent silencieux. Elle aurait tellement envie de se blottir dans ses bras. Il aurait tellement envie de le serrer et de l'embrasser, une dernière fois.

\*

\* \*

*Mesdames, Messieurs,*

*Nous allons amorcer notre descente vers Hong Kong.*

*Veuillez regagner votre siège et ajuster votre ceinture.*

\*

\* \*

Dix-huit minutes, c'est le temps durant lequel Elisa ne bougera pas. Elle restera la tête collée au hublot, dévisageant Hong Kong, de haut. Un regard liquide, au précipice des larmes. Mais, elle tiendra bon. Elle ne pleurera pas. Elle se l'est jurée. Elle déteste cette ville qu'elle ne connaît pas. Elle déteste cette

ville qui va lui ravir Hadrien et le garder loin d'elle à tout jamais. Elle déteste cette ville qui héberge la femme d'Hadrien. Elle déteste cette ville qui protège la famille d'Hadrien. Elle déteste cette ville dans laquelle elle ne vit pas. Depuis le hublot, tout lui semble si petit alors que sa douleur est infiniment grande. Depuis le hublot, l'infiniment grand méprise l'infiniment petit.

Dix-huit minutes, c'est le temps durant lequel Hadrien ne bougera presque pas. Il fera semblant de lire, à nouveau. Tournant machinalement les pages de son livre en attrapant quelques mots. À plusieurs reprises, il penchera la tête sur la droite pour observer Elisa, qui lui tourne le dos, elle semble fascinée par Hong Kong se dit-il. Hadrien est pensif, hésitant, contrarié.

Dix-huit minutes, c'est le temps nécessaire pour prendre une décision qui résonnera dans plusieurs vies.

\*

\* \*

*Vous êtes arrivés à l'aéroport international de Hong Kong.*

*Il est 15 : 35, heure locale, la température extérieure est de vingt degrés.*

*Vous devez rester attachés jusqu'à l'extinction du signal lumineux.*

*Nous espérons que vous avez fait un bon voyage !*

## 10.

Dans un des longs couloirs tentaculaires de l'aéroport de Hong Kong, Hadrien et Elisa marchent. Côte à côte. Ils marchent sur une moquette gris violet qui étouffe le bruit des pas. Ils marchent sans se dire un mot.

Elisa et Hadrien s'apprêtent à jouer leur cinquième scène de séparation. Après Londres, après Shanghai, après Macao, après Tokyo, il faut se séparer encore une fois. Quelque chose est différent aujourd'hui. Ils n'ont aucune perspective d'avenir. Tous les prétextes professionnels ont été épuisés. C'est à eux désormais d'être les acteurs de leur amour.

Ils se regardent.

Sous le pull d'Hadrien, Elisa observe le col de sa chemise bleue en intérieur liberty. Elle est toujours là elle aussi ! se dit-elle. Cette même chemise qu'il portait à Shanghai, cette même chemise qu'Elisa a surpris en train de se frotter contre la tunique de sa femme aux Philippines, cette même chemise qui lui a procuré sa première irruption de jalousie. Elle est là. Sur Hadrien aujourd'hui, encore une fois. Elle aussi.

Leurs regards s'agrippent. Leurs yeux s'accrochent. Ils se chevauchent pendant quelques secondes. Puis, ils roulent sur la moquette, bousculés par le poids de la peur, de la fierté, du chagrin, de la désolation. Aucun mot. Des visages immobiles, tristes, endeuillés, abattus. Leurs émotions bégayent.

Axelle apparaît.

— Ah ! Ben vous êtes là ! On se demandait si vous étiez déjà sortis de l'avion.

Axelle investit leur espace intime. Elle parle, elle parle, elle parle, comme d'habitude pour dire n'importe quoi. Juste pour occuper le terrain. Un foot linguistique où elle domine le jeu. Hadrien et Elisa sont assis sur les bancs des remplaçants. Ils attendent leur tour, tout en sachant très bien qu'il y a désormais de grandes chances qu'ils n'accèdent jamais à la partie.

Après s'être échauffée, Axelle commence directement par tirer un penalty.

— Allez ! C'est pas tout ça, mais faut y aller ! Tu viens Hadrien ? On avait dit qu'on passait au bureau pour revoir la nouvelle organisation. On y va ? Bon voyage, Elisa ! Plutôt bon courage ! J'espère que t'as un bon bouquin parce que treize heures d'avion, c'est pas de la tarte !

— Elisa, prends soin de toi, et surtout protège-toi, dit Hadrien d'une voix calme et prophétique.

Hadrien embrasse Elisa sur la joue, comme il sait si bien faire quand il se sent observé. Une petite bise légère sans lendemain, qui n'engage à rien. Il les manie à merveille ces petites accolades sociales et amicales. Elisa les déteste. Elisa le déteste. Il le sait bien. Il ne peut pas faire autrement. Il n'a pas oublié qu'ils sont à Hong Kong, désormais.

Hadrien adresse à Elisa un regard silencieux accompagné d'une levée de sourcils pour traduire son incapacité à faire quoi que ce soit. Ils sont pris en otage par Axelle. Il n'y peut rien, c'est comme ça. Il n'ajoute pas un mot. Il ne veut rien partager avec Axelle, spectatrice illégitime, de leur espace intime.

Ils se regardent longtemps. Enfin, pendant de longues secondes qui forment le lit d'un échange muet. Elisa s'accroche aux pupilles d'Hadrien pour l'empêcher de partir. Elle le regarde avec insistance et détresse pour lui dire qu'ils ne peuvent pas se séparer encore une fois. Elle le brûle avec ses yeux en s'arrêtant sur chaque ligne de son visage. C'est sa façon à elle de lui sauter au cou et de lui dire qu'il ne peut pas une fois encore la laisser partir. *Pas comme ça ! Pas encore une fois ! Tu peux pas accepter ça, toi !* Leurs lèvres ne bougent pas. Elles se considèrent de loin.

Axelle s'impatiente.

— Allez ! Hadrien, on y va ! Elisa, à quelle heure est ton avion ? Attention à ne pas le rater !

Un mouvement s'enclenche. Hadrien et Axelle avancent, mécaniquement. Ils se mélangent à la foule ondulante des voyageurs qui viennent d'atterrir à Hong Kong. Elisa se met en marche elle aussi. Vacillant un peu. Elle a l'impression de

tituber. Après avoir parcouru quelques pas, elle s'arrête. Se retourne. Être en contact avec lui encore une fois. Hadrien est pris dans l'essaim des voyageurs. Elisa ne distingue plus qu'une petite tache mouvante bleu marine qui avance docilement à côté d'un gros point fuchsia – la doudoune d'Axelle. L'infiniment petit est dans son cœur infiniment grand.

Elisa ferme les yeux. Implore le ciel et toutes les puissances célestes qu'Hadrien se retourne pour croiser une dernière fois son regard. Pour le toucher, une dernière fois, à distance. Juste, une dernière fois. Comme dans les films ! Qu'il se retourne pour lui offrir un dernier regard, une marque d'attention, une promesse d'avenir ou quelque chose comme ça !

Les yeux d'Elisa se ferment, ses paupières se froissent, elle ânonne quelques formules magiques :

« *S'il te plaît Hadrien ! S'il te plaît fais-moi signe ! Retourne-toi, regarde-moi, une dernière fois, juste pour moi...* » Fébrilement, elle relève une paupière. Puis, l'autre.

— Hadrien est un homme qui ne se retourne pas.

## VIII

Rien que du rouge.  
Une mare rouge  
sur du carrelage blanc.

# 1.

— Allez tous vous faire foutre !

Bande de connards, allez tous vous faire foutre !

Et...bien profond !

Aussi profond que vous me la mettez chaque jour avec vos sourires à la con, vos questions perfides sur mes enfants, votre petit air condescendant à la Madame de Compassion :

*Elisa, Ça va ? — Gna, gna, gna ! — C'est pas trop dur pour les enfants ? — Gna, gna, gna ! — Pauv' gosses ! C'est pas facile quand même de viv' sans leur pâpa !*

— Allez, tous crever !

*Et Nicolas, ça va ? Il s'en sort ? Ça doit pas être facile pour lui non plus !*

Connasse ! Et moi, je m'en sors ? Ça t'intéresse, connasse, si moi je m'en sors ? Parce que moi, personne ne me demande jamais si ça va. Ah, ça non... Forcément, moi...je suis la méchante, la salope ! C'est bien fait pour ma gueule, c'est ça ? On s'en tape de savoir si la salope, elle va bien. Hein ? On s'en tape, hein ? Parce que moi, les matins gris, les journées pourries, les nuits de merde... j'ai que ça ! Que ça ! Je crève de trouille, de solitude, de tristesse, de doutes, de culpabilité. Mais, j'ai rien le droit de dire. Ferme ta gueule, Elisa ! Ferme ta gueule, t'en a pas fait assez comme ça ? Merde, ça suffit !

Rien que du rouge.

Une mare rouge sur du carrelage blanc.

Un rouge carmin, un rouge cerise, un rouge saillant.

Un rouge tapi dans les interstices des carrés blancs.

— S'il te plaît Hadrien, s'il te plaît Hadrien fais-moi signe, s'il te plaît

appelle-moi, s'il te plaît ne me laisse pas tomber comme ça, sors-moi de ton silence macabre, s'il te plaît aide-moi, j'vais crever, je deviens folle, complètement cramée ! S'il te plaît Hadrien, j' veux t'entendre, j' veux te voir, j' veux te parler, j' veux te sentir, j' veux te toucher, j' veux t'embrasser, j'veux que tu sois près de moi, j'veux que tu sois en moi, je veux t'aimer Hadrien ! Tu entends, putain ! Je veux t'aimer ! Tu comprends ça ? Je voudrais que tu m'appelles, que tu me dises pourquoi, j'veux comprendre comment, j'veux savoir ce qui s'est passé, où ça s'est passé, à quel moment exactement, tu as décidé tout seul de tout arrêter ! C'est dégueulasse ! Pourquoi, tu m'as fait ça ? Pourquoi je suis sans toi ? J'en peux plus Hadrien ! J'en peux plus d'être comme ça ! Hadrien ! Putain ! Appelle-moi !

Rien que du rouge.

Un rouge qui coagule tout doucement.

Vous croyez que je sais pas tout ce que vous dites derrière mon dos ! Vous croyez que je vous entends pas :

*Quand même...Nicolas, il était vraiment bien ! — Gna, gna, gna ! -... ..Quel gâchis ! — Gna, gna, gna ! -...Ça, tu peux y aller, moi je te dis qu'elle le regrettera...tu verras, et dans pas si longtemps que ça...— Gna, gna, gna ! — Elle le regrettera, c'est certain...elle s'en mordra les doigts, ça je te le dis ! Bien fait, pour elle, elle avait qu'à réfléchir un peu ! T'as vu, elle fait comme si ça allait bien, avec ses petits sourires en coin et ses toutes ses politesses envers les gens...mais, ça va pas bien du tout ! ...Ça se sent. De toute façon, comment veux-tu qu'elle aille bien ? Avec ce qu'elle a fait ! La pauvre ! Tu verras, elle s'en mordra les doigts, un jour ou l'autre, on se ramasse toujours la monnaie de sa pièce ! En plus, t'as vu sa tête ? Elle est toute grise ! Et, elle aurait pas un peu grossi, aussi ?*

Allez tous vous faire foutre !

Bande de connards, allez tous vous faire foutre !

Et...bien profond !

Elisa est là. Étendue par terre. Baignée dans ce rouge glacé qui la noie.  
Son corps refroidit au contact du carrelage froid.

Si un e-mail c'était trop long, t'aurais quand même pu m'envoyer un message ? Non ? Un dernier Skype au moins ! Merde ! Des au revoir en règle ! Une dernière nuit d'adieux ! Des pourquoi ? Des comment tu fais pour t'en sortir, toi ? Moi, je suis en train de crever ! Une dernière injection de sentiments. Une petite dose, une toute petite dose d'amour, une minuscule petite dose de toi, Hadrien. J'voudrais me faire un rail avec tous tes silences, les sniffer tous en une seconde pour planer longtemps en pensant à toi ! ! T'aurais quand même pu m'appeler, je t'aurais pas demandé de longues explications, je t'aurais pas supplié, je suis pas comme ça ! Tu le sais ça ! Juste quelques mots, quelques tout petits mots pour mon cœur, pour ma tête, pour pas que je finisse comme ça !

Son corps gît là. Depuis trois heures désormais. La nuit s'installe autour d'elle, tout doucement. La tête lourde, les yeux révoltés par la colère, le souffle brûlant puis anéanti. Recroquevillée sur le sol, elle est là. Immobile. Sans vie. Elle n'est plus que le cadavre d'elle-même. Elle pleure. Elle rugit. Elle vomit sa colère. Ses larmes translucides se mêlent au rouge qui blêmit. De temps en temps, des salves de spasmes réaniment son corps. Elle hurle, elle crie, elle cogne ses membres contre ce carrelage pour donner toute la place à sa douleur. Qu'elle quitte son cœur et colonise un autre territoire ! Qu'elle se fasse mal ailleurs qu'au cœur ! Elle cherche à abîmer son corps pour qu'il ressemble à son esprit.

Avec violence, Elisa a soudainement tout balancé par terre. Le plat. La sauce tomate. Les copeaux de parmesan. Le diner gît sur le sol à côté d'elle. La pulpe rouge maquille ses joues et redonne vie à son regard cerné de noir. La tête posée sur le carrelage. Elle pleure. Elle psalmodie des mots pour faire sortir sa colère et tenter d'éteindre sa douleur. Rien n'y fait. La douleur ne partira pas.

— Allez tous vous faire foutre !

Bande de connards, allez tous vous faire foutre !

Et...bien profond !



## 2.

Un mois avant...

\*

\* \*

*Fichier / Émoticônes*

*Document / Intérieur*

*Date / 8 septembre*

*Il est parti.*

*Nicolas est parti.*

*Il a quitté l'appartement ce soir sans bruit. Il est parti s'installer ailleurs, tout près, à deux rues d'ici, il a juste dit : « Maintenant, ça suffit ! », « Je pars, je vais m'installer à côté, ça fera pas trop loin pour les enfants »*

*Il est parti.*

*Ce soir, en le regardant, je me disais : quand on croise Nicolas, on ne remarque pas son physique, on est avant tout fasciné par son calme froid, sa patience infinie, son économie du mot.*

*Ce soir, en le voyant partir, j'ai cru qu'on m'arrachait une partie de moi-même. Comme un mur solide, il m'a construite, il m'a érigée, il m'a apaisée, il m'a consolée. Il m'a rendue tellement forte grâce à son amour.*

*Je croyais qu'il aurait envie de se venger, qu'il attendait, qu'il savait qu'il me terroriserait ainsi. En fait, il est bien au-dessus de ça Nicolas.*

*Il est parti.*

*Une partie de moi se sent soulagée et l'autre anéantie.*

### 3.

De retour à Paris après Taipei,  
Deux mois avant...

— Alors, j’vous prends quoi ? Le suédois, le poulet ou la tomate mozza ?

— Un suédois, pour moi, merci. Elisa, t’es sûre que ça t’embête pas d’y aller ?

Bien au contraire. Elisa a bondi sur l’occasion de jouer à la bonne samaritaine qui se dévoue pour aller chercher le déjeuner de ses collègues ; acte gratuit fallacieux qui n’est rien d’autre qu’une petite brèche d’intimité volée à sa laborieuse journée pour pouvoir enfin entendre Hadrien. Établir la connexion avec lui dissipe les effets du manque, apaise son corps et son esprit. Après ces quatre jours à Taipei, elle a terriblement besoin d’entendre Hadrien. Elle a terriblement besoin de se frotter à lui vocalement. Ces au revoir manqués à l’aéroport de Hong Kong, piétinés par la présence de la pernicieuse et perfide Axelle, qui lui a ravi Hadrien en cinq minutes, lui restent en travers de la gorge. Une douleur rauque résonne en permanence dans son cœur. Elle a bien réfléchi dans l’avion pour Paris, il lui faut agir, elle aussi. Elle a besoin de lui parler, elle lui a envoyé ce message en quittant son bureau.



Visage au vent. Mains dans les poches d’un trench marron glacé. Écouteurs dans les oreilles. Elisa sort de l’immeuble d’*Hearing* et marche d’un pas énergique sur l’avenue Ledru Rollin. Elle attrape son téléphone, regarde si elle a reçu une réponse d’Hadrien. Encore rien. Ça va venir. Elle esquisse un profond sourire. Elisa avance sur le boulevard. Le ciel est en demi-teinte comme son

humeur. Des grappes de nuages s'évadent, le gris tourne au bleu. Elisa est triste d'être rentrée à Paris, mais elle se sent pour une fois forte, décidée, certaine de vouloir construire quelque chose avec Hadrien. Elisa s'empare à nouveau de son téléphone. Toujours rien.

Elle vérifie qu'elle a bien du réseau. Oui, ça capte. Elle cherche les notifications de lecture. Pas d'appel. Normal. Hadrien n'a pas encore pris connaissance de son message. A-t-il vu ses sms envoyés ce matin ? Pas encore. Que fait Hadrien ? Elle vérifie l'heure de sa dernière connexion. Il y a trente minutes, pourtant. Étonnant qu'il n'ait pas encore lu ses messages et qu'il ne lui ait pas répondu. Tiens, il a changé sa photo de profil. Sympa. Une douce mer bleue sur laquelle plonge un soleil de belle au bois dormant. C'est beau quand même Hong Kong, se dit Elisa.

Elle se crispe subitement. Comment peut-on être aussi dépendante d'un rectangle en plastique ? se demande-t-elle en jetant brutalement son téléphone dans son sac. Elle avance rapidement sur le boulevard. Elle s'arrête et prend place dans la file de la sandwicherie « Aux saveurs d'autrefois ».

Ça sonne. Ça y est ! Ouf ! C'est lui. C'est Hadrien. Trop bien ! Enfin ! C'est pas trop tôt ! Elle reconnaît immédiatement la sonnerie de Skype. Une mélodie digitale qui lui rappelle les sons du xylophone de ses enfants. Des petites notes en pépites qui font pépiter son cœur : Si ! La ! Si ! La ! La ! Si ! Si ! Il appelle enfin ! Trop, trop bien ! Une douceur s'installe dans son corps. Elle est rassurée. Elle puise son téléphone dans son sac à toute vitesse. Il est où ce con ? Il ne remonte pas ! Toujours planqué au fond entre la petite trousse à maquillage et le kit bobos des enfants.

— Allô, mon cœur, ça va ? dit la femme dans la queue juste derrière Elisa.

Malheur ! C'était bien la sonnerie de Skype ! C'était bien un appel amoureux ! Mais ce n'est pas le téléphone d'Elisa qui braillait dans son sac ! Au fil des mois, Elisa a développé un réflexe pavlovien. L'oreille affûtée, elle vibre aux vibrations de Skype pensant que c'est forcément pour elle, que c'est forcément Hadrien. Possédée par un amour opulent, elle en oublie les autres. Pire, ils lui semblent tous transparents. Aujourd'hui, Elisa trépigne dans la file d'attente de

la sandwicherie, blessée que cela ne soit pas son téléphone qui ait retenti dans son sac, énervée par les gloussements exaspérants de cette jeune femme qui lui postillonne des mots d'amour dans le dos. Hadrien n'appelle pas. Et en plus elle doit subir les sales odeurs d'amour des autres. Quelle horreur !

Elisa soupire. Elle voudrait mettre une claque au temps. Vite, vite qu'on soit tout à l'heure quand Hadrien va l'appeler, quand elle va lui répondre, quand elle va entendre le son de sa voix qui agira dans son corps comme une injection de morphine en application directe sur le cœur.

En posant son regard sur le présentoir des sandwiches, Elisa observe ces bouts de pain éventrés qui recrachent poliment de la dentelle de salades, des toupies de tomates et des brindilles de poulet. Elle a envie de les engloutir tous. De les avaler compulsivement. Les dévorer, un à un, sur un rythme saccadé de musique techno. Se faire exploser les entrailles. Se faire exploser, tout court, en plein milieu de cette boutique avec une ceinture de sandwiches à la mayo !

Terroriser les autres avec sa souffrance. Elisa voudrait détruire ce monde qui la détruit. Elle cherche à enrayer sa douleur. Elle aurait bien voulu la différer comme on diffère un rendez-vous, lui demander de revenir plus tard dans la semaine, ou dans l'année quand elle serait d'attaque, quand elle aurait pu se réchauffer sous le soleil d'Hadrien.

Pour fuir, son regard s'étire vers l'extérieur, elle aperçoit un jeune couple, qui fume dehors en riant, adossé à la devanture de la boutique. Elle a subitement envie de les rejoindre, leur taxer une clope et fumer, inspirer une gigantesque latte de nicotine, se griller de l'intérieur pour bousculer sa douleur du cœur vers les poumons.

— Allons-y, c'est à nous ! Qu'est-ce que je vous sers Madame ?

— Un suédois, une salade grecque et... un panini tomate-mozza... non pas celui-là, celui juste à côté s'il vous plaît, le plus gros.

— Madame a faim ! Voilà... Et avec ceci ?

— Vous avez du pain de châtaigne ?

— Oui, bien sûr Madame, 80% farine de châtaigne et 20% farine de froment.

— Parfait. Un, non, mettez-en deux, s'il vous plaît.

— Et avec cela ?

— Pour l'instant, ce sera tout.

Elisa paie, tout en vérifiant, à plusieurs reprises, qu'elle n'a toujours de message qui l'attend sur l'écran de son téléphone. Elle reprend le chemin de *Hearing* en serrant fort dans sa main son téléphone qui la tue.

## 4.

Jeudi. 12h24.

Mine grise, épaule rentrée, tête aimantée par le macadam. Elisa pousse à bout de souffle la porte de la rue des Anges.

Des silences.

Deux sourires qui se croisent, se répondent, se comprennent.

— Hier soir, j'ai tout envoyé valser. J'en pouvais plus ! J'ai tout balancé par terre dans la cuisine, je voulais tout foutre en l'air. Ça paraît bête, dit comme ça.... en plus, je préparais un gratin de tomates pour les enfants.

— Et.... ça t'a fait du bien, ma petite caille ?

— Oui, je crois.... Enfin, je sais pas...sur le moment oui...peut-être... mais en fait, ça change rien, rien du tout ! C'est toujours là. Y'a cette douleur qui ne me quitte pas. C'est dur tu sais, c'est tellement dur que parfois, j'ai le sentiment que j'y arriverais pas...

— Tu t'en sortiras...moi, je sais que tu t'en sortiras, ma petite caille. Et puis, même si ça te semble énorme aujourd'hui, à l'échelle d'une vie c'est pas grand-chose, tu verras...

Un sourire. Un silence qui laisse tomber les mots.

En réponse. Un autre sourire. Un autre silence pour écouter la pluie.

— Elisa, il est temps que je te montre quelque chose.

La vieille dame se lève avec énergie de son fauteuil, disparaît dans le long couloir qui la mène à sa cuisine, revient avec un joli plat bleu sur lequel trônent de fines tranches de pain aux amandes.

— On va d'abord commencer par ça, dit-elle en posant le plat sur la table.

— C'est ça que tu veux me montrer ? dit Elisa, d'un air étonné, en pointant

son index vers le pain aux amandes.

— Mais, non, ma petite ! Mais non ! C'est ça... que je veux te montrer ! lui répond Mamoushka tout en lui tournant le dos pour ouvrir une des larges portes du buffet du salon.

La vieille dame attrape quelque chose de lourd, de volumineux, referme difficilement le battant du buffet, se retourne vers Elisa en posant sur la table un gros vase rempli aux trois quarts de cailloux, de feuilles et de fleurs séchées et de coquillages.

— Ah, ton vase aux souvenirs, je le reconnais ! dit Elisa

— Oui, en fait, il est temps que tu saches que ce sont des souvenirs particuliers qu'il y a dedans...des souvenirs tristes, ma petite caille, ici y a que des souvenirs douloureux !

— Ah, bon... ?

— Elisa, on ne peut pas tout raconter aux enfants ! ...mais ce vase contient toutes les douleurs de ma vie !

— Les douleurs de ta vie ?

— Oui, rien ne se perd, rien ne se garde, tout se transforme ! Cette matière, ces cailloux, ces coquillages, ces pierres, c'est la matière de ma vie. Depuis soixante ans, à chaque journée douloureuse qui s'installe, je ramasse quelque chose, quelque part et lui donne de l'existence ici, pour m'en souvenir, pour ne pas oublier...

— C'est pour cela qu'on cherchait parfois des cailloux quand j'étais petite ?

— Oui, c'était pour ça, j'en cherchais avec toi, et sans toi, certains jours. Parce que c'était trop dur... parfois.

— J'ai jamais eu le sentiment que tu souffrais...jamais !

— Et pourtant si, tellement ! Mais je ne te le montrais pas. C'était mon devoir de ne pas te montrer tout ça. Elisa, écoute-moi ...à chaque fois que je regarde ce vase, j'y vois les visages des hommes que j'ai aimés, passionnément, et qui sont partis, j'y vois mes rapports si compliqués avec ton père, la douleur que j'ai à n'avoir pas réussi à créer une vraie relation avec lui, j'y vois la mort de mon frère, trop tôt, trop jeune, j'y vois la mort de ma mère, que j'aimais tant, j'y vois toutes ces journées noires, toutes ces journées grises....tous ces moments où j'ai

eu le sentiment que le sol se dérobaît sous mes pieds et que j’y arriverais pas...  
Combien de fois j’ai vraiment cru moi aussi que j’y arriverais pas !

— Toi aussi...dit Elisa en baissant la tête,

— Oh, que oui ! Et pas plus tard que la semaine dernière, j’ai ramassé au Luxembourg ce caillou, celui-là, tu le vois ? Parce que c’est terrible de vieillir, c’est dur de se sentir mise sur la touche de la vie. Quand on commence à classer les choses par celles qu’on ne fera plus...c’est vertigineux ! Vertigineux ! Tu n’imagines pas comme c’est dur de sentir la vie qui te glisse entre les doigts !

— Dis pas ça ! Rien ne s’en va !

— Mais si ma petite caille, les notes filent sur le clavier du temps, et j’en ai plus pour longtemps... je veux te le dire aujourd’hui pour que tu ne sois pas surprise quand ça viendra.

— Arrête de dire ça ...

— Donne-moi ta main, plonge ta main là-dedans, ma petite caille, tu sens comme c’est rugueux, comme ça pique, et bien ça, c’est toute ma vie ! Ce sont toutes mes peines, toutes mes blessures qui sont là mais que j’ai su dépasser aussi. Alors, Elisa, il faut faire quelque chose avec ta douleur ! La douleur, c’est de la matière vivante ! Tu dois en faire quelque chose, tu m’entends ! » Il faut avoir du chaos en soi pour accoucher d’une étoile qui danse », c’est pas de moi...c’est de quelqu’un qui pense ...mais, c’est très juste !... Alors, tu dois trouver ta façon à toi de consigner ta douleur quelque part... pour la faire vivre, autrement.

Un silence. Deux sourires qui se croisent, qui se répondent.

Des regards qui sont plus forts que tous les mots.

## 5.

Le jour se retire. Un paysage gouaché de vert. Un soleil rose plonge dans une mer Véronèse de sapins. Ils sont tous là pour un week-end, ensemble, dans le Jura. Un verre de vin à la main. Certains fument après avoir arrêté de longues années, ou vapotent. Les verres s'entrechoquent. Tchîn ! Tchîn ! Les regards se croisent. Les phrases courent. La parole zigzague dans l'assemblée, n'oubliant personne. On raconte, on commente, on rit.

Elles sont toutes là, ses copines, ses vieilles amies qui répondent toujours présentes en retard ou à rebours mais avec elles, Elisa partage les dessous de sa vie depuis plus de vingt ans. Agathe, Bérénice, Léa, Emma et Sidonie aussi. Ils sont tous là. Les maris devenus, au fil du temps, des amis. Julien, Fabrice, Hector, Alexandre. Et Valentin. Et Sacha. Il ne manque que Nicolas.

Des bûches crépitent dans la cheminée. Les enfants forment sur le canapé une chenille silencieuse, adossés les uns aux autres, hypnotisés par la télévision. Agathe apporte au salon un vaste plateau chargé de victuailles locales : saucisse de Morteau, comté et saucisson du Jura.

Elisa se lève, traverse la pièce tranquillement, ouvre la large porte-fenêtre qui donne accès à la terrasse. Seule face au jour qui tombe, face aux larges sapins du Jura qui perdent en couleur, face à sa tristesse, face à son vide, elle sort de sa longue veste en laine, un briquet et des cigarettes.

Dix-huit minutes, c'est le temps que mettra Elisa pour fumer deux cigarettes. Dix-huit minutes, c'est le temps durant lequel Elisa ne parlera pas, ne se retournera pas, ne regardera pas ses amis, elle restera debout, immobile, appuyée contre la balustrade face à la forêt qui s'éteint, en fumant. Dix-huit minutes, c'est le temps durant lequel ses amis regarderont Elisa de dos, à travers la porte-fenêtre, se questionnant sur son avenir.

— Sacha, tu crois qu'elle va s'en sortir ? demande Léa

— S'en sortir de quoi ? interroge Sacha avec un ton agacé

— Ben, de tout ça...de son divorce, de son malheur, d'Hadrien qui disparaît...

répond Léa

— Je ne saurais même pas dire ce qui la ronge le plus ! Si c'est le départ de Nicolas ou la disparition d'Hadrien, s'interroge Bérénice perplexe.

Dans la nuit qui s'installe. Une cigarette rougit.

— Moi, je pense que c'est le départ de Nicolas, elle a vraiment été surprise, elle ne s'y attendait pas. Du moins, pas comme ça, pas du jour au lendemain, répond Agathe

— Parce qu'Hadrien, il n'a pas disparu lui-aussi du jour au lendemain ? questionne Valentin

— Si...si...tu as raison...Hadrien, ça a été aussi du jour au lendemain, répond Sidonie

— Quand on y pense, c'est la double peine ! dit Emma. Plus d'Hadrien, plus de Nicolas !

— Quand même, disparaître du jour au lendemain, sans donner de nouvelle, sans jamais répondre à tous ses messages, c'est moche, non ? Surtout après ce qu'ils ont vécu ! lance Léa

— Ça lui apprendra ! Elle n'avait qu'à pas tromper son mari ! C'est n'importe quoi tout ça ! s'exclame Fabrice, indigné

— Fabrice ! Va dans la cuisine rejoindre Julien et Hector, c'est bon on a compris ton point de vue !

Un cercle rouge, comme une étoile dans la nuit. De la fumée qui bleuit.

— Je comprends pas pourquoi il l'a jamais rappelé Hadrien ! s'étonne Sidonie

— Moi non plus, mais on ne sait pas grand-chose de lui finalement, c'est difficile de construire une représentation objective de quelqu'un qu'on ne connaît pas, avance Bérénice

— Il avait l'air bien ? Enfin, normal, dit Agathe

— Il s'est forcément passé quelque chose qu'Elisa n'a pas vu, n'a pas compris ! affirme Bérénice

— Moi, quand je regarde Elisa, je pense à la phrase de Pascal Quignard : « *Il*

*arrive qu'un amour qui ne peut avoir lieu vous dévore l'âme ».* Dévorée, c'est comme ça que je la vois, en ce moment affirme Sacha

— Moi, je trouve qu'elle n'a plus d'adhérence à la vie. Elle est comme déconnectée, débranchée. C'est terrible de la voir comme ça. En plus, elle essaie, elle essaie d'être là, d'être forte, de faire bonne figure, mais ça sonne faux, dit Sidonie.

— Oui, je suis d'accord, elle met un point d'honneur à sauver les apparences, mais elle ne se sauve pas, j'ai l'impression qu'elle se noie, qu'elle sombre devant nous, un peu plus chaque jour, ajoute Agathe, tristement.

Un cercle rouge qui blêmit. Et s'évapore dans la nuit.

C'est fini.

## 6.

*Fichier / Du chaos à l'étoile*

*Document / Dix-huit minutes*

*Date / 9 juillet.*

*Tout le monde dort.*

*Silence dans ce petit chalet du Jura. Il pleut dehors.*

*Envie d'écrire. Besoin d'écrire.*

*La phrase du jour : « Il faut avoir du chaos en soi pour accoucher d'une étoile qui danse ». Elle ne m'a pas quitté cette phrase depuis que j'ai quitté Mamoushka. J'ai vérifié, « c'est bien de quelqu'un qui pense », c'est de Nietzsche ! Alors, si Mamoushka cite Nietzsche, moi je peux bien me mettre à écrire un roman !*

*La chanson du jour : Elle est pour toi Hadrien, toi qui aimais tant fredonner Elisa. Voici ce que je voudrais murmurer à ton oreille ce soir :*

*Tu m'fais des trous des p'tits trous encore des p'tits trous*

*Des p'tits trous des p'tits trous toujours des p'tits trous*

*Y a d'quoi d'venir dingue*

*De quoi prendre un flingue*

*S'faire un trou un p'tit trou un dernier p'tit trou*

*Un p'tit trou un p'tit trou un dernier p'tit trou*

*L'image d'un jour : Michel Ange – le détail le plus connu de la fresque de la Chapelle Sixtine. Deux doigts ou plutôt deux index, ils se désignent l'un l'autre, ils se font face, ils s'affrontent. J'ai l'impression que ce sont mes doigts, enfin*

*plutôt nos doigts, le mien et celui d'Hadrien. Le mien et celui de Nicolas.*

*Avec Nicolas, ces deux doigts voudraient se toucher mais ils ne se toucheront pas, ces deux index voudraient se rapprocher mais ils s'éloignent désormais. Les jeux sont faits.*

*Avec Hadrien, j'ai l'impression que nous nous sommes frôlés, que nous nous sommes joints ou plutôt rejoints. Je sens nos vies se manquer, de peu. J'aurais envie d'ouvrir ma main et d'un geste leste et habile attraper son poignet pour l'attirer violemment vers moi, l'ancrer en moi dans ma trajectoire, à tout jamais.*

*Sa disparition me semble impossible. Mensongère. C'est peut-être le dernier mensonge de notre histoire. Hadrien s'en est allé, comme ça, sans jamais me rappeler, si simplement. Une queue de poisson faite à notre amour. Je cherche une explication à ton silence. Il s'agit peut-être seulement d'une coupure ? Une incision faite au temps, un jeûne après un grand festin. Je me découvre tellement fragile sans toi. Mes épaules sont lourdes à porter, Te souviens-tu de ce proverbe japonais que je t'avais envoyé ? « La mort est une plume, le devoir une montagne ».*

*Et pourtant, à chaque instant, je m'attends à ce qu'il ressurgisse pour une raison ou une autre. Au fond, tout au fond, naïvement, j'y crois encore. Parfois,*

*Alors, j'ai envie d'écrire. Pour le faire vivre, pour le faire revivre, pour qu'il reprenne corps entre mes maux.*

*Hadrien est définitivement beau. En réalité, Hadrien, n'est pas beau. Il est attirant. Une impression de force, de solidité se dégage de lui. Quoi qu'il fasse, il inspire le respect. Au jeu des ombres chinoises, bien des gens se tromperaient en associant immédiatement Hadrien Marceau à un chêne ou à un roc tant il pourrait sembler fort, solide et rassurant. Ils auraient complètement tort. Elisa découvrira, bien plus tard, qu'Hadrien est un roseau. Il a ses failles. Ses fragilités. Il est habité par de multiples peurs qu'il dissimule soigneusement. Si Hadrien est un roseau, c'est aussi parce que s'il plie, il ne cède jamais. Hadrien*

*s'accroche. Sa détermination et son endurance façonnent sa beauté. Il ferait un excellent acteur. À l'aise dans toute situation, il ne prend pas le réel pour de vrai. C'est un caméléon. Il change de couleur sans qu'on s'en aperçoive. À l'apparence de la force s'ajoutent deux autres qualités : il est patient et terriblement rusé.*

## 7.

Retour à Paris sous la pluie. Tout est gris. Des larmes dégoulinent le long des fenêtres de la voiture puis giclent au loin, sous la force du vent.

Remettre toutes les choses à leur place. Fermer soigneusement le chalet. Se dire au revoir. Démarrer les voitures sous la pluie. Se quitter. Clôturer cette parenthèse douce et chaleureuse. La meute a disparu, il ne reste plus que des petites familles repliées dans l'habitacle de leur voiture.

Elisa repart seule avec ses enfants. Les comptines entraînantes qui se chantent dans la voiture ne parviennent pas à dissiper sa tristesse. Elle est hermétique à tout : aux rires des enfants, aux grands sapins qui disent au revoir en bordant le Jura, aux questions posées par Jules et qu'elle n'entend pas. La main droite posée fixement sur le volant, elle pense.

Elle pense à Nicolas, à sa colère, à ce « ça » dans sa bouche, qui voulait dire son mépris :

— Ça fait combien de temps que ça dure tout ça ?

— Ça fait combien de temps que tu te fous de moi comme ça ?

Encore aujourd'hui, elle se sent tellement honteuse de lui avoir menti. Nicolas lui semble tellement beau et tellement étranger, aujourd'hui.

Elle pense à Hadrien. Naïvement, l'idée qu'Hadrien soit mort a frôlé plus d'une fois son esprit. Un décès soudain rationaliserait cette situation absurde et rendrait acceptables et compréhensibles tous ces silences. Quand Hadrien était vivant, il l'appelait tous les jours, il répondait immédiatement à tous ses messages, il nourrissait même plus qu'Elisa leur brasier amoureux. Mort, leur amour aurait pris fin avec lui, malgré elle, malgré eux. Sa disparition aurait soudain un sens. Ce serait certes terriblement triste qu'Hadrien ne soit plus de ce monde mais Elisa pourrait enfin se raisonner. Rien de tout cela. Hadrien est bien vivant. À plusieurs reprises durant les derniers mois, Bernard a fait part à Elisa de ses échanges avec Marceau.

Il est vivant. Elle le savait ! Au début, Elisa était devenue une experte pour pister les e-mails, les messages, les émoticônes envoyés. Jouant de son téléphone à merveille, les accusés de réception et accusés de lecture n'avaient plus aucun secret pour elle. Elle s'était lancée dans une traque intercontinentale vérifiant à quel moment précis ses messages avaient jeté l'ancre sur le téléphone d'Hadrien – encore un satellite qui fait bien son boulot, s'était-elle dit ! – contrôlant l'arrivage des missives à distance, elle savait repérer à quelle heure exactement Hadrien avait pris connaissance de ses bouteilles lancées à la mer. Mais ce qu'elle ne savait pas et qu'elle aurait voulu tant savoir était le regard posé par Hadrien sur ses messages. Comment avait-il accueilli les quelques gouttes de sang qu'elle lui avait envoyées ? Avec humour, avec distance, avec lassitude, avec tristesse, avec mépris ? Depuis plusieurs mois, elle n'envoyait plus rien.

Un panneau jaune surgit sur la route : « EXPOSITION BRAQUE suivre LAUSANNE ». Braque ? Elisa n'avait pas pensé à Braque depuis des années. Elle se dit que sa vie c'était comme un tableau de Braque : obscur, sombre, inversé, décomposé, déstructuré, mais il devait y avoir un sens à ce chaos ?

Elle a envie de fuir. De rouler vers une autre destination. Envie d'Italie. De soleil. D'une lumière diaphane, chaude et consolante. Se guérir avec de la lumière. Un soleil lourd, salvateur. Un soleil si fort qu'il cicatriserait tout. Brûlerait les plaies. Réparerait les ecchymoses du souvenir, de la rupture, de la disparition. Avoir une peau caramélisée. Sentir des vins gorgés de lumière rouler sur ses lèvres, tout doucement. Se baigner dans une crique esseulée. Respirer les parfums crépitant des fleurs de cédrat et d'origan.

Les enfants se chamaillent à l'arrière.

Vite. Il faut agir, il faut réagir, il faut discipliner la troupe, il faut intervenir, il faut énoncer des règles, il faut rappeler les principes de bonne éducation, il faut faire semblant de se sentir concernée.

*C'est la croyance de ce qu'on pourrait être qui nous permet de le devenir,* message envoyé par Bérénice sur leur groupe en partant. Il faut qu'elle s'en sorte. Bérénice a raison. Elle doit mettre des choses en place. Être pragmatique et penser concret. Élaborer la liste des choses à faire pour aller mieux. Prendre rendez-vous avec la collègue de Bérénice. Retourner aux cours de yoga. Ne plus mentir. Ne plus se mentir. Elisa pense à tous ces livres apportés par ses amis.

Lire pour oublier. Lire pour aller mieux. Lire pour construire l'avenir. Elle a subitement envie de s'envoyer des livres comme elle s'enverrait des verres de *Mojito* assise au comptoir d'un bar à Paris. Les uns à la suite des autres, en faisant claquer la quatrième de couverture sur le comptoir et en criant : *Garçon, un autre s'il vous plaît !* Comme un serpent, muer, perdre sa peau, filer vers d'autres vies que la sienne, vers d'autres destins pour oublier, pas forcément pour oublier, peut-être aussi juste pour voir, pour savoir, pour comprendre. Voir comment les autres font quand ils se réveillent un matin et qu'ils comprennent qu'ils n'ont pas la vie qu'ils voulaient, voir comment les autres font quand en ouvrant l'œil, ils constatent qu'ils se sont embarqués dans des vies cabossées, interrompues, des vies qui sont tellement loin de ce qu'ils avaient prévu.

Elle pense subitement à *La Métamorphose* de Kafka. Un matin tout devient cafard. Sans même qu'on s'en aperçoive. La métamorphose prend son temps. On ne la voit pas venir. On se transforme à petits feux en renonçant au fil du temps à qui l'on voulait être, en renonçant au fil du temps à qui l'on est vraiment.

## 8.

Tôt le matin,  
Dans un avion qui file vers Pékin.

*Extrait du Carnet d'Hadrien Marceau*

—————

*Vendredi 20 octobre,*

— *Lu* : « Un homme est plus un homme par les choses qu'il tait que par celles qu'il dit. » Très juste. Je m'accroche à cette phrase de Camus. Continuer à se taire n'est pas toujours simple.

— *Vu* : RAS. Les gens me sont transparents désormais. Rien n'attire plus mon regard.

— *Entendu* : Podcast – Rinaldi. La mélancolie est le seul sentiment qui pense. La mélancolie enclenche un retour en arrière, une prise de conscience de nos manques, de nos défauts, de nos erreurs, des bonheurs qui ne recommenceront plus...

— *Vécu* : Comment savoir si l'on a pris LA bonne décision ? Comment savoir si l'on a bien fait ?

## 9.

*Fichier / Du chaos à l'étoile*

*Document / Dix-huit minutes*

*Date / 4 décembre*

*La phrase du jour : « Il faut avoir du chaos en soi pour accoucher d'une étoile qui danse ». Toujours la même. Elle me guide dans la nuit. Le chaos me donne la force de faire danser mes maux.*

*Les couleurs du jour : toutes les couleurs. [Des couleurs chaudes](#) qui font pétiller l'hiver.*

*L'image d'un jour : Des arcs-en-ciel lumineux sur les Champs-Élysées conjugués à la lumière du rire des enfants !*

*Le texte du jour :*

*1 C'est l'hiver.*

*2 Les rues s'habillent de couleurs.*

*3 Jules et Zoé écrivent leur lettre.*

*4 Les Champs-Élysées pétillent de mille feux.*

*5 ..... »En travaux »...*

\*

\*\*

*Hadrien,*

*J'aimerais te dire que tu me manques.*

*J'aimerais te dire que j'ai besoin de toi.*

*J'aimerais te faire rire aujourd'hui.*

*J'aimerais entendre le son de ta voix.*

*J'aimerais savoir que tu penses à moi.*

*J'aimerais me coller contre toi.*

*J'aimerais m'endormir auprès de toi.*

*J'aimerais t'embrasser dans le cou.*

.....

*Suite à venir // En travaux...*

# IX

Un ciel bleu azur à faire pâlir les plus grands peintres italiens.

Un bleu indiscutable.

Un bleu plus bleu que tous les ciels  
de Piero della Francesca.

Un bleu qui a du corps.

Un bleu long en bouche.

Un bleu nappé d'espoir.

# 1.

*Alors on danse,*

Nuit noire La Foule Faisceaux de lumière Baffles tremblantes Fumée blanche

*Alors on danse,*

Verres pleins Verre vides Des cris Des mots qui tombent par terre On ne s'entend plus Ça rugit.

*Alors on danse,*

Des gestes Les jupes remontent Les cuisses s'entrechoquent De la sueur Les corps se rapprochent

Un homme. Grand, large d'épaules, plutôt beau. Il vient de poser son verre pour rejoindre Elisa sur la piste de danse. Il la regardait depuis un moment. Il saisit sa main, se sert de son bras comme d'un ressort, la projette en arrière, puis l'attire vers lui. Elle éclate de rire, il lui sourit.

*Alors on danse,*

C'était ce soir, le grand soir ! Valentin a présenté Lou-Anne à ses amis. Une jolie Franco-chinoise qui a emménagé dans son immeuble, il y a à peine six mois. C'est elle qu'il attendait, depuis si longtemps. Ils sont sortis pour fêter ça !

Léa est la seule à danser le twist sur la piste. Elle s'en fout ! Elle danse comme elle veut ! Agathe, enceinte de deux mois, s'est effondrée sur un fauteuil et dort profondément malgré le bruit. Elle n'a même pas touché à son coca. Sidonie et Sacha montrent à Bérénice les postures de yogi apprises par Steeve. Le rire coule à flot. Ils viennent de finir leur quatrième Mojito ! Quand le beau brun ténébreux s'est approché d'Elisa, Sidonie et Bérénice se sont souri. Les affaires reprennent ! a pensé Sidonie.

*Alors on danse,*

Un souffle rapide et chaud parcourt la nuque d'Elisa. Un souffle fort, qui sent l'alcool et le désir. Ils se caressent des yeux. En dansant, au rythme de la musique saccadée, Elisa s'approche de lui, se pose contre son corps l'espace d'une seconde, juste le temps de frôler son désir d'homme, puis repart danser autour de lui.

*Alors on chante,*

Il prend sa main.

Cette même main que Nicolas a saisi tellement de fois pour la faire danser avec lui. Cette même main qu'Hadrien a prise, par intermittence, à Tokyo, à Shanghai, à Londres, à Hong Kong et à Taïpei, aussi.

Ce soir, elle est avec lui.

*Alors on chante,*

Subitement, le souvenir d'Hadrien apparaît, juste au moment où il la tient par la main. Il veut exister. Encore. Il fait du bruit. Sans s'annoncer, sur un détail, en une seconde, la flamme d'Hadrien se rallume. Comme ça ! Il est là.

*Alors on chante,*

Subitement, Elisa danse face à un homme qu'elle ne voit plus parce qu'Hadrien est là. Qu'il disparaisse Hadrien ! Elisa veut que cet homme marque son empreinte sur son corps. Elle a besoin qu'un autre homme existe dans son esprit. Besoin qu'il la libère.

Elisa lui sourit, d'un sourire tendre, vrai et généreux. Elle sait qu'elle n'a pas grand-chose à donner. L'amour lui a tout pris. Elisa pose ses mains sur ce visage qu'elle ne connaît pas, caresse lentement cette peau rugueuse et virile qui lui est étrangère, puis, tendrement, pose ses lèvres sur cette bouche inconnue.

*Alors on chante,*

Nuit noire. Des cris. Des langues se mélangent. De la salive. De la sueur.

*Et puis, on danse !*

## 2.

*Fichier / Du chaos à l'étoile*

*Document / Dix-huit minutes*

*Date / 30 janvier*

*La phrase du jour : « Il faut avoir du chaos en soi pour accoucher d'une étoile qui danse ». Cette phrase ne me quitte plus.*

*Les couleurs du jour : du bleu. Même si ça reste dur, un morceau d'horizon, un brin de soleil bleu pour construire l'avenir.*

*L'image d'un jour : Hier soir. Un homme. Le troisième homme. Celui qui réveille les deux autres. Celui qui ressuscite les morts en bousculant les vivants. Quand est-ce que ça va s'arrêter tout ça ? Souffrir, jusqu'à quand ?*

*La pensée du jour :*

*La souffrance, on la stocke ! À l'intérieur, elle se loge bien au fond sous toutes les couches du cœur. Alors que le bonheur, ça se consume à toute vitesse, ça glisse entre les doigts, sans jamais laisser de trace. De toute façon, tout ce qui compte, ce sont les battements de cœur.*

*Être vivant. Vibrer, vraiment. Entendre en soi, le tambour de la vie ! Hier soir, mon cœur s'est emballé deux fois. Au moment, où j'ai senti le souvenir d'Hadrien m'envelopper tendrement. Comme s'il était là. De nouveau. Je sais que je l'aime encore. Mes battements de cœur ne mentent pas. Et puis, quand j'ai embrassé cet homme, mon cœur s'est emballé à nouveau. Mes lèvres sur ses lèvres, tout doucement, je sentais que je voulais me libérer, et d'Hadrien et de Nicolas.*

*J'écris pour les faire revivre mais pour les tuer aussi. Et Hadrien, et Nicolas.*

*Texte du jour :*

*Dans la poitrine. Une douleur. Le sternum est sous pression. La cage thoracique assaillie. Le symptôme de l'orang-outan. Des coups de poing galopent en cadence. Le tambour de la souffrance. Pression. Compression. Irradiation. Les poumons sont sous tension. Les côtes crient. Un poing de côté qui a subitement migré plus haut. Une douleur lancinante, pointue, aiguisée. Une souffrance farouche, entêtée, imprévisible, qui n'en fait qu'à sa tête. La tête, justement, est colonisée elle aussi par cet assaut lancé depuis le poitrail, précisément depuis les poumons, juste derrière plus exactement, un organe, rouge, lourd, incurvé, constitué de deux lobes, eux-mêmes divisés en deux ventricules, cette souffrance qui ne désarme pas, à n'en pas douter, c'est du cœur qu'elle provient.*

### 3.

#### **Deux ans plus tard...**

Hong Kong, la lune va remplacer  
le soleil, bientôt.

*Extrait du Carnet d'Hadrien Marceau*

— — —

*Vendredi 28 avril,*

— Lu : « Je sais que l'amour est un sale boulot ; impossible de garder les mains propres. Quand on reste sur la réserve, il ne se passe rien d'intéressant. En même temps, il faut trouver la bonne distance entre les gens. Trop près, ils vous submergent ; trop loin, ils vous abandonnent. »

Citation en exergue du livre : « Dix-huit minutes » . Très juste. Beaucoup de choses à dire sur ce sujet.

Le gros Bernard — toujours aussi bizarre ! Colis arrivé ce matin qui contenait ce livre avec un mot de sa part :

« Chez nous, non seulement ils sont professionnels, mais en plus, nous avons des artistes ! C'est ça, *Hearing Paris*, le top de la qualité ! Bonne lecture, cher ami ! « .

Incompréhensible. Auteur inconnu. Bernard se met à m'envoyer des livres désormais ? Pas le temps, ni l'envie de lire depuis bien longtemps.

— Vu : Mathis est amoureux. Je l'ai vu embrasser une fille l'autre soir, derrière la maison. J'avais oublié à quel point c'est beau l'amour. Ça me semble loin tout ça.

— Entendu : « C'est pas parce que les choses sont difficiles qu'on n'ose pas les faire, c'est parce qu'on n'ose pas les faire qu'elles sont difficiles. ». Toujours Sénèque. J'y reviens toujours, particulièrement quand le cœur est gris.

Très juste. Un peu facile — aussi.

Mais, à quoi bon, aujourd'hui ?

— Vécu : Que dire ?

« Trop près, ELLE me submergeait ; trop loin, JE l'ai abandonnée. »

## 4.

— Bonjour, je souhaiterais parler à Madame Elisa Eymavit, s'il vous plaît...

— C'est moi...

— Bonjour Madame, c'est le commissariat du XII<sup>e</sup> arrondissement, vous avez bien un lien de parenté avec Mme Madeleine Eymavit, domiciliée au 28 rue des Anges, dans le XII<sup>e</sup> arrondissement ?

— Oui, oui, bien sûr... c'est ma grand-mère... pourquoi ?

— Madame Eymavit, nous sommes désolés, mais votre grand-mère est décédée. Elle a été retrouvée morte ce matin dans son appartement par la concierge de son immeuble. La concierge, Mme Tesson, nous a rapporté avoir relevé comme chaque matin, le courrier destiné à votre grand-mère, elle est montée lui remettre en main propre. Elle a sonné à plusieurs reprises mais personne n'a répondu, personne n'est venu lui ouvrir. La concierge dit avoir constaté que la porte était ouverte, ce qui, selon elle, était inhabituel. Elle est entrée dans l'appartement, elle s'est étonnée de ne pas trouver votre grand-mère dans sa chambre à coucher. Et puis,

— Quoi ? Qu'est-ce qui s'est passé ? Elisa se met à trembler.

— Et bien... quand Mme Tesson est arrivée dans le salon, elle a vu votre grand-mère allongée sur le canapé, vêtue d'une très belle robe, c'est ce qui est écrit dans le rapport, je peux lire dans la déposition qu'il s'agit d'une très belle robe que Madame Tesson ne lui avait encore jamais vue porter... Mme Tesson rapporte aussi qu'elle était très bien coiffée, je cite « un très beau chignon comme seule Mme Eymavit savait les faire ». Mme Madeleine Eymavit, enfin votre grand-mère, a été retrouvée morte ce matin sur le canapé de son salon à 9h59, Mme Tesson voulait qu'on écrive dans le rapport qu'elle souriait, mais vous savez, c'est pas possible de dire des choses comme ça, dans un constat de décès.

— Mme Eymavit, vous êtes toujours là ?

— Oui,

— Je suis désolée Madame, la concierge a appelé la police et mes collègues sont allés constater le décès, il y a trois heures... Le temps qu'on fasse les formalités, qu'on auditionne Mme Tesson... on essaie de vous joindre depuis midi.

— Mme Eymavit, vous m'entendez ?

— Oui,

— La concierge a ajouté qu'elle s'est souvenue d'une conversation avec votre grand-mère, une conversation qui remonterait à quelques mois déjà, votre grand-mère lui aurait confié que le matin où sa porte serait ouverte, il faudrait rentrer et penser à appeler sa petite-fille. Mais Mme Tesson a commencé par appeler la police, elle a bien fait. La concierge a terminé sa déposition par cette phrase : *Mme Eymavit était comme ça, elle voulait embêter personne, elle avait déjà tout préparé.*

## 5.

Des petits pas à reculons dans l'escalier de la rue des Anges. Aujourd'hui, Elisa Eymavit-Torlèdo ne remonte pas le temps, elle le sent filer. Il lui glisse entre les doigts et elle n'y peut rien. Ce matin, Elisa est venue commencer à vider l'appartement de sa grand-mère. Ce week-end, c'est Nicolas qui a les enfants. La propriétaire de l'appartement est elle-aussi décédée, quasiment en même temps que sa grand-mère. Une affaire de succession compliquée, l'appartement sera mis en vente très prochainement. Aujourd'hui, Elisa commence seule à trier dans son passé. Demain, ils viendront tous l'aider. Bérénice a appelé Emmaüs, Léa a trouvé une camionnette, Agathe s'occupe du ravitaillement pendant les pauses, Fabrice, Hector, Alexandre et Julien se sont rendus disponibles pour faire les déménageurs occasionnels. Sidonie et Sacha les rejoindront en fin d'après-midi.

Elisa est immobile dans la cage d'escalier. Elle lève la tête, mesure la distance entre le hall d'entrée et le cinquième étage. C'est haut. C'est vertigineux. Comme un chemin de vie parcouru. Elle n'arrive pas à se convaincre qu'il s'agit d'une des dernières fois où elle gravit ces escaliers. Elle n'arrive pas à imaginer que cet appartement qui l'accueille depuis qu'elle a cinq ans va lui aussi disparaître, être englouti par le temps. Devenir un souvenir. La rue des Anges portera bien son nom. Elle reprend le pas, elle grimpe de nouveau, elle escalade chaque marche ralentie par son corps, lourd et fatigué, qui refuse d'avancer dans le présent. Elle a peur de rentrer dans cet appartement vide, dans cette tanière creuse, triste, noircie par la disparition de la seule personne qui l'aimait véritablement, sans discontinuité, depuis trente-sept ans.

Elle repense à la dernière fois où elle est venue la voir, à ces quatre petits jours, juste avant. Elisa s'en veut. Elle aurait tellement aimé savoir que c'était la fin, que c'était la dernière fois, qu'il n'y aurait plus d'après. Elles avaient beaucoup ri ce jour-là, elles avaient parlé de la publication de son roman. Elle aurait tellement aimé savoir que c'était la fin. Elle l'aurait regardée droit dans les yeux, elle lui aurait pris tendrement les deux mains, elle l'aurait embrassée, elle se serait mise tout contre elle, la tête penchée dans le creux de son cou, elle l'aurait serrée si fort que Mamoushka aurait dit : « *Tiens, prends un morceau d'aile, ma p'tite caille* » et puis elle aurait ri, avec son rire si doux, si bon, si rassurant qu'Elisa aimait tant.

Arrivée devant la porte de l'appartement, cherchant la clé dans son sac, Elisa pense. Hadrien. Mamoushka. Des disparitions impensables, inattendues, auxquelles il faut pourtant faire face, absolument. Hadrien. Toujours rien. Depuis si longtemps. Elle peut désormais souffler sur cette histoire, comme on souffle sur un gâteau d'anniversaire, avec le sourire et la nostalgie joyeuse du temps révolu. Souffler, en ouvrant grand sa cage thoracique, oxygéner son esprit, oxygéner son cœur. Souffler avec force et certitude sur ce brasier amoureux pour qu'il s'éteigne. Faire voler en éclats toutes ces particules d'amour. Les fragmenter. Qu'elles ne forment plus un tout, mais un joyeux vide. Qu'elles cessent d'être un plein douloureux. Qu'elles se disloquent. Souffler sur Hadrien pour qu'il continue à s'éloigner. Qu'il prenne le large, et s'envole loin. Très loin.

Elisa entre. Elle est seule dans ce long couloir. Aucune odeur ne mijote dans l'air aujourd'hui. Rien. Un parfum d'absence seulement. Elle espère des petits pas. Elle croit entendre quelqu'un qui s'active en cuisine. Mais. Rien.

La cloche de la cour de récréation retentit, des enfants sortent à toute vitesse des salles de classe en brillant. Elle avait raison, après elle, la vie continue. Après sa vie, d'autres vies.

Elisa circule dans l'appartement et pour la première fois considère le mobilier, les placards, les livres. Elle ouvre une armoire et constate que du rangement a déjà été fait. Elle se savait sur le départ. C'est certain. Elisa tourne autour du salon sans y entrer. Et puis, elle y va. Elle franchit le pas. Elle entre dans cette longue pièce rectangulaire. Face à elle, le large canapé gris anthracite qui a servi de linceul à sa grand-mère durant ses dernières heures. À côté, une grande table ronde. Cette même table qu'elle a vu parée de toutes les couleurs, de toutes les saveurs, qui a accueilli depuis plus d'une trentaine d'années les repas de Noël, les gâteaux d'anniversaire et tous leurs déjeuners du jeudi. Aujourd'hui, sur cette table, trône son vase à douleurs au milieu duquel Mamoushka a planté de grandes belles roses blanches. Juste devant, trois petits tas d'affaires qui rassemblent l'essentiel de l'héritage qu'elle a voulu leur léguer. À Elisa, et à ses deux enfants. Devant chaque nom : Jules. Zoé. Elisa. Des affaires. Des lettres. Elle est partie en leur laissant des mots. Des petits mots, ses mots à elle, des mots doux, des conseils sur la vie. Sur l'une des enveloppes destinées à Jules est écrit Liste des passages secrets de la vie. Et pour Zoé, *Tous les conseils de*

*Mamoushka à son arrière-petite-fille pour ne pas devenir une fausse princesse.*  
Elisa sourit. Même morte, elle est si présente. Si déconcertante, si extraordinaire.

Une enveloppe rouge sombre sur laquelle est écrite :

*Pour Elisa, À cuisiner, À déguster, À méditer !*

Elisa décachette l'enveloppe.

Une petite carte rose poudrée, recouverte d'une calligraphie d'un autre temps.

Des lettres rondes, aériennes, longilignes et disciplinées l'attendaient.

## 6.

*Ma toute petite caille,*

*Cette fois, il est temps pour moi de partir. Il est temps que je te lègue ma recette de pain aux amandes. Ma mère me l'avait donnée en cadeau le jour de mon mariage en me disant que le pain aux amandes nous apprend l'amour et le temps. J'ai mis toute une vie à comprendre ce qu'elle voulait dire, il m'a fallu du temps pour m'approprier cette recette, que j'ai réécrite pour toi, à la lecture de mon histoire en imaginant celle qui t'attend.*

*À cuisiner, À méditer, À déguster, sans limitation, À faire tienne avec le temps.*

*Je te demande juste deux choses, après, je ne t'embêterai plus, promis.*

*— Autant que faire se peut, honore cette recette tous les jours de ta vie. Qu'elle t'accompagne quand je ne serai plus là !*

*— Quand il sera temps, réécris-la à ta façon, avec les ingrédients de ton histoire, et offre-la à Zoé, en souvenir de nous, en souvenir de moi.*

*Ta Madeleine de Proust,  
Mamoushka.*

*\**

*\* \**

Elisa est émue.

Une petite bille d'eau salée glisse le long des cils de son œil droit.

Elle suit la courbure de sa joue et puis s'en va.

## **Recette du Pain aux Amandes – ou Pain des Amants –**

Avec les annotations et les conseils de Mamoushka

### **Ingrédients :**

— **4 œufs** – Aucune pâtisserie sans œuf – Aucune vie sans lien avec des enfants.

— **250 grammes de sucre roux** – Du sucre doux – Ne pas hésiter à sucrer un peu sa vie – tellement besoin de douceur – si souvent.

— **200 grammes de farine** – C’est vrai, il faut du blé ! – à noter, au regard des proportions, il faut plus de douceur que de blé, il faut plus d’amour que de blé – l’argent n’est pas l’essentiel dans la vie.

— **285 grammes d’amandes** — Sans aman-des, pas de pain des amants.

— **120 grammes de beurre** – Du beurre, du vrai, qui glisse et qui graisse. Ne pas faire l’effarouchée, ne pas avoir peur de mettre les mains dans le gras, de temps en temps.

— **2 cuillères à soupe d’huile d’olive** — La petite touche d’olive est essentielle, elle apporte à la pâte une élasticité que seule l’huile d’olive peut lui donner. Surtout ne pas oublier : de toutes petites choses peuvent faire beaucoup.

— **Une cuillère à soupe de miel** – Parce que le miel c’est magique, comme la vie !

— **2 grammes de levure** – Pour faire gonfler – si besoin – en fonction du temps (pas besoin si été chaud, humide, torride), mais il faut se faire aider un peu parfois, accepter d’utiliser quelques artifices de temps en temps.

— **Quelques pincées d’épices – particulièrement de Piment de Cayenne** – Savoir épicer sa vie, juste avec des petits riens, se surprendre et surprendre les autres, avoir le courage de dynamiter son quotidien. Fais attention aux saveurs : fuis les fades arômes. Ils rendent insipides facilement !

— **Un demi-verre de Rhum, Amaretto, Kirch...** – Parce qu’il faut boire, parce qu’il faut rire, parce qu’il faut savoir se laisser aller. Attention cependant, à l’effet gueule de bois, apprends à doser les verres avec le temps.

## **Préparation de la base Briochée**

« Bri-o-chée » ! Ecoute ce mot ma petite caille, on le mangerait !

— **Séparer les jaunes des blancs.** – Chacun doit avoir ses moments à soi – C'est essentiel dans la vie.

— **Battre les blancs en neige.** – Bien veiller à ce qu'aucun corps étranger ne pénètre jamais la préparation, sinon les blancs ne monteront pas. Ils seront déliés à tout jamais.

— **Mélanger les jaunes d'œufs avec le sucre, la farine, le miel, la levure, le beurre, les épices, le piment et l'alcool** – Se mélanger ! Pour un couple, il ne s'agit pas d'être côte à côte, il faut se mélanger pour s'aimer. Et puis, la vie, Elisa, c'est un grand mélange ! De plein de choses, de plein de gens, de plein de moments, de plein de sentiments, de plein de blessures, de plein de victoires... et quand ça coince, s'il y a des grumeaux, il faut continuer à touiller, la texture évoluera avec le temps.

NB : tout ustensile est à proscrire, fouet, batteur électrique n'apporteront rien. Pas besoin de béquille ! Il faut apprendre à pétrir toi-même. Pétris d'abord avec tes mains, puis avec ton cœur de tout ton corps. Les vraies choses se façonnent à la force des battements de cœur, uniquement.

— **Faire cuire à feu doux à 160° – pendant 50 minutes.** De la chaleur, de la bienveillance envers toi et envers les autres. Enveloppe ta vie d'une chaleur vraie, chaude, rayonnante qui illuminera ton quotidien par n'importe quel temps.

— **Sortir du four. Recouvrir d'un torchon pendant une heure. Pour une conservation longue durée, placer les tranches du biscuit préalablement coupées dans une boîte en fer. Le pain aux amandes pourra ainsi se conserver longtemps.** Si le Pain d'Amour a été préparé correctement et cuit à bonne température, il peut se conserver longtemps. Il perdra en souplesse et en aspect sur les bords, il pourra se durcir, s'émietter un peu, certaines parties s'écailleront peut-être mais son cœur restera moelleux très longtemps. Le piment de Cayenne migrera vers l'intérieur et continuera à pimenter la saveur. Cela prendra bien sûr un peu plus de temps pour qu'il fasse frémir sous la langue.

Mets-le bien à l'abri des autres et des illusoires courants d'air. Pour durer, il faut savoir se retrancher dans sa forteresse à l'abri du regard des autres et des douleurs du temps.

*À toi de cuisiner maintenant !*

*Ta Madeleine de Proust,  
Mamoushka.*

## 7.

Tôt le matin,  
Dans un avion qui file vers Pékin.

*Extrait du Carnet d'Hadrien Marceau*

—————  
Vendredi 20 octobre,

— Lu : « Dix-huit minutes ».

*« Elle se voit vivre avec Hadrien, avec ses enfants, avec leur enfant peut-être aussi. Elle a envie de quotidien, de régularité, de répétitions de lui à l'infini. Le voir le matin, se blottir dans ses bras avant d'attaquer sa journée, ranger ses affaires à côté des siennes dans un placard, faire les courses ensemble, aller chez Ikea, au marché le samedi matin, au cinéma, se balader dans Paris main dans la main, flâner ensemble dans une librairie, pouvoir l'embrasser dans le cou en s'asseyant à la terrasse d'un café, lui dire « je t'aime » souvent sans avoir peur, aller voir des expos de peinture, discuter autour de rien avec un verre de vin le soir dans la cuisine, aller courir ensemble sur les quais de Seine. S'ennuyer. S'impatienter. S'amuser. Rire. Cuisiner. Lire au lit. Dormir. S'aimer. S'imiter l'un l'autre. Se moquer. Être là tous les deux côte à côte dans la vie, du matin au soir et du soir au matin. Simplement. Absolument. Avec lui. En vie.*

*« Sur le bonheur,  
le rire,  
Sur la douceur,  
le plaisir,  
Sur la légèreté,*

*la lumière,*

*J'écris ton nom. »*

*Elisa*

*« Hadrien lui répète qu'il veut lui faire un enfant ! Tout seul, donc ? Un peu comme un ministre vient poser la première pierre d'un grand édifice, il s'affaire cinq minutes à la tâche, fait acte de présence. Le reste suivra, les petites mains feront le sale boulot. »*

*« Hadrien est un homme qui ne se retourne pas ! »*

*— Vu : Son visage. Ses sourires. Nos souvenirs étalés sur les pages d'un livre, livrés à la foule des gens. Mes souvenirs transformés, falsifiés.*

*— Entendu : Sa voix. Je l'entendais parler, lire chacune de lignes de son livre. Comme si elle était là, juste à côté de moi. Je reconnaissais ces mots, certaines de ses expressions, son intonation douce et autoritaire parfois. Troublant.*

*— Vécu : Dix-huit minutes, cela doit être à peu près le temps qu'il m'a fallu pour comprendre ce que j'avais entre les mains, que ce n'était pas n'importe quel livre que m'avait envoyé Bernard. Dix-huit minutes avant d'avoir envie de hurler. Dix-huit minutes avant de recevoir un uppercut violent.*

*Un livre auquel je ne m'attendais pas. Un livre dans lequel, je suis convoqué malgré moi. Une succession de chocs — la falsification de mes souvenirs — beaucoup d'incompréhensions — quelques explications — beaucoup de mensonges aussi.*

*Pour tromper, il faut être deux.*

*Pour trahir, un seul suffit.*

*Elle n'a pas tout dit !*



## 8.

Lundi matin.

Au bureau.

Une entrée lumineuse, bruyante d'éclats de rire. Elisa, Antonin, Loïc viennent de voyager avec Bernard dans l'ascenseur. Le traditionnel sachet de croissants, pourtant dissimulé soigneusement par Antonin derrière son dos, diffusait dans ce petit espace exigü une odeur alléchante, les babilles adipeuses du gros Bernard en suintaient. Émoustillé par ces folles fragrances de gras, Bernard parlait, parlait, bavassait. Comme toujours, il se félicitait du succès du roman d'Elisa. *Tout ce qui est bon pour vous, est bon pour nous ! J'en ai d'ailleurs informé tous nos clients et tous nos partenaires ! Rien d'officiel, juste pour leur faire savoir la qualité du personnel qu'on a ici ! Les pauvres ! Tout le monde ne peut pas être au niveau d'Hearing Paris ! Faudra quand même bien que je le lise un jour votre roman ! C'est combien de pages déjà plus ?* demande Bernard en riant grossièrement.

Puis, il est parti à la chasse au croissant. L'air de rien, en interpellant personnellement Antonin au sujet des prochaines évaluations du personnel et des primes de fin d'année, probablement revues à la baisse, à lui de voir... en fonction des performances de chacun ! En cadence avec le flux de paroles du gros mammoth, petit à petit, tracté par la politesse d'Antonin, le petit sac en papier de la boulangerie, *Les saveurs d'autrefois*, est remonté tout doucement à la surface du regard de Bernard. Puis, tel un babouin voleur cherchant à impressionner son monde, il a plongé, sans même en demander la permission, sa grosse paluche dans le pauvre petit cornet translucide, il a claqué énergiquement la porte de l'ascenseur du sixième étage en barrissant la bouche pleine *Ch'est tout de même très bon, ch'es croi-chants !*

Bernard. Fidèle, jusqu'à la fin, à son comportement grossier. Antonin propose de consigner cet épisode dans le cahier des *Bernardismes*. Plus de croissant dans le maigre petit sachet d'Antonin. Seuls trônent désormais deux frêles boules à la farine de froment, le tribut de Loïc et d'Elisa, Antonin s'étant adapté aux désirs de ses collègues, avec le temps.

Loïc arbore un nouveau tee-shirt ce matin, c'est Carine qui le lui a fait pour ses quarante-deux ans. Elle a des aspirations poétiques en ce moment. Une jolie broderie bleu ciel s'étend sur une mer de coton blanc. On peut lire, sur les larges pectoraux de Loïc qu'*Il faut être léger comme l'oiseau et non comme la plume*, c'est de Paul Valéry, dit-il fièrement. Heureux de porter le beau présent fait main de sa compagne. 100 % coton organique, bien sûr !

Elisa sourit. « Il faut être léger » !

Son regard enjambe la fenêtre.

Il fait beau.

Un, deux, trois. Soleil !

Aucun nuage à l'horizon. Un ciel bleu azur à faire pâlir les plus grands peintres italiens. Un bleu indiscutable. Un bleu plus bleu que tous les ciels de Piero della Francesca. Un bleu qui a du corps. Un bleu long en bouche. Un bleu nappé d'espoir s'étale à perte de vue sur toutes les pages de sa vie.

Elisa lève la tête vers les cieux lumineux et sourit. Elle pense à Mamoushka qui lui disait souvent : *c'est tout de même fascinant qu'en regardant tous le même ciel, on ne le voit pas de la même façon !* Elisa pense à tous ces ciels sombres qui ont étouffé son existence pendant ces deux dernières années. À toutes ses blessures bercées et consolées par le temps. La disparition d'Hadrien. Son divorce avec Nicolas. Le décès de sa grand-mère. Ça s'arrête là. Elle va mieux. Elle sait désormais qui elle est. Elle s'approche de la fenêtre, continue à sourire. Elle se demande depuis quel coin de ciel bleu Mamoushka l'observe en ce moment. Elle ne veut pas décevoir l'héritage qu'elle lui a laissé.

La frontière est poreuse entre le réel et l'imaginaire. La vie rêvée vient souvent en aide à la vie subie. Elisa a changé. Elle veut vivre du vrai. Rien que du vrai. Arrêter d'amputer son présent avec son passé. Elle veut être elle. Pour elle. Rien que pour elle. Absolument. Ne plus subir. Ne plus mentir. Ne plus se mentir. Être fidèle à soi. Ne plus avoir. Juste être. Absolument.

Elisa s'assied à son bureau. Elle sourit. Elle est belle, Elisa. Belle de toutes ses

blessures, de toute sa force, de toute sa vérité. Certes, elle ne possède plus la finesse des traits de ses vingt ans, elle est froissée, abîmée par endroits. Sa silhouette est fragile désormais. Son visage porte les stigmates de ses deux dernières années. Et pourtant. Elle est plus belle qu'avant. Des sillons harmonieux ont élu domicile sur son front, près de ses yeux et sur ses joues. Ils racontent secrètement toutes ses aventures. Mais, ses rides sont balayées par son sourire. Un sourire profond qui en dit long sur son souffle de vie.

Ses jolis ongles rouges bombés jouent des pépites de percussion avec le clavier de son ordinateur. Elle attaque le travail. Elle y va. Motivée par ce ciel bleu et la sérénité qu'elle ressent. Elle creuse la montagne des e-mails à déblayer. Elle les attaque un par un, certaine de tous les avoir dynamités bientôt. Depuis plusieurs mois, Elisa a complètement abandonné l'habitude de chercher nerveusement le nom d'Hadrien dans l'en-tête de ses messages. Elle est passée à autre chose, désormais.

Il fait beau. Le ciel brille d'un bleu confiant.

Hadrien. Un mail d'HADRIEN MARCEAU vient d'apparaître sur l'écran de son ordinateur. Elisa est surprise, étourdie, choquée, affolée, apeurée, excitée, abasourdie. Absolument.

Deux ans.

Deux ans après son retour de Taïpei.

Deux ans de silences incompréhensibles et Hadrien lui écrit, aujourd'hui.

Pourquoi ?

Dix-huit minutes, c'est le temps durant lequel Elisa ne bougera pas. Dix-huit minutes, c'est le temps durant lequel Elisa fixera son écran d'ordinateur, immobile, la mâchoire crispée, sa nuque ne s'inclinera, ni sur la droite, ni sur la gauche, le regard vague, l'index de sa main restera posé sur la souris, sans jamais appuyer dessus. Dix-huit minutes d'absence, de questions profondes, de peurs. Dix-huit minutes de blessures qui remontent à la surface de sa mémoire, de souvenirs brûlants, de battements de cœur qui s'emballent. Dix-huit minutes à

s'interroger sur l'objet du mail envoyé par Hadrien : « Au commencement ».

Dix-huit minutes pour imaginer une autre fin.

*Au commencement de quoi ? se répète-t-elle.*

## 9.

*De :*

*Date : vendredi 18 mars*

*Objet : Au commencement...*

*Elisa,*

*Au commencement est la Déchirure.*

*À peine perceptible au départ, légère, presque anodine. Une perforation créée par deux êtres qui s'étirent dans un sens opposé. Les mailles du couple patiemment imbriquées se distendent, une à une, au fil du temps. Une vie lunaire, tamisée où l'autre n'éclaire plus le chemin du présent. Une déchirure, une toute petite fissure qui permettra, un jour prochain, à la lumière de s'infiltrer.*

*Au commencement est la Rencontre.*

*Lumineuse, inattendue, improbable, impensable même. Pas n'importe quelle rencontre. Non pas une rencontre éphémère, fugace, fragile, un lubrique divertissement. Non, une vraie rencontre ! Celle qu'on n'attendait plus car la vie a décousu les rêves de nos quinze ans.*

*Au commencement est l'Amour.*

*Re-vivre. Re-naître. Ressentir cette plénitude absolue qui rend un homme invincible. Perdre pied quand la distance s'instaure, retrouver son souffle à chaque message, à chaque regard, à chaque baiser. Redécouvrir le langage du corps en s'aimant.*

*Un amour fou, un amour fort. Un amour impensable qui n'a jamais tenu compte de l'espace, ni du temps. Un amour qui nous a rendus fous, un amour qui nous a rendus forts, un amour qui a fait de nous des êtres vivants.*

*Au commencement est l'Absurde.*

*L'absurde, le vrai, celui de Camus.*

*Être capable d'éprouver violemment la contradiction entre la force de nos sentiments et la réalité de nos vies. Se sentir déchiré entre le désir de t'avoir avec moi et la volonté de te laisser vivre une autre vie. Un combat permanent entre la recherche de mon bonheur et la sage raison. Une confrontation constante entre Notre monde et Le monde.*

*Au commencement est la Fin.*

*La meilleure des fins est celle qu'on n'attend pas. Celle qui a déjà eu lieu avant même qu'on s'en aperçoive. Celle qui est indolore, incolore car elle a déjà été. Aucune souffrance perdue à anticiper la douleur. Cette fin, elle s'est imposée à moi lorsque nous étions tous les deux dans cet avion, de retour de Taïpei. Je voulais pour nous une fin solaire, lumineuse, dans laquelle nous ne nous salirions pas. Une fin docile pour accomplir ce que tu m'as demandé ? Te souviens-tu de notre dernière discussion à Taïpei ?*

*Au commencement est l'Éternité.*

*Au plein hiver, j'ai découvert, en toi, un invincible été. Ce qui a été, a été, et en cela a frôlé l'éternité. Notre amour, parce qu'il a été, comme il a été, est toujours resté vivant en moi comme un fragment d'éternité.*

*Personne, vraiment personne, ne pourra m'enlever les traces de toi. Personne ne pourra faire disparaître les empreintes de nos pas à Londres, à Shanghai, à Hong Kong, à Macao, à Tokyo, à Taïpei et dans tous les endroits du monde où j'ai continué à te faire voyager avec moi.*

*Personne, sauf toi.*

*Au commencement est la Trahison.*

*Parce qu'il est si facile de raconter n'importe quoi dans un livre,  
Parce qu'écrire, c'est mentir aussi,  
Parce que tu as fait tienne une histoire qui est en réalité la nôtre,  
Parce que tu as travesti nos souvenirs,  
Parce que tu n'as livré que ta version des faits,  
Parce que tu n'as pas compris mes silences,  
Parce que tu as soigneusement oublié de raconter tout le mal que tu m'as fait,  
Parce que tu ne peux pas écrire que je voulais juste TE faire un enfant,  
Parce que tu ne peux pas penser que je ne voulais pas te prendre la main,  
Parce que je ne suis pas, un homme qui ne se retourne pas,  
Parce que je t'attends depuis si longtemps,  
Parce que je t'aime, encore, même aujourd'hui, malgré tout ça.*

*Alors, je t'offre ces quelques mots que j'ai ramassés quelque part...Je ne sais où :*

*« Il y a toujours trois versions  
d'une même Histoire :*

*La tienne,  
La mienne,  
Et la vérité »*

*adrien*

*Pour Hélisa.*

*Hadrien Marceau*

*VP — Sales & Business*

*Hearing Consulting Asia*

*Digital Marketing Agency*

# Table of Contents

I

- 1.
- 2.
- 3.
- 4.
- 5.
- 6.
- 7.
- 8.
- 9.
- 10.

II

- 1.
- 2.
- 3.
- 4.
- 5.
- 6.
- 7.
- 8.
- 9.
- 10.

III

- 1.
- 2.
- 3.
- 4.
- 5.
- 6.
- 7.
- 8.
- 9.
- 10.

IV

- 1.

- 2.
- 3.
- 4.
- 5.
- 6.
- 7.
- 8.
- 9.
- 10.

V

- 1.
- 2.
- 3.
- 4.
- 5.
- 6.
- 7.
- 8.
- 9.

VI

- 1.
- 2.
- 3.
- 4.
- 5.
- 6.
- 7.
- 8.
- 9.
- 10.

VII

- 1.
- 2.
- 3.
- 4.
- 5.
- 6.
- 7.
- 8.

VIII

9.  
10.

1.  
2.  
3.  
4.  
5.  
6.  
7.  
8.  
9.

IX

1.  
2.  
3.  
4.  
5.  
6.  
7.  
8.  
9.